

Le « Yêk Yêk Yêk »

Philippe Van Ham
....1980 -> 2013

Le « Yêk Yêk Yêk »

Avant il n'y était pas et tout à coup il fut là.

Je me promenais paisiblement dans la forêt, l'esprit libre et vacant, et puis ... « Yêk Yêk Yêk » !

-Yêk Yêk Yêk ? fis-je, semant des points d'interrogation dans tous les alphabets connus.

-Yêk Yêk Yêk !

Bon ! Je devais être fatigué, à moins qu'un mauvais plaisant...

-Yêk Yêk Yêk !

Non ! C'était dans mon oreille gauche que résonnait ce rire sardonique, un peu méchant, un peu moqueur, un peu égrillard.

Une sueur glacée, vous savez celle dont on parle dans les histoires d'épouvante, une pellicule de froid suinta sur tout mon corps.

Mon corps prit les commandes, mes chaudières furent bourrées d'adrénaline surchoix, et je me suis mis à courir comme un dératé par les sentes et les vallons.

Le souffle court, les bras et les jambes griffés par les branchages, le pouls en folie, je m'arrêtai, appuyé à un arbre. J'écoutai ... rien. Je soupirai et secouai ma peur.

-Yêk Yêk Yêk !

Je tombai assis, les mains sur les oreilles. La folie, oui la folie seule pourrait expliquer cela. Vous allez voir que dans pas longtemps je vais m'entendre proposer une quelconque croisade contre un quelconque ennemi à bouter hors d'un quelconque endroit !

-Yêk Yêk Yêk !

C'est à devenir... non ! je le suis probablement déjà. Voyons, reprenons par le commencement. Je me promenais, puis...

-Yêk Yêk Yêk... Bas Beur ...

Bas Beur ? Voilà autre chose ! Supposons que ma personnalité soit dédoublée et que, paradoxalement je sois conscient des deux. L'une fait: Yêk Yêk Yêk... Bas Beur, et l'autre croit avec raison qu'elle est démente. Cela se tient, c'est sûrement juste.

-Moi ... Moi ! Toi ... Toi ! Voir Moi !

Je tournais ma tête à gauche prêt à n'importe quelle hallucination. Imaginez quelque chose de rabougrî dans les teintes ternes à reflets métalliques, un peu comme un gros hibou avec des ailes membraneuses et une tête de gargouille. L'oeil unique est ironique et une touffe de poils hirsutes sur le sommet du crâne rendent ce " Yêk Yêk Yêk " complètement ridicule.

-Bas Gomigue ... Disdingué !

Je sentis bientôt un poids léger sur mon épaule et le serrement ténu des serres griffues du Yêk. L'hallucination prenait de l'ampleur. J'avais décidément trop lu tous ces écrivains du possible. Soit ! Le mieux à faire avec une aberration, c'est de l'accepter.

-Nous être pons copain, peaucoup rire, Yêk Yêk Yêk.

-Ainsi, tu étais à la recherche d'une âme sœur ?

-Ennui, mondes nombreux , voyaches et gai compagnon .

-Ah ? C'est ça, c'est ça, tu es un voyageur sidéral en quête d'un cicérone sur notre bonne vieille Terre.

-Rien compris toi ! Pas sidéral, sidérant oui, Yêk Yêk Yek.

-Et en plus il rit de ses propres à peu près !

-Fenir moi de toi. Mondes dans ton intérieur.

-Mais ils ne sont pas réels, je veux dire ...

-Yêk Yêk Yêk .

-Arrête ce rire stupide si tu veux que nous poursuivions, s'il te plaît !

-Pon, pon, mais "réels" mot très gomique !

-Je voulais dire, pas objectifs ! Les autres en ignorent l'existence.

-Moi pas ! Che connaître autres chens.

-Oui, mais tu les connais par moi.

-Non, non, connaissance indépendante.

-Soit, je me suis dédoublé, mais il n'empêche que ...

-Autres chens connaître toi ?

-Oui !

-Tous ?

-Non .

-Alors ?

- Alors ils peuvent me connaître s'ils en ont la volonté, c'est une expérience réalisable.

-Tunc, toi réel ?

-Parfaitement, alors que toi ils ne peuvent pas te connaître. -

- Non ? Gomment tu faire alors ?

-Moi c'est différent.

-Différent autres chens ?

-... Oui !

-Eux safent toi différent ?

-... Non !

-Alors tifférence pas réelle Yêk Yêk Yêk.

-... Mais

-Non et si toi pas différent, les autres peufent aussi me connaître s'ils feulent. Pas de preufe contre, tunc moi réel et tout ça.

Je sentais confusément que quelque chose devait être spécieux, biaisé dans ce raisonnement, mais l'émotion et la fatigue me firent abandonner.

-Tu dois avoir raison et probablement avoir souvent le dernier mot.

-Che sens que che fais pien m'amuser !

Je courbai le dos en m'imaginant affublé de ce Yêk phraseur pour le restant de mes jours. Ma promenade tournait au drame et ma vie risquait de devenir infernale.

- Tu defiendres tout fert ! Bas gontent afoir gopain pour rigoler ?
- Je me disais que ma vie deviendra impossible si tu ne te montres pas discret en présence d'autrui.
- Tu plus fouloir autres me connaître ?
- Oh ça va !
- Pon, pon, che pas insiste.
- Quelle tuile, quelle tuile, mais quelle tuile !
J'étais perdu et un sentiment de tristesse et d'apitoiement me saisissait insidieusement. Notez, j'ai pourtant un bon moral généralement. Vous pouvez demander à tous ceux qui me côtoient. Toujours prêt à rire et à blaguer. J'aime la vie et ses plaisirs. Mais ce Yêk sur mon épaule et me proposant des voyages "tans mon indérieur", c'était trop !
- On fait un petit tour, copain ?
- Mais plus tard, je n'ai pas le temps actuellement de partir en voyage.
- Yêk Yêk Yêk.
- Quoi encore ?
- Le mot "temps" aussi très trôle ! Zurtout associé à "réel" !
- Qu'est-ce qu'il y a de comique dans le concept de temps réel ?
- Contresens, antithèse. Chens pressés, temps passe vite. Chens embêtés, temps passe lentement. Horloches en mouvement pas le même tic-tac que les autres. Personne t'accord et... réel ? Beut-être...objectif ?
- Il n'empêche que je n'ai pas le temps.
- Nous ferons foyache sur le temps que tu faire un pas ici dans le pois !
- Il ne sera pas bien long ce séjour.
- Zi, zi, peau parcours, tu fouloir faire betit essai ?

Ma raison s'était tapie en position fœtale dans un recoin de ma tête et, ma foi, l'aventure me tentait. Je me disais qu'il fallait boire cette coupe jusqu'à la lie.

- Eh bien, Yêk, allons-y ! Comment s'y prend-on et où allons-nous ?

- Tirection: monde intérieur. Z'est zelui de tout le monde, z'est collectif.

- Tu veux dire qu'il ne s'agit pas de mon monde à moi tout seul ?

- Bas uniquement, chacun bardicide dans le bassé, et douchours. Ça chanche dout le temps, très marrant !

- Tous les "intérieurs" sont reliés ?

- Jha ! et emmêlés aussi ... yêk, yêk, yêk !

- C'est une planète, avec un soleil, une lune ?

- Ach ! Bas imbornt, c'est un MONTE ! afec ce qu'il faut pour faire choli.

- Bon ! et comment y allons-nous ?

- On y est déchà !

- Quoi ?

- Che dis : on y est ! Zi tu sorts de la forêt tu ferras !

Ma raison vint alors faire un petit tour dans ma tête en concluant gravement que tout cela était normal. Le monde réel, j'allais le prendre pour irréel et le tour serait joué. Mes hallucinations et ma folie s'élaboreraient en une cohérence interne dont je ne pourrais plus sortir. Bref, cela devenait grave. Mentalement je bottai le train de ma raison en lui signifiant que lorsque j'aurais besoin de rationalisation , je lui ferais signe. Elle retourna bouder dans son coin.

- Bien, maintenant que nous y sommes, que faisons-nous ?

- Foir hors de la forêt gomment z'est !

- Eh bien, allons !

Pas un sentier, pas un chemin qui ne fut semblable à ceux que je connaissais pour les avoir parcourus avant. Avant ! C'était curieux,

je commençais déjà à considérer ma vie comme coupée en deux.
Avant Yêk et après.

L' « après » allait venir.

En approchant de la lisière de la forêt, des voix se faisaient entendre. Un peuple nombreux devait en être la cause. Yêk se trémoussait sur mon épaule. Le bruit s'enflait et ressemblait à ce que l'on entend à l'approche d'un marché.

A l'orée du bois, à l'emplacement où normalement les boy-scouts font leurs feux de camp, il y avait un village et en son centre, un marché. Des gens de toutes sortes s'emmêlaient et s'interpelaient. Quelques rues tracées par le passage répété des chalands, séparaient les groupements de masures chaumées et basses. Une odeur de fourrage et d'urine s'imposait dans mes narines.

-Holà, manant, que fais-tu là ainsi travesti ?

Une espèce de soldat patibulaire m'attrapa par la manche.

-Halte ! Etranger ? Espion ? Naufragé ?

-Je vous demande pardon ?

Le soldat se rengorgea, sentant les regards de la populace converger vers lui. D'un ton arrogant il reprit.

-Je t'interroge, rustre ! Es-tu espion, étranger ou bien naufragé ?

-Eh bien !... Je jetai un coup d'œil vers Yêk pour demander de l'aide mais ce stupide oiseau de malheur avait disparu !

-Je suis... étranger.

-Ah ! Ah ! Triste affaire ! Mais nous tiendrons compte de ta franchise.

-Quoi ? Il est illégal d'être étranger ?

-Bien sûr, l'ignorais-tu ?

-Eh bien en tant qu'étranger, les lois de ce pays me sont inconnues, c'est assez naturel ?

- Là, n'est pas la question !

- Hein ?

-Suis-nous sans faire d'histoires !

Il sortit une rapière dentelée et du plat m'en tapa un coup dans les reins.

-Place là devant pouilleux serfs ! Place !

Une voie s'entrouvrit parmi la foule et j'avançai d'un pas de somnambule, comme quelqu'un qui se demande ce qu'il a bien pu manger d'indigeste avant de s'endormir. Soudain, parmi la haie de gens vêtus de toile grossière teintée de rouge, de bleu et de jaune, je vis un bras s'élever. Au bout de ce bras la main tenait un sabre et ce dernier fut lancé vers moi avec force. Le sabre tomba à mes pieds. Le soldat, étonné, s'arrêta pour considérer la situation.

-Quel est le fils de truie qui a fait ça ?

Pour ma part, la raison de tout ceci m'échappant, j'eus une réaction naturelle mais peu raisonnable : je ramassai le sabre et me retournai vers l'homme d'arme dans le but de la lui, remettre.

-Ah ! Ah ! On veut en découdre étranger ? Soit !

Il se jeta sur moi, la rapière haute, un rictus victorieux à la bouche. Je parai le premier coup en me demandant si c'était naturel cette espèce de frénésie qui me prenait tout à coup. La populace faisait cercle. Le soldat s'apprêtait à me donner un coup au flanc, qui avait toutes les chances de me couper en deux. Au lieu de me reculer, je m'approchai de lui en parant en glissé sur le côté. Ma lame arrêta le mouvement de son poignet en y faisant une belle encoche. Surpris, il me jeta un regard venimeux.

-Encore une traîtrise, étranger ?

Perdant son calme, il amorça un coup de tête pour me finir. Je me propulsai en avant de toute ma vitesse, en parant. Une fois encore, ma lame entailla son bras. Sans attendre, je lui assénai un coup de face, qui fit éclater sa pommette et voler son oreille dans un flot de sang. Cette lame coupait bien et je m'arrêtai là. Mais la populace se mit à hurler.

-A mort ! A mort ! A mort ! Tue ! Tue !

Je n'étais pas sûr de qui ils voulaient parler, aussi j'envoyai un coup du plat de la lame sur le crâne du soldat et, lorsqu'il s'affala dans la poussière, je m'infiltrei dans la foule. Celle-ci, vociférante, se précipita sur le malheureux. Je débouchai dans une ruelle plus calme et entrepris de la remonter pour sortir de ce village médiéval de dingues.

Une porte basse s'ouvrit alors que je passais et une main vigoureuse m'attrapa. Je fus ainsi attiré dans une pièce sombre et silencieuse, où un vieillard parcheminé me dit dans un tremblotement de barbe:

-Qu'as-tu fait, malheureux !

Assez cocasse, non ? Je regardais ses yeux profondément enfouis dans leurs orbites. Mon air devait être assez ahuri, car il se retourna et fit:

-Mais c'est un dément et un dément idiot que vous m'avez amené ! J'entendis un murmure gêné dans un coin de la pièce. Je finis par parler :

-Non mais, qu'est-ce que c'est que ce cirque ?

-Etranger, parle normalement, n'use pas de mots bizarres ou bien nous t'étriperons.

- Je cherche seulement à connaître la raison de tout ceci ! On m'arrête d'abord parce que je suis étranger !

-Quoi de plus normal ?

-Hein ! ?

-Mais oui ! Ne fait-on pas la même chose partout ?

-Heu... non, il ne me semble pas. Pourriez-vous m'expliquer s'il vous plaît ?

-Soit, fit le vieillard. Il tâta furtivement une outre de peau, se carra dans son siège, émit un rot souffreteux et poursuivit:

- Si tu étais naufragé, alors quiconque te trouve devient ton maître. Le naufragé devient ainsi esclave jusqu'à ce que rançon soit versée au maître ou que la mort s'ensuive.

Inutile de dire que peu de gens se déclarent naufragés !

- Mais pourtant, ajoutai-je, s'ils ont fait naufrage dans votre pays, démunis de tout comme il sied à des naufragés, ils ignorent probablement ce que vous en faites.

- Certes, certes, c'est pourquoi toute personne est susceptible d'être déclarée naufragée, car les vrais naufragés deviennent rares et rusés.

- Quoi ? Même un voisin connu et respecté ?

- Connu, oui ! Respecté, non ! Comment respecter un naufragé ?

- Mais enfin, c'est un citoyen, un homme libre; on ne peut ainsi disposer de lui.

- Attention à vos paroles, l'ami ! Un naufragé se reconnaît à certains symptômes: il est sans espoir, trouve ce qui l'entoure monotone, rêve à des horizons lointains prétendument plus beaux, mais ne s'y rend jamais, il est pauvre le plus souvent et rapidement sans travail. Il n'est pas rare qu'il ait perdu femmes et enfants lors de son "naufrage". Bref ! Tu vois compagnon ?

- Oui, je commence à comprendre. Mais pourquoi le soldat ne m'a-t-il pas posé la question ?

Un sourire démasqua les gencives roses du vieil homme et ses yeux brillèrent un instant.

- A boire, Phernel !

Dans l'angle le plus obscur de la salle, une ombre bougea et s'approcha. Une sorte de nabot tout en muscle tendit au vieillard une autre outre et se retira servilement vers sa tanière. Après avoir téte goulûment, il reprit :

- La Soldatesque n'a pas droit aux esclaves. Ceux qu'ils prennent vont au Roi Carien. Ils reçoivent une prime complétant leur solde,

pour compenser. Toutefois, c'est un travail qui ne les emballera guère. Peur de la concurrence ? Je ne sais pas.

-Oui ! Mais les autres questions: Espion par exemple ?

- Oh! C'est très simple ! Les espions cherchent à s'approcher du roi et s'habillent étrangement. Ainsi ils se font prendre comme naufragés et esclaves, se retrouvent au palais à la source des renseignements.

-Avant de pouvoir les transmettre, cela peut durer !

-C'est juste. Son seigneur doit payer rançon à notre Roi s'il veut des renseignements de première main. Ce qui est assez moral finalement.

-Cela ne doit pas arriver souvent !

-Parfois seulement, c'est bien pourquoi les espions s'accoutrent étrangement.

-Comment ?

-Serais-tu d'esprit lent, mon garçon ? Enfin, c'est évident ! Ainsi vêtus on se doute qu'ils sont espions et on ne les arrête pas !

-Oui, mais alors, pas de renseignements !

Je croyais lui avoir cloué le bec.

-Que préfères-tu être : un esclave renseigné prisonnier ou un espion ignorant libre ?

-Le second assurément !

-Certainement non ! grinça-t-il ; les esclaves royaux sont gras et propres. Leurs risques de mort violente peu élevés. C'est une sinécure !

-Alors il doit y avoir beaucoup de faux naufragés ?

-A la vérité, pas tellement, car si un autre les « recueille » avant la soldatesque... ils deviennent esclaves tout court !

-Mouais ! Et les étrangers ?

Le vieillard se tripota la barbe, hésitant, but encore un coup et expliqua:

- Un étranger est nouveau venu au Monde et par là-même est potentiellement source de tous les maux possibles. Il est vraiment inconnu, donc imprévisible !
- Quoi ? Les voyageurs venant de contrées lointaines ne sont tout de même pas des nouveau-nés !
- Eux, non ! Généralement, leur histoire les précède même, mais un étranger ! Il vient de surgir du néant !
- Ah ! Je vois ce que vous voulez dire. Mais pourtant cela a dû arriver à tout le monde ici une fois au moins !
- Pas du tout, seul un petit nombre d'étrangers apparaissent dans le Monde. La plupart disparaissent assez vite dans de sombres geôles, après de longs et coûteux procès.
- De quoi les accuse-t-on ?
- Mais, d'être étrangers !
- En quoi cela est-il nuisible ?
- Allez savoir... Jusqu'ici, aucun d'eux n'a eu le temps de faire beaucoup de tort ; leur sort fut réglé très vite. Mais ... sait-on jamais avec eux ?
- Je vois ! fis-je. Pourtant quelqu'un dans la foule a voulu m'aider en me lançant ce sabre si bien aiguisé.
- Ah ! Ah ! Ah ! Ça, c'est une astuce classique ! Le Roi trouve cela moins coûteux qu'un procès. Un deuxième soldat offre une aide anonyme au nouveau venu. Ce dernier s'en sert ou simplement ramasse l'arme et puis, le premier sbire peut l'embrocher sans crainte en arguant la rébellion.
- C'était donc ça ! Le mien a eu une petite surprise !
- C'est la vie ! En ce monde, chaque seconde de vie doit être gagnée.
- Pourquoi les gens se sont-ils rués ensuite sur ce même soldat ?
- Parce qu'il était désarmé et sans défense.
- Mais il représente l'autorité tout de même, le maltraiiter doit être un délit !

- Il ne représentait plus rien du tout dans l'état où il était et les gens ont la mémoire courte et la rancune tenace.
 - Alors c'est de la vengeance !
 - Comme tu y vas petit ! Holà doucement ! Un soldat aguerri qui se fait couper l'oreille et assommer par un étranger de surcroît est un danger pour le pays. Il n'est plus fiable.
 - Votre sélection naturelle est un peu expéditive; personne n'était là pour prendre sa défense.
 - C'est ma foi vrai, il vaut mieux s'entourer d'amis que d'ennemis, mais c'est le sort des soldats d'avoir une vie riche en risques. Personne ne l'a forcé à faire ce métier. Personne non plus ne l'a obligé à se promener seul, sans une troupe de compagnons. Ses erreurs sont nombreuses, et il voulait ta mort.
 - Sur ordre du Roi, à ce que vous m'avez dit.
 - Il pourrait aussi ne pas t'interroger, ne pas être soldat, ne pas être là, que sais-je ? Tu sembles, l'ami, être victime d'une confusion de l'esprit entre la causalité stricte et le libre-arbitre.
 - J'ai la même impression à votre sujet.
 - Oui ? Soit ! Le fait est que notre système rend tout le monde content. Chacun sait ce qu'il peut et ne peut pas faire. Nous connaissons les risques et ne nous perdons pas en vaines palabres.
 - La loi du plus fort, quoi ! Vous êtes socialement peu évolués ici pour en être restés là. Beaucoup d'innocents doivent tomber dans vos rangs d'égorgeurs !
 - Mais jamais de la vie ! N'oublie pas que cela peut arriver à chacun ! Tout cela s'équilibre mieux que tu ne le penses.
- Cette conversation me semblait perdre tout sens commun. Mais pourtant la vie dans ce Monde avait un « Je-ne-sais-quoi » d'aguichant, de risqué. Finalement, je me rendis compte que ce vieillard ne m'avait pas fait entrer dans cet endroit malpropre sans raison. Et je craignais un peu ses raisons, quelles qu'elles fussent.

-Dis-moi, vieil-homme, quelle est la raison de ma présence ici ? Se penchant sur le côté, il ouvrit un coffre en bois noir aux ferrures ternies. Il en sortit des étoffes chatoyantes, des bracelets et des cuirs. Il lança le tout vers moi.

-Tiens, habille-toi en gentilhomme-voyageur, c'est un bon déguisement. Il y a un fourreau pour ta rapière.

-Tu n'as pas répondu à ma question !

-Non ! En effet !

-Alors ?

-Je suis l'ex-Roi de ce pays. Je pus me camoufler il y a longtemps de cela, avant que Carien ne me fasse égorer.

Ma retraite était sûre, mon allié fidèle, idiot et fort comme deux hommes au moins.

A présent ,je ne crains plus les étrangers et souhaiterais que Carien en voie un lui échapper. J'imagine sa peur dès que la nouvelle lui parviendra et cette peur est un baume sur mon vieux cœur usé. Qu'il s'oublie sous lui, l'infâme porc ! Ah ! Je vais lui montrer comme il a eu tort de ne pas me faire rechercher plus activement autrefois !

Le vieillard enrageait, s'excitait, bavait sur sa robe en trépignant. Moi, je me changeai prestement, me disant que dans ce Monde, les actions doivent être précédées d'un minimum d'hésitations. Vêtu de pied en cap d'une tunique à capuchon noir brillant, de collants noirs mats assortis aux bottes hautes tiges. Une épaisse ceinture de cuir sombre complétait le tout en me permettant d'y glisser mon sabre. Quelques signes incompréhensibles étaient tissés en fils d'argent sur ma poitrine.

-Alors, vieil homme, comment me trouves-tu ?

-Bien mis, bien mis, jeune homme. A présent, va et fais ce qu'un étranger peut faire.

-A savoir ?

- Que sais-je ? Nous les avons toujours tués avant !
- Ah oui ! C'est vrai ! Mais ... je remarque que ma bourse est plate ! Je vais me faire repérer tout de suite !
- Tu n'auras qu'à dire que l'on t'a dévalisé.
- Peu vraisemblable, fis-je, mais votre gnome ne ronfle-t-il pas ?
- Phernel ! Phernel ! Chien galeux, tu oses t'assoupir, Phernel !
- Je crains qu'il n'ait goûté le fond de vos outres, car il semble cuver plutôt que dormir.
- Phernel !

En sortant mon sabre négligemment, j'ajoutai :

- Puis-je vous faire remarquer que vous avez commis une erreur pour que la situation en arrive à ce point ?

La barbe tremblotante, les yeux injectés, le vieillard éructa : quelle erreur ?

- Vous avez voulu vous servir de moi comme on le fait d'une bombe à retardement. Sans argent, je serais rapidement repris, conduit au palais, bref proche du Roi. Les talents que vous prêtez aux "étrangers" devraient normalement donner lieu à une fin rapide du monarque Carien.

- Phernel ! Bougre d'ahuri ! Réveille-toi !

- Il se fait que je n'ai pas les mêmes projets que vous. Mon état de voyageur me convient parfaitement, mais pas de voyageur indigent.

La pointe de ma lame se fit insistante, plus précise pourrait-on dire.

- Allons, vieil homme rusé, un bon mouvement ! Considérez que ce n'est que le juste paiement d'une erreur !

La main parcheminée se glissa dans un repli de la robe et en ressortit alourdie d'une bourse bien rebondie dont l'air joufflu me réjouit. Prestement, je m'en emparai et m'en retournai vers la porte.

-Bast! Vous avez la vie sauve et la preuve que vous êtes un excellent professeur ! Réjouissez-vous !

Sans attendre, je sortis dans la ruelle où la lumière m'éblouit. Il faisait une ambiance de village oriental à l'heure du midi.

La rue et les façades chaulées réfléchissaient le soleil ardent et forçaient à plisser les paupières. Je regrettais déjà mon accoutrement sombre, qui devait me silhouetter à la perfection dans ce décor d'un blanc lumineux.

Peu à peu je ressentis une impression de malaise. Cette ruelle était vide et le silence oppressant. Voilà ! C'est le silence qui me choquait. Où était cette foule ? Où était le bruit de fond normal d'un village ou d'une petite ville ? Je titubais assez stupidement en plein soleil en me rendant compte que ma cervelle saturée de nouveautés en rafale, sans corrélation apparente, était au point de rupture. Il n'en faudrait pas beaucoup plus pour que je m'accroupisse dans un coin en suçant mon pouce avec de petits vagissements de plaisir. Il me fallait un lieu de retraite pour quelques temps où mon environnement respecterait une trêve de stationnarité. Et le ciel, d'un bleu de carte postale, avec son petit nuage blanc faisant sa traversée d'horizon à horizon ... Tout était en train d'attendre quelque chose, y compris ce nuage voyeur. Je devais être dans une bulle d'attente comme il y a des bulles de faible pression en montagne et que les moteurs d'automobile s'étouffent lamentablement. Je pris appui contre un mur en écoutant le bourdonnement du sang dans ma tête, seul bruit environnant.

Puis, brutalement la bulle d'attente creva et tout reprit son cours. Des gens apparurent à l'extrémité de la rue en vociférant, des têtes apparurent aux fenêtres des maisons basses et mon cerveau se remit à fonctionner.

Je n'eus pas le temps de m'interroger sur la corrélation entre ces événements ni sur le sens de leurs courses réciproques; il fallait me tirer de là en vitesse.

Je me retournai vers la foule et en les appelant d'un grand signe de bras, je m'écriai :

- Par ici ! Je l'ai vu prendre la première à droite, par ici ! Nous sommes sur ses talons à ce danger public !

La foule rugit et s'élança de plus belle à ma suite. En courant moins vite je fus rattrapé, puis dépassé, et lorsqu'ils tournèrent à droite je pris à gauche.

Le piétinement de la populace s'éloignait et je me retrouvai bientôt dans un labyrinthe de ruelles marchandes où se pressait un peuple dense et bigarré.

Les petits magasins regorgeaient de marchandises hétéroclites et les fonds de boutiques étaient uniformément sombres et indistincts, recélant des ombres en palabres et suggérant le mystère de tractations secrètes.

Je marchais d'un pas tranquille en me faufilant entre les passants, l'œil aux aguets à l'approche des zones d'ombre et des arches surplombant la rue comme des ponts jetés entre les maisons.

-Images cochonnes mon bon Seigneur ? me souffla une voix onctueuse.

-Collection pour le véritable connaisseur ! reprit la voix avec un accent de sincérité.

Je m'arrêtai pour découvrir le propriétaire de la voix et des images et dus lever les yeux pour considérer un grand jeune homme au visage avenant et à l'allure d'athlète.

Je ne sais pas pourquoi, mais j'étais au comble de la surprise. Depuis toujours je m'étais forgé une image de ce genre de commerçant un peu spécial: petit, l'échine souple, l'œil torve et la peau jaunâtre.

Interprétant mal mon trouble, le vendeur poussa son avantage :

-Intéressé, Seigneur ? Comme vous avez raison ! Nos meilleurs spécialistes ont conçu ces images et, j'en suis sûr, elles vous redonneront goût aux plaisirs nouveaux.

Je l'interrompis :

-Comment peux-tu affirmer à ma mine que je suis blasé des plaisirs habituels ?

-Monseigneur, quelle autre raison trouver à votre aimable présence en ce quartier populeux.

-Eh bien, ma foi, parce que j'aime son côté exotique et inattendu !

-Vous voyez, Seigneur, que votre noble âme est à la recherche de nouveauté et d'exotisme.

Je commençais à me demander si tous les habitants de ce monde avaient pour sport national la détection des contradictions d'autrui. Devenir logique, pire, consistant ! Voilà de quoi vous remuer de fond en comble !

-Soit, j'achète, considère cela comme le gage d'un joueur échec et mat !

Tout en extrayant prestement une enveloppe de sous son ample djellaba, il ajouta :

-Comme c'est amusant la variété d'excuses rationnelles qu'un être peut trouver pour se donner un peu de plaisir ! Ce sera cent cinquante astères.

-Je t'en donne soixante, manant ! N'abuse pas de ma patience !

Ma propre réaction m'intriguait. Je ne suis pas comme cela d'habitude !

-Disons cent astères et vous faites une affaire !

Je mis une main sur le fourreau de ma rapière en le foudroyant du regard. Son visage sympathique se crispa un peu, puis en haussant les épaules il fit :

-Quatre-vingts ?

J'attrapai ma bourse, la délaçai et en sortis quelques pièces qu'en raison de mon ignorance j'auscultai attentivement. Après avoir laborieusement trouvé la somme, nous échangeâmes argent et enveloppe.

-Que Votre Sérénité me pardonne, je n'imaginais pas rencontrer ici un représentant de la Haute Caste !

-Que veux-tu dire cette fois, rustre ?

Je me montrais hautain, car cela semblait me fournir un atout favorable.

-Seul un membre de la Haute Caste peut à ce point ignorer l'aspect de l'argent ! Du fond de leurs palais et du haut de leurs tours, ils regardent le monde vulgaire et ont la bonté de ne point trop froncer les narines à son odeur.

Je trouvais qu'il oscillait entre l'effronterie et la terreur sans pouvoir me décider.

- Tu fais erreur, mon garçon, j'ai seulement les yeux un peu fatigués par de longues études et présentement je me replonge dans le monde et la vie, après m'être baigné dans l'univers des grimoires.

-Vous seriez donc un savant voyageur ?

-C'est cela, mon bon, c'est exactement cela !

-Adieu, Monseigneur, que votre route soit longue et tortue.

Prestement il s'esquiva et s'infiltra dans la foule qui l'absorba comme par magie.

Songeur, je me décidai à trouver un endroit frais et calme où me reposer.

Mon souhait se réalisa un peu plus loin où à la croisée de deux ruelles se tenait une taverne. D'un pas décidé je franchis le porche et pénétrai dans l'ombre de l'estaminet. Je m'assis dans un recoin sombre en me demandant quel genre de boisson on pouvait commander dans ce monde.

-Que puis-je offrir à Monseigneur ?

-Apporte-moi ce que tu as de plus frais et de plus fruité, tavernier, et j'y trouverai mon content !

L'homme gras et suiffeux fila derrière son comptoir et farfouilla dans ses urnes et ses outres, d'un air affairé. Je devais me rendre à l'évidence : le rôle de noble seigneur n'était pas fait pour me déplaire et ce monde devait être une sorte de reflet de ce désir intime. Le tavernier revint avec une cruche de terre poreuse. L'évaporation devait en maintenir le contenu relativement frais. Il me remplit une coupe d'un liquide vert et pétillant et se retira après une courbette. Avant de goûter ce breuvage peu engageant dont l'aspect rappelait un étang couvert d'algues et bourré de bulles nauséabondes, je me décidai à contempler ma récente acquisition. Il y avait trois images dans l'enveloppe. La première représentait un beau vieillard à barbe blanche et une jolie enfant d'une douzaine d'années. Habillés de façon pudique, le vieil homme, les yeux fermés, posait un baiser chaste sur le front virginal de la jeune fille.

Je m'étais fait rouler, cela ne faisait pas un pli. La deuxième image montrait une femme revêtue d'un ample manteau et gravissant un escalier en s'éclairant d'une bougie. La lumière de la bougie faisait briller ses yeux et rendait son front légèrement luisant.

Cette fois, plus de doute, l'homme s'était moqué de moi et ma stupidité me rendait tremblant de rage contenue. Décidé à poursuivre jusqu'au bout, je contemplai la troisième image. Celle-ci avait pour thème un paysage champêtre où une femme d'âge mûr et une adolescente, sans doute sa fille étant donné leur ressemblance, toutes deux très belles, étaient sauvées d'une sorte de loup par un homme assez flou et vu de dos. Les regards des deux

femmes étaient fixés vers l'homme avec une intensité où se mêlaient assez curieusement la reconnaissance et la soumission.

De dépit j'empoignai ma coupe et, la portant à mes lèvres, j'engloutis trois larges rasades de cette espèce de limonade verte.

-Monseigneur ne devrait pas montrer de telles choses dans mon établissement !

Réprimant un rot, je considérai mon interlocuteur qui n'était autre que le tavernier.

-Ma taverne est un endroit respectable ! fit-il avec un regard réprobateur vers les trois images.

-Simple étude scientifique des mœurs dépravées de ce quartier ! fis-je en rempochant les images.

-La science ne peut connaître d'interdit, mais doit se pratiquer en des lieux adéquats, répondit le tabellion d'un air obséquieux. Que votre Seigneurie puisse en tirer un riche enseignement.

Je jetai une piécette sur la table et repris ma promenade dans ce dédale de ruelles étroites que mon esprit avait dû forger à partir d'associations de souvenirs de médina arabes et de cheminements tortueux de pensées. D'une certaine manière, je me baladais dans la représentation d'une partie de moi-même. Les gens me lançaient de temps à autre un regard étonné immédiatement éteint et détourné. Ce labyrinthe semblait être infini et infiniment ramifié.

Je ruminais encore la honte de m'être fait rouler bêtement par ce jeune homme au visage si avenant. Bast ! J'apprenais, voilà tout.

Ainsi perdu dans ces pensées moroses, je ne pris garde au fait que je venais de m'engager sous une arche sombre et déserte où mon pas résonna soudain. Cela me sauva la vie, car je redressai la tête et vis arriver la lourde massue d'un bois rugueux dont les nœuds s'approchaient à toute vitesse.

Je bondis sur le côté et encaissai le coup sur l'épaule. J'en perdis toute sensation de mon bras gauche. Trois silhouettes noires

s'approchaient, couvertes de toiles grossières et déchirées. Les faces blêmes s'ouvraient sur une bouche édentée et fixaient avec des yeux cillant rarement. Je sortis ma rapière et les en menaçai. Mes agresseurs marquèrent un temps d'attente, puis avec un rugissement s'élancèrent de trois côtés à la fois, la massue haute. Je me portais sur ma gauche quand une voix cria :

-Arrêtez, Mégères, nous sommes deux maintenant ! Pas une seule n'aura nos bourses avant que de vous étriper toutes. C'était mon vendeur de gravures prétendument licencieuses. Au moment où, finissant mon mouvement, la pointe de ma rapière perçait une épaule, il donnait des coups sonores du plat de son épée dans les reins de mes assaillants. Un cri guttural s'éleva et les sombres silhouettes s'en allèrent pour se fondre dans les ruelles gigognes, en rasant les murs.

-Ça alors ! Mon vendeur d'images cochonnes.

-Savant Seigneur, je ne pouvais laisser un ancien client se faire arracher les bourses par ces vieilles !

-Des vieilles ! Décidément, ce Monde est riche en surprises !

- Quoi de plus naturel dans l'idée où les sexes sont égaux ? Les vieilles sont laides et deviennent acariâtres. Alors elles sont rejetées des familles ou par leurs maîtres, et finissent dans la rue.

-Que vient faire l'égalité des sexes là-dedans ?

-Mais c'est évident: elles deviennent voleurs et agresseurs de rue et survivent grâce à leurs larcins. Ce qui nous renforce dans l'idée que leur sort n'est pas cruel et qu'il convient dès lors de les traiter comme de vrais malfaiteurs et non comme de pauvres vieilles.

Les yeux ronds, je contemplais mon interlocuteur.

-Ne serait-il pas plus facile de leur faire régulièrement quelques aumônes en espèces en sorte d'éviter ces situations pénibles ?

-Certes non ! Savant Voyageur ! Une vieille qui mendie s'étiole et meurt rapidement. Le plus souvent volée, d'ailleurs ... Mais quand

elles sont vieilles et acariâtres elles en veulent non seulement à votre bourse à monnaie mais aussi à celle qui fait de vous un homme, Monseigneur ! Ce plaisant trophée est emporté d'un coup, hélas définitif, de lame crochue.

-Mais pourquoi ajouter la mutilation au vol ?

-Pour deux raisons, Noble Savant ! Parce qu'ainsi elles sont pourchassées et évitent sûrement une fin lente de mendiant qui se fane. De plus les viriles parties ainsi dérobées se revendent à prix d'or dans les bouges qui bordent le port. On dit qu'elles servent à certains barbares comme gage en vue de mariages.

Pendant ce temps mon bras gauche était redevenu sensible et ma foi, j'étais tout prêt à pardonner à mon compagnon la façon dont il m'avait roulé. Sommes toutes, son service après vente était providentiel. Mais comme j'apprenais vite, je me dis que sa présence dans mon sillage n'était peut-être pas aussi innocente et désintéressée qu'il apparaissait. C'est pourquoi, sans un merci, je lui parlais de façon tranchée.

-Dis-moi, manant, bien que mes études récentes m'aient abîmé les yeux, je crois bien que les gravures que tu me vendis ne sont pas plus cochonnes qu'une image pieuse !

Alors explique-toi, puisque chacun, dans ce Monde, semble avoir ce genre de talent. Nul doute que tu me prouves ta bonne foi ! Mais prends garde à ma colère qui tombe comme la foudre et à mes charmes qui transforment les hommes en cafards !

-Monseigneur, Monseigneur, Savant homme, ne grondez point et considérez plutôt la dernière mode en matière pornographique, que vous ne pouvez pas connaître, cloîtré que vous étiez avec vos grimoires.

-Je t'écoute, mais ne restons pas sous cette arche et marchons ensemble dans la lumière.

-Alors explique-moi la vue de ce vieillard et de cette enfant.

-Tout s'adresse à l'esprit, Monseigneur, il est un âge pour chaque image. Selon votre tempérament et votre psychologie, vous y trouverez votre content. Tout vient de l'identification. Ainsi, selon les gens, certains y verront une lueur malicieuse, voire impertinente, dans les yeux de la jeune fille et certaines imaginations y trouveront bien plus que la vue directe d'une scène orgiaque. Tout est dans l'art de suggérer et pour montrer, ma foi, les traités d'anatomie y pourvoient.

-Soit, supposons que je n'aie pas la disposition d'esprit correspondant à cette première vue. Mais l'autre, la femme dans l'escalier ?

-Ah, celle-là, Monseigneur ! Mais ne voyez-vous pas à quoi elle se prépare ? C'est la soirée, seule au rez-de-chaussée ; elle a rêvé de son amant, s'est caressée et a frémi de plaisir. Son front en est encore moite ! A présent, elle monte l'escalier menant à sa chambre où peut-être cette nuit son amant la rejoindra. Ses cheveux collent un peu sur son front et ses yeux brillent dans la clarté de la flamme. Ne la devinez-vous pas, nue sous son ample manteau, la pointe des seins dressée de désir, le duvet de son dos hérissé d'un frisson anticipé, malgré la chaleur de cette soirée d'été ?

-Ma foi ...

-Mais oui, c'est vous qu'elle attend toute vibrante comme une corde tendue; votre vue seule lui déclenchera déjà un premier orgasme et ...

-Bon ! Bon ! Cela suffit ! J'admets que raconté comme cela... Mais ton histoire est nécessaire, c'est elle qui est cochonne !

-Bien sûr, mais ce n'est qu'une histoire; vous pourrez en imaginer des centaines d'autres autour de cette simple image.

-Soit, je n'y avais pas pensé, et la troisième ?

-Facile, Monseigneur. Deux femmes, ce qui n'est pas mal, avouez-le, et jolies de surcroît, sauvées d'un fauve par un héros. L'œil déjà admiratif et soumis et puis vous-même vu de dos et un peu flou, mais vous quand même, qui allez bénéficier de la gratitude de ce couple de jolies femmes. L'une mûre, l'autre jeune. La première sans doute ardente et expérimentée, la seconde aimante et admirative. Qui pourrait résister à ce début d'identification et par suite, s'inventer son histoire ?

-Tu as raison, je crois que c'est un peu comme cela que j'aurais regardé cette vue. Tu m'as convaincu, manant ! Dis-moi ton nom !

-Monseigneur, je crains un peu de vous donner, à vous justement savant magicien, un pouvoir sur ma pauvre personne.

-Pour cela, je n'ai même pas besoin de ton nom ! Crois-le !

-Soit, on me nomme STAL . Oserais-je vous demander comment l'on vous appelle, vous ?

A nouveau, il avait dans le regard un mélange d'innocence et d'impertinence. Je répondis :

-Appelle-moi Maître, Maître Phil, je suis peu connu, mais je reviens d'une longue retraite.

Tout en conversant, nous avions atteint le port. Le spectacle que je découvris alors était splendide. En ce monde, la mer était d'un bleu foncé, presque violet; l'après-midi touchait à sa fin et le soleil se faisait moins oppressant. Quelques nuages blancs arpentaient lentement l'horizon, comme une procession d'anges chevelus. Les quais étaient couverts de caisses, de colis, de gens attendant, parlant, jouant à des jeux incompréhensibles. Des porteurs allaient et venaient des quais sur les bateaux à haut bord dont la voilure repliée faseyait lentement sous la brise venant de la mer. Des capitaines ou des quartiers-maîtres héraient les porteurs et les matelots. Je restai silencieux, les yeux picotant à force de ne pas perdre une goutte de ce spectacle.

- Maître, pourquoi ce silence ? Vous semblez frappé de stupeur.

- Ce n'est rien, Stal. Ma vie de reclus m'avait un peu fait oublier la beauté des choses qui, pour vous, sont banales j'en suis sûr, mentis-je.

- La beauté, la beauté, Maître Phil, que trouvez-vous de si esthétique à ce peuple bigarré, dispersé et menant ce tapage dans cet encombrement de caisses malodorantes ?

- Tapage ? Tiens ! Oui, je perçois une rumeur et des cris là-bas, derrière ces ballots. Que se passe-t-il ?

Stal avait rabattu son capuchon sur sa tête et semblait se courber pour paraître plus petit.

- Eh bien, Stal, que vous arrive-t-il ? Quelque accès de fièvre, quelque crampe d'estomac ?

- Non, Maître, c'est la brise du soir qui fraîchit; si nous allions par là, vers le quartier des filles, nous mettre à l'abri derrière une bonne chope ?

- Soit, mon bon, allons-y.

Mais nous n'eûmes pas le temps d'aller bien loin, car une troupe de gens vociférant nous rattrapa et nous entoura. C'était l'origine de la rumeur. Un gros homme chauve et ventru interpella Stal :

- Inutile de te cacher, Stal, nous t'avons reconnu, s'écria-t-il, tu vas enfin expier tes crimes ! La foule acquiesça d'une rumeur sourde.

Stal se redressa et enleva sa capuche. Je compris son manège de tout à l'heure et lui fis : Eh bien, Stal, que signifie ?

- Maître, ces gens font une horrible erreur de personne, soyez-en sûr.

Le gros homme reprit :

- Je sais, à présent, que tu n'es qu'un traîne-savate, Stal, et non ce fils de riche original et dépravé comme tu te plaisais à l'affirmer. Rends-moi mes astères, vil coquin.

-Mais je ne les ai plus, ô Orphroll, je les ai placées ! Certes, les mines d'argent ont été détruites par les barbares, mais ce n'est pas de ma faute, compère !

-Compère, vous entendez, vous autres ? Il ose me considérer comme son compère !

-Mais ces astères n'étaient pas à toi non plus, Orphroll, piqua Stal.

-Et ma fille, maintenant que tu ne pourras tenir ta promesse de mariage, comment la marier ? cria une femme d'âge mur, fort maquillée.

-Ta fille ? fit Stal l'air inquiet,

-Oui, ma fille.

-Et la mienne, firent au moins une douzaine d'autres voix.

- Mais ...

Stal se sentait piégé et je ne pouvais rien faire contre cette meute de gens apparemment animée d'un juste courroux. Chacun y allait de ses doléances; qui sa fille, qui ses économies, qui ses marchandises. Bien sûr, je remarquai que les mères semblaient acariâtres ou volages, les économes âpres au gain ou usuriers, les marchands trop sûrs d'eux et tentants pour le malandrin moyen. La foule s'épaississait.

-Une corde, qu'on le pende, qu'on l'étripe ...

L'instant était délicat et Stal bien près d'une fin brutale.

-Et toi, sombre spadassin, qui es-tu ? Sa dernière victime ou son âme damnée ? fit le gros homme nommé Orphroll en couvrant le tumulte.

L'attention se tourna vers moi et ce que je lus dans leurs yeux était fort peu plaisant.

-Alors ? Parle ! crièrent-ils.

-Maître, sauvez-moi, me souffla Stal avec, dans les yeux, une lueur de panique.

Si ce grand idiot, trop malin, s'enfuyait, la foule commencerait par se faire la main sur moi ! L'instant était grave, je ne savais quel parti prendre. Puis j'optai :

-Arrière, manant, ce jeune homme est mon serviteur ! Je l'ai engagé de force ce matin-même, après l'une de ses facéties !

J'avais mis la main sur le pommeau de ma rapière et je les foudroyais du regard le plus dur dont je me croyais capable.

-Ce n'est pas ce qui nous empêchera de l'écorcher vif ! fit une mégère hirsute.

-Sachez qu'il passera le reste de ses jours sous mon pouvoir ! Et j'écartai ma cape pour montrer la broderie d'argent sur le noir de ma tunique. J'en ignorais le sens, mais on ne sait jamais. La foule eut un mouvement de recul horrifié, qui me remplit d'aise.

-Malgré ce signe, Savant Voyageur, qui nous prouve que tu as les talents requis par lui ? fit un marchand moins peureux que les autres. Qui nous assure que son esclavage sera pire que la mort ?

-Yêk, Yêk, Yêk, fit une voix sur mon épaule. Tiens, il est de retour, celui-là, marmonnais-je.

-On s'amuse pien izi, populace qui vozifère z'est beaucoup plaisant. Je sentais son poids sur mon épaule et je le regardai droit dans son œil unique.

-Alors, Yêk, de retour à cette heure ?

-Afoir pesoin de moi pour pétite plaisanderie, alors che me montrer pour donner zueur froide aux manants alentour.

Effectivement, la foule s'écartait et se dispersait rapidement. Bientôt, Stal, le Yêk et moi fûmes isolés sur le quai et le silence se refit.

-Pon, pon, reprit le Yêk, petit voyache continue d'être trôlé, à plus tard Moaaître Phil !

Il me lança une œillade polissonne et disparut à nos yeux. Stal était ébahi et un peu pâle.

- Mais alors ... fit-il.

- Alors quoi, répliquai-je, tu doutais de mes pouvoirs, petit malheureux ?

Le petit malheureux qui avait facilement une tête de plus que moi, me dévisageait d'un œil ébahi.

- Suis-je vraiment esclave livré à votre pouvoir ?

- Je pourrais te considérer comme tel en effet, Stal, mais tu m'as aidé une fois, j'en ai fait de même maintenant. Tu es libre et je retire le voile de mon pouvoir de sur ta tête, mentis-je.

- Puis-je vous accompagner encore quelque temps, Maître ? Cette ville est un peu malsaine pour moi à présent.

- Soit, guide mes pas hésitants dans ce monde que je redécouvre, sois mon cicéron.

- Si nous allions boire cette chope, Maître, j'ai la gorge desséchée après cette émotion.

- Allons-y.

D'un pas plus léger, il me guida vers une série de maisons basses dont les façades donnaient directement sur le quai. Des filles fort maquillées et vêtues de voiles, laissaient à l'œil et à l'esprit les idées les plus polissonnes. Leur métier ne faisait aucun doute. Nous nous installâmes autour d'une table de bois grossièrement assemblé sur la terrasse de l'un des estaminets.

- Aubergiste ! Deux chopes d'ale bien fraîche, lança Stal.

Un grognement lui répondit du fond de l'établissement. Un peu plus tard, nous devisions agréablement en dégustant notre bière.

- Si je comprends bien, repris-je, tu es une sorte d'escroc puisque ces gens semblaient t'en vouloir avec justes raisons.

- Par le ciel, Maître, qu'allez-vous croire là !

Ces braves gens ont tout au plus été victimes de leur esprit mesquin et rusé ... mais pas assez rusé.

- Tu te faisais passer pour un riche héritier, ai-je cru comprendre ?

-C'est vrai, et tous voulaient faire affaire avec moi, que ce soit pour me faire placer leurs astères, pour me faire épouser leur fille, pour me faire des cadeaux en espérant que je ne me montrerais pas ingrat plus tard, tous, vous dis-je, me comblaient, me léchaient et... m'écœuraient un peu aussi.

-Tu t'es donc piqué au jeu et vogue la galère !

-C'est un peu cela, Maître, c'est un peu cela, en effet.

-Plus d'une jeune vierge doit à présent soupirer de tristesse en pensant à toi.

-Je ne crois pas, Maître, les vierges, je les laissais toujours espérer, rien qu'espérer. Ce sont des sujets trop rares dans notre pauvre monde pour l'en priver.

-Ah ! Ah ! Sacré Stal, tu me plais mon gaillard, je crois que le monde sera intéressant à regarder avec tes yeux en plus pour voir ! La soirée s'écoulait lentement et le ciel virait à l'indigo. Au loin, sur le quai, s'approchait un curieux cortège, fort silencieux, entouré de porteurs de flambeaux. Il allait vers quelque rite obscur et mystérieux.

Tout à coup, alors que je me préparais à demander à Stal où nous allions nous restaurer de quelque repas, un remue-ménage éclata à l'intérieur de l'auberge. Brutalement poussé vers l'extérieur, une fille déboula sur la terrasse, pour aller choir sur les pavés du quai. Un homme furieux, hirsute et à moitié déshabillé surgit à son tour en vociférant. Il lança quelques coups de pied secs à la fille écroulée en hurlant:

-Je t'apprendrai, moi, un capitaine, à me refuser tes services alors que je paie en bonnes astères !

Rapidement une foule de curieux fit cercle autour du couple.

-Où est le souteneur de cette fille, qu'il la punisse comme il se doit ! appela-t-il.

La fille, redressant un visage volontaire, lui cracha :

-Je suis fille libre, pourceau puant ! Et j'ai le droit d'exiger qu'au moins tu te laves avant de te laisser forniquer comme un singe en rut !

L'homme resta figé de stupeur, les veines de son cou enflèrent dangereusement, la colère suscitée par un tel affront devenait folie furieuse.

-Ah, je pue ! Ah, je fornique comme un singe !

Et il se mit à la battre comme plâtre, mais sans lui arracher un cri. Dans la foule, les gens encourageaient le capitaine, car la foule est souvent veule et se range du côté du plus fort. Et puis, voir battre une fille de joie devait soulager pas mal de leurs complexes de culpabilité. Tout à coup, la brute hurla de douleur, car la fille, comme une panthère, l'avait violemment mordu à la main. Le sang coulait. La foule s'écarta un peu. Le silence se fit et le capitaine sortit un coutelas d'abordage. Cette fois, pas de doute, il allait tuer cette fille.

Avant d'avoir pu y réfléchir, je me levai d'un bond et me retrouvai au milieu du cercle, malgré Stal qui tentait de m'en empêcher.

-En voilà assez, capitaine, pas de sang ici, je vous en prie ! dis-je encore calmement et à ma grande surprise.

-Maître, la loi l'autorise à prendre la vie de cette fille, maintenant qu'elle l'a blessé, me souffla Stal. Vous vous mettez dans l'illégalité !

Résolu, je soulevai la fille par le bras en fixant le capitaine.

- Ecarte-toi Savant Voyageur, que je ne te fasse pas faire ton dernier voyage par la dague que voici. Je n'eus pas le temps de m'écartier, car déjà il plongeait. Je n'eus pas le temps de tirer ma rapière non plus d'ailleurs. Seul, Stal me sauva d'une mort certaine en bousculant l'homme à l'épaule. Dès ce moment, tout se passa très vite. Stal m'entraîna en courant et j'entraînai l'entraîneuse. Tous trois nous filâmes sur les quais alors que la foule, capitaine en

tête, se ruait sur nos traces. Il était absolument certain qu'ils nous éparpillaient en petits morceaux, surtout si l'on considérait l'ardeur qu'ils mettaient à nous poursuivre.

Tout en nous frayant un chemin parmi les caisses et les ballots, je me disais que ce monde n'échappait pas à cette règle qui veut que les femmes n'aient aucun droit légal et surtout lorsqu'elles font commerce de leur corps. Les lois faites par des hommes qui voulaient officiellement décourager ce « métier » mettaient les filles dans une situation précaire par rapport à ces mêmes hommes qui étaient officieusement leurs « consommateurs ».

Toujours fuyant la meute lancée à nos trousses, nous arrivions à la rencontre de l'étrange cortège que j'avais remarqué plus tôt. Il était rassemblé autour d'un petit navire sur lequel les flambeaux avaient été fixés. Les amarres étaient défaites et les gens, restés sur le quai, psalmodiaient comme un chant lugubre.

J'y vis notre chance d'échapper à nos poursuivants.

- Par ici ! criai-je à mes compagnons.

Ils me suivirent sans comprendre et, le premier, je sautai dans la barque. La fille en fit autant et Stal, hésitant, ne sauta que parce que nos poursuivants étaient tout proches. Aussitôt la barque fut poussée du quai et entraînée par sa petite voile nous emporta au loin.

Sur le quai, la foule nous regardait partir et je vis que leur colère avait fait place à une sorte de stupeur mêlée de satisfaction. Personne ne nous poursuivit.

- Enfer, Maître, sur ce rafiot, fassent les dieux que la Science nous protège ! fit Stal d'une voix sans timbre.

Le rafiot en question fendait doucement les eaux un peu huileuses de la baie. La fille s'était installée à la proue et regardait résolument vers le large. Je considérai notre navire. Les flambeaux

tout autour lui donnaient un air de fête ou d'enterrement, suivant l'état d'âme de qui le regardait.

Au milieu, sur une espèce de petite élévation, se tenait un coffre sans couvercle, d'environ deux coudées sur cinq.

Je me penchai pour voir ce qu'il recelait et eus un mouvement de recul. Un homme apparemment mort gisait dans ce coffre qui n'était autre qu'un cercueil. Son air calme lui conférait une certaine dignité.

- Stal, mais qu'est-ce donc que ce navire, un cercueil flottant ou quoi ?

- Exactement cela, Maître, un bateau d'oubli. Nous sommes probablement perdus car lorsque les morts rejoignent le large, ils disparaissent. Parfois on retrouve le bateau après des jours ou des mois, mais jamais le corps. On dit que des monstres ou des dieux viennent les prendre pour les emmener aux enfers ou à l'Olympe suivant les cas.

- Je ne te croyais pas superstitieux, Stal, que se passe-t-il, où est ton sourire et où se cache ta ruse ? Des monstres ou des dieux, ne sont-ce point des adversaires dignes de nous ? Allons, voyons plutôt comment diriger ce rafiot.

- Laissez-le naviguer en paix, voyageur, dit la fille d'une voix douce. Votre serviteur est bien pardonnable de craindre, mais sa crainte n'est pas fondée; laissez-moi vous expliquer ce qui se passe réellement.

Stal se retourna vivement. En lui, nulle aversion ou dédain pour la fille. On eut dit qu'il venait seulement de se rendre compte de son existence.

- Dis-nous d'abord ton nom, dit Stal, que nous sachions qui nous parle et dis-nous aussi comment tu sais ce que tu vas nous raconter, car c'est vrai que j'ai peur et que je ne demande qu'à croire et espérer en une fable suffisamment bien construite.

Bien dit, Stal, renchéris-je, je retrouve ton esprit souple et acéré.

-Je m'appelle Suze, dit la fille, et j'ai tenu d'autres hommes dans mes bras que des marins avinés et brutaux. Autrefois j'aimais un homme pur et loyal. Mais ce monde est dur pour ces hommes-là et il mourut jeune, trop jeune. Alors je l'ai suivi dans un convoi funéraire de cette sorte, car je voulais aussi disparaître puisqu'il allait disparaître. Mais la mort ne voulut point de moi. Le large fut atteint sous une brise douce et constante. Pas de monstre ni de dieu , là-bas, mais seulement l'oubli. Sans arrêt je regardais le visage de mon bien-aimé et peu à peu ses traits se faisaient flous, son corps si bien marqué perdait de ses caractéristiques. En vain j'essayais de me le rappeler en pensée, mais peu à peu je perdais du terrain. De même sans doute, ceux qui l'avaient connu, aimé, haï, tous oubliaient ce qu'il était réellement. Et c'est pour cela qu'il se dissolvait. Nous ne sommes que la somme de ce que nous et les autres savons et croyons savoir. Si l'on meurt, seuls les autres nous gardent un moment dans leurs souvenirs. Quand ceux-ci se dissolvent, nous nous dissolvons.

-C'est une bien belle théorie, Suze, fis-je, en contemplant son joli visage, mais comment est-il mort ?

-Pour les dieux qui nous pensent et dont les esprits sont notre monde, nous ne sommes que des figurants ou des marionnettes qu'ils agitent au gré de leurs humeurs, de leurs rêves ou de leurs désirs. Ce sort n'est pas injuste, mais il conduit parfois à des destinées un peu courtes, reprit- elle, pensive.

-Qu'ils soient plusieurs ou un seul n'a pas d'importance; tu sembles prétendre que nous sommes le reflet de leurs rêves, est-ce bien cela ? fit Stal éberlué.

-Cela et peut-être encore beaucoup d'autres choses, répondit Suze avec un léger haussement d'épaule; qui sait vraiment sinon les Étrangers ?

-Hum ! fis-je, quelque peu embarrassé, si tout cela est vrai, ces dieux n'en sont pas plus responsables que vous ou moi. C'est un système philosophique un peu tiré par les cheveux, mais finalement les gens vivent, aiment, haïssent, rient et pleurent, souffrent et jouissent.

On ne peut demander beaucoup plus d'un Univers, si ce n'est la clé qui permet de le comprendre et de le manipuler.

-Tu paries en Savant, voyageur, fit Suze, moi je parlais en simple mortelle. Je ne suis pas avide de comprendre, je me contente de comprendre ce qui m'est utile directement.

-Soit, repris-je, mais la fin de ton histoire ? Comment es-tu revenue parmi les vivants ?

-C'est très simple: quand mon aimé se fut évaporé comme une fumée, le temps passa, quelques jours, puis le navire fut drossé contre une côte par un vent venant du large, et je repris pied à terre sans que nul ne me vit.

-Alors, point de tempête, de gouffre marin ? interrogea Stal.

-Point, bel ami, lança Suze, seulement le ciel piqueté d'étoiles, les trois lunes en cortège et le silence de la mer entrecoupé des clapotis de l'étrave sur les vagues. Nous nous étions rapprochés de la proue et, sans un mot, nous restâmes à admirer le ciel rutilant d'étoiles clignotantes et à laisser le doux chant de la mer nous ravir les oreilles de sa musique. Il y avait une sorte de communion dans ce moment et mon âme connut une grande paix. Nous restâmes ainsi un bon moment en ayant l'impression d'être à la dunette d'un immense vaisseau naviguant dans les étoiles.

-Suze, et ma voix rompit le silence, des considérations bien terre à terre me viennent à l'esprit. Comment allons-nous survivre à trois sur un bateau, alors que nous ne savons pas combien de temps durera notre équipée ?

-Oh! Mais il y a probablement à boire et à manger, car la coutume veut que les morts fassent le voyage avec armes et bagages. De son pas léger et avec ce visage à la fois soucieux et souriant, elle fit l'inventaire de nos possessions.

-Voilà des fruits, du pain, des huiles, de l'eau, du vin ! A trois et en nous rationnant, nous en avons pour trois jours entiers au moins.

-Et voici une belle rapière, fit Stal, plus intéressé par ce qui brille et ce qui tranche. Il dégagea un coffret contenant quelques bijoux anciens et précieux.

Moi, je regardais le mort dont les contours se faisaient flous. Déjà il aurait été difficile de dire s'il avait été homme ou femme.

-Ne pourrions-nous essayer de nous diriger ? demandais-je inquiet de ne pouvoir manœuvrer en cas de tempête.

-Hélas, répondit Suze en secouant ses courts cheveux blonds, sous la quille se trouve une sorte de dérive fixe et ce bateau n'est pas dirigeable.

-Si nous avions quelques cordages et du bois, fit Stal, je me ferais fort de confectionner un gouvernail rudimentaire, mais ... je n'en vois pas la trace.

-Patience, ami Stal, fis-je d'un ton pénétré; je crois que d'ici quelques heures ton vœu sera exaucé.

Il me regarda avec un mélange d'appréhension et d'espoir dans les yeux.

-Maître, ne faites pas trop de magie sur un bateau comme celui-ci, plaida-t-il.

Sans répondre, je m'assis dans un coin du bateau et fis mine de m'endormir.

Suze et Stal m'imitèrent bientôt et côte à côte nous sombrâmes dans le sommeil. Nos rêves furent calmes et ce furent de petits chocs sur mes épaules qui me ramenèrent du pays de Morphée. En fait, un vent un peu plus fort s'était levé avec le soleil et balançait

le bateau. Mes deux compagnons oscillaient dans leur sommeil. Le poids de leur corps venait peser alternativement sur mes épaules. Doucement je me redressai et regardai le cercueil.

Mes amis, Stal, Suze, réveillez-vous, il nous faut construire ce gouvernail.

Je caressai doucement la joue de Suze et elle sourit avant d'ouvrir les yeux encore embués de sommeil.

- Suze, réveille-toi, nous avons du travail.

Sans cesser de me regarder de cet air doux qui me remplissait d'une sensation agréable, un peu comme lorsque l'on goûte un vin particulièrement bon et qu'il vous descend dans le corps en le réchauffant et en faisant picoter votre épine dorsale; elle se redressa, secoua ses cheveux d'un petit coup de tête sec et se pencha sur Stal. Elle embrassa doucement chacun de ses yeux, puis le regarda. Quelle sorte de femme était-ce donc là ? Stal s'éveilla à son tour et sourit pour la première fois sans cette nuance espiègle dans le regard.

- Allons, Stal, œuvrons, nous avons du bois à présent !

- Où cela, Maître, fit-il éberlué en regardant de tous les côtés.

- Ici, répondis-je en désignant le cercueil.

- Hein ? Oh, non ! Maître, pas cela, je t'en prie.

- Mais il est vide à présent, Stal, regarde.

Hésitant il vérifia, secoua la tête, me lança un regard amusé et fit :

- Soit, allons-y.

A coups de rapière, nous confectionnâmes les pièces de notre gouvernail. Stal était extrêmement adroit et je copiais du mieux que je pouvais ses gestes précis. Il nous restait à assembler et à fixer notre travail. Stal avait minutieusement récupéré les clous qui assemblaient le cercueil, puis réalisa quelques chevilles de bois à coups de rapière. De ses mains prestes, il assembla notre ouvrage et sous nos yeux admiratifs montra son travail. Voilà, fit-il, il ne

sera guère solide, mais si nous pouvons le fixer à la poupe avec quelques cordages, il fera bon usage !

Son visage content se tourna vers moi puis vers Suze et après un moment, il s'assombrit.

Il avait vu à ma mine que la question cordage n'était pas résolue
Pourtant je me creusais la cervelle et regardais autour de moi avec désespoir. La mer grossissait de minute en minute. Si nous n'arrivions pas à nos fins, ce serait le naufrage, pur et simple.

Ah ! Ah ! s'exclama Suze, le Maître tout-puissant et l'habile serviteur que voilà !

Je la foudroyai du regard, je n'aimais pas que mon personnage fut mis en doute, il était assez fragile comme cela. Mais Suze ne se moquait pas vraiment, pleine de la connaissance des hommes et de leurs défauts majeurs, elle tendait une perche à notre orgueil et ses yeux allaient alternativement de la proue à nous.

-Mes équipiers auraient-ils peu de mémoire ou au moment de notre embarquement ils étaient si préoccupés de ma personne qu'ils ont oublié de regarder.

-C'est vrai, m'exclamais-je, l'amarre, cette corde fixée à la proue, a été arrachée des mains des servants de la procession avant qu'ils aient pu esquisser un geste pour nous retenir !

Stal se rua vers l'avant du navire et sortit de l'eau où elle pendait lamentablement, une solide corde d'au moins huit coudées. Il courut embrasser Suze, me serra la main avec effusion et, comme un fou, il se mit au travail en nous donnant ses instructions.

Aveuglément, nous lui obéîmes et dans l'heure qui suivit, nous avions un réel gouvernail.

Il était temps, car la mer s'ourlait d'écume et le vent forcissait dangereusement. Je craignais que la construction d'un tel navire ne fut que peu soignée, eu égard au sort qu'on lui réservait généralement. De plus, j'ignorais tout de la conduite d'un bateau et

cela ne me faisait rien augurer de bon quant à notre avenir immédiat.

- Maître, cria Stal, je crois que voici une belle tempête; vos talents de marin vont être mis à rude épreuve !

Marin ! Mais je n'ai jamais pratiqué cet art ailleurs que sur un lac et encore avec une brise constante !

Dans le lointain, des éclairs commençaient à zébrer le ciel, de lourds nuages roulaient vers nous à toute vitesse.

- Vite, Stal, défaisons toute cette toile avant qu'elle ne se déchire ou ne casse le mât ! Suze, prends la barre et tâche de nous maintenir face aux vagues !

De nos doigts nerveux, Stal et moi abattîmes la voile et la roulâmes le mieux possible dans le fond du bateau. A présent, les vagues venaient gifler la proue et les embruns nous rendaient luisants et huileux. Suze tenait fièrement le gouvernail et regardait droit devant elle, avec cet air volontaire qui lui était propre. Nous escaladions des montagnes liquides, puis dégringolions vers de larges vallées tissées de remous. Je craignais très fort pour notre gouvernail de fortune.

Stal, ce grand escogriffe, n'avait visiblement pas le pied marin. Il se tenait assis, ses jambes et ses bras puissants enroulés autour du mât.

- Maître, Maître, hurla-t-il, sauvez-nous !

Cela m'arracha un sourire, car je n'avais pas la moindre idée des rudiments d'un bon marin.

- Aie confiance, Stal, je m'y emploie, j'ai déjà vu bien des tempêtes et celle-ci n'est pas si terrible, le consolai-je en réprimant un bégaiement provoqué par la peur qui doucement s'emparait de moi.

En m'accrochant tant bien que mal, je progressai vers la poupe dans l'idée de prêter main-forte à Suze.

- Ce sont les creux les plus dangereux, me cria-t-elle; les remous m'arrachent presque chaque fois la barre des mains !

Je m'y agrippai, moi aussi et sans un mot, je m'appliquai à maintenir notre position face aux vagues énormes. L'eau déferlait sur le pont et je craignais que peu à peu le bateau ne s'alourdisse. De toute façon, il était trop tard pour s'en inquiéter, car la tempête redoublait et mentalement j'injuriai le Yêk de m'avoir embarqué dans cette aventure idiote, au sein de moi-même. Quoi ! Je ne contenais tout de même pas de tels ouragans qu'ils soient les traits de mon caractère ou de ce que dans un coin de ma tête je crains par dessus tout.

- Si je pouvais trouver la signification, je suis sûr que je saurais quoi faire, marmonnais-je à mi-voix.

Suze tourna la tête dans ma direction et ses yeux couleur de ciel se plissèrent en une douce invite.

- Savant voyageur, nous allons mourir ! Et sa voix avait quelque chose de joyeux.

- Peut-être, peut-être pas, lançais-je avec une pointe de défi dans la voix, mais j'ai été heureux de faire ce bout de voyage avec toi, Suze aux yeux doux !

Tout à coup le ciel se dégagea et devint bleu pâle, l'eau devint étale et seul le vent sifflait avec, dans le fond, comme le bruit de la mousse sur une chope d'ale trop chaude. Nous fûmes surpris, saisis, une sourde angoisse nous submergea alors que la joie aurait dû nous étreindre.

Soudain, je sus.

Il arrivait, c'était lui, le raz-de-marée qui parfois hantait mes nuits. Je savais qu'il allait arriver en prenant tout son temps, haut comme une montagne, d'un bleu profond, le sommet ourlé d'une écume blanche sur laquelle jouera le soleil. Il venait bien de mon esprit et le doute m'envahit, car jamais je n'avais vu la fin du rêve. Un rêve à

la fois terrifiant et splendide, coloré et presque silencieux. Un glissement, un bruit de mousse et une présence énorme. Dans mes rêves, mes mouvements devenaient lents et j'y perdais mes amis et les choses qui m'étaient chères. J'envoyais les premiers au loin, j'abandonnais les secondes et enfin, je faisais face. Je ne me sentais pas vaincu, ni écrasé, j'attendais en aidant l'un et l'autre de cette façon ralentie des rêves. Puis je regardais et souvent tout s'arrêtait là, soit que je m'éveillais, soit que je passais à un autre rêve qui ne me laissait aucun souvenir.

-Stal, Suze, venez près de moi, serrez-vous et ne regardez pas vers l'avant, c'est un ennemi personnel ou un ami peu prévenant qui arrive. Nous allons le franchir, cette fois, et il nous portera en triomphe. J'éclatai de rire. Stal se leva et vint se blottir à mes pieds; Suze s'assit à ses côtés et comme deux enfants ils se regardèrent, puis, enlacés, portèrent leurs regards sur moi.

-Maître, nous regarderons avec toi, fit Stal, car ton ennemi est devenu le nôtre, hélas la ruse sera, je le crois, sans effet. Et tout en se redressant, il me tint le bras et fixa l'avant.

Suze ne dit mot, mais après un regard appuyé, un froncement de sourcils et un sourire qui disait: « Allons-y » elle se tint de l'autre côté.

-Cette fois, criais-je à la montagne liquide qui s'avancait à la fois vite et lentement, nous sommes trois !

Elle était très proche et je comprenais sa signification. Elle devait représenter tout ce que le monde a de commun avec le rouleau compresseur, tout ce qui semble inéluctable, tout ce qui est titanesque et qu'on n'arrive pas à ébranler, tout ce qui finalement vous remarque, vous microbe, et qui vous balaie avec un regard de dédain et un léger, mais très léger, contentement d'avoir été remarqué par cette toute petite chose. Et vous, vous saviez que vous n'en verriez jamais que l'enveloppe, le mouvement

d'ensemble et jamais l'intérieur et le mécanisme. Vous saviez que ce Titan est intraitable et sans maître, quoi que vous ayez fait ou fassiez. C'était non pas l'injustice ou la justice, mais l'absence de jugement. A présent, le mur convexe s'élevait devant nous avec tout là-haut cette mousse inaccessible que je me promettais cette fois d'atteindre.

Ensuite, tout se passa à la vitesse de l'éclair; nous fûmes emmenés vers le haut et en même temps poussés vers l'arrière. Nous nous agrippâmes. Sans arrêt je fixais le sommet. A une vitesse incroyable, nous crevâmes le sommet d'écume dans une gifle qui éparpilla notre bateau en petits morceaux de bois. Après, je ne me souviens que des efforts désespérés que je fis pour garder ma tête hors de l'eau et de la tasse magistrale que je bus en criant un formidable « Olé » vers l'arrière. Si cela m'eût été possible, j'aurais même fait un bras d'honneur.

Longtemps après j'aperçus une côte et je nageai ferme pour la joindre. Epuisé je m'affalai sur le sable blanc d'une plage et je m'endormis aussitôt.

Lorsque je m'éveillai, tous les muscles de mon corps étaient douloureux, mes dents crissaient sur du sable et ma peau semblait avoir rétréci sous l'effet combiné de l'eau salée et du soleil.

Je me redressai et titubai quelques pas. Mes vêtements collaient et j'avais perdu ma rapière. J'avais soif et l'envie d'une présence humaine pour me réconforter. Mais il n'y avait que la mer, le soleil et cette plage infinie, des deux côtés. Derrière, de hautes dunes me cachaient l'arrière pays. Etait-il formé d'une jungle, d'une steppe, d'un désert ? Je m'en souciais peu à présent; je voulais Stal et Suze, je voulais près de moi ces êtres sans lesquels je me sentais désormais incomplet, infirme.

J'avais le choix en partant de l'hypothèse qu'ils avaient eu un sort aussi heureux que le mien. Je décidai de partir vers l'est, jusqu'à la méridienne, puis de revenir vers l'ouest jusqu'à la nuit. Plein d'espoir, je me mis en route en remettant à plus tard la soif qui me tenaillait. Je marchais au bord de l'eau pour profiter de l'assise plus dure du sable sous mes pas. La plage me semblait immense et sa monotonie me faisait douter du fait que j'avançais réellement. Je scrutais le sable pour y apercevoir une empreinte ou un débris, quoi que ce fut qui me mit sur la piste.

Le soleil atteignit le zénith sans que ma recherche aboutisse. Avant de m'en retourner, je me décidai à monter sur la dune pour avoir un panorama plus large et une chance de plus. Là-haut, le vent soufflait assez fort et en fait, la dune en cachait une autre plus haute encore comme des vagues successives à quelque distance. Probablement un erg s'étendait-il dans l'arrière pays et cela n'augurait rien de bon pour l'avenir. Je scrutai la plage qui tremblait sous la chaleur et ne vis rien que sa monotonie.

- Eh bien ! demi-tour, marche ! fis-je avec une voix rauque qui me surprit. Ma langue devenait pâteuse et la soif obsédante.

Je revins à mon point de départ avec difficulté, car je savais que je ne trouverais rien jusqu'à ce que je l'aie dépassé.

Sans m'arrêter, je repris ma progression. Peu à peu le désespoir me gagnait et rendait ma condition physique plus difficilement supportable. Un voile couvrait ma vue, mes oreilles bourdonnaient et de temps à autre, je me retrouvais à quatre pattes. Sans m'en rendre compte, je devais probablement avoir quelques passages à vide.

Quand je croisai des traces, le soleil devenait déjà rouge et grossissait à vue d'œil en se posant sur la mer ; je ne les aurais pas vue si je n'avais encore trébuché. Tout d'abord je crus à une hallucination, car deux paires de traces se dirigeaient vers les

dunes. Ce ne pouvait être que mes deux compagnons ! Plein d'une vigueur nouvelle, je les suivis et le peu d'eau que recelait encore mon corps s'échappa en deux larmes de joie, qui creusèrent leurs sillons sur mes joues. Je me mis à gravir la dune, puis à la descendre de l'autre côté où les traces se mêlèrent à beaucoup d'autres, dont certaines d'animaux.

Ces nombreuses traces me réchauffèrent le cœur, car elles signifiaient que nous n'étions pas à des centaines de lieues du moindre coin habité. Dans un coin de mon esprit, je craignais que cette présence ne fut hostile et tout ce que je pouvais avoir engendré dans cette contrée mentale qui, comme tout le reste, devait faire partie de moi-même, que je le veuille ou non. Mais il vaut mieux un régime de prisonnier que pas de régime du tout. C'est un peu comme de choisir entre la détention à vie et la peine capitale. La première nourrit l'espoir, la seconde nourrit les asticots et autres nécrophages.

Suivant les traces dans le creux de la dune, je fis une macabre découverte. Un homme, couvert de toile grossière et coiffé d'une sorte de burnous était étendu dans le sable. Sa gorge avait été proprement tranchée et son sang bu par le sable. Sa main crispée n'avait jamais pu atteindre sa rapière. Allons, amis-ennemis, la question était à présent tranchée, marmonnai-je. Sans vouloir faire des jeux de mots faciles, ce cadavre va me venir à point. Je défis le burnous et m'en coiffai, je pris la ceinture et sa rapière et me sentis plus en sécurité. Quelques provisions m'auraient attendri, mais il n'y en avait pas l'ombre d'une. De cet endroit partaient trois sortes de traces. Une première composée de nombreuses empreintes d'animaux filait vers l'intérieur du pays. Le gros de la troupe probablement. Une deuxième constituée d'un seul animal, restait dans le vallon et était ponctuée de gouttelettes d'un liquide rouge. Du sang probablement. La troisième, celle d'un homme seul,

repartait vers la plage. J'étais perplexe et ne savais laquelle suivre. Finalement, j'optai pour l'homme seul, car c'était quelque chose que je pouvais comprendre.

La soirée commençait et je me cognai pratiquement à l'homme que je suivais. Nous luttâmes un bref moment, lorsque mon adversaire, nettement plus grand et plus fort, s'écria :

- On m'a donc poursuivi ?

C'était la voix de Stal.

- Stal, c'est moi, Phil, que fais-tu ici ?

- Maître ? Oh ! C'est splendide. Un peu plus et je vous ouvrais la gorge d'un coup de lame. Quelle idée aussi d'avoir mis ce burnous !

- Le soleil frappait trop fort sur ma pauvre tête et un mort compatissant me l'a donné, n'en ayant plus l'usage.

- C'est vrai, maître, votre tête doit être protégée, mais comment m'avez-vous retrouvé ?

Je lui contai brièvement les événements peu marquants qui m'avaient conduit finalement jusqu'à lui.

- Mais toi, fis-je, que t'est-il arrivé, et où est Suze ?

- Son visage s'assombrit, bien qu'une étincelle malicieuse brillât dans ses prunelles.

- Nous nous sommes réveillés, épuisés comme toi, mais proches l'un de l'autre. Les flots ne nous avaient pas séparés. Aussitôt, nous partîmes vers l'ouest en nous promettant d'explorer l'autre côté par la suite. Nous n'osions pas nous séparer. C'est en revenant ici que Suze décida de grimper sur la dune pour scruter l'horizon. Soudain, j'entendis des cris et vis Suze entourée de courreurs des sables montés sur des salamandres brunes. Ils tournaient autour d'elle et ne semblaient pas encore m'avoir aperçu. Les forces étant inégales, je m'esquivai dans les dunes pour observer.

Malgré ses griffes et ses dents, Suze fut entravée, jetée dans une cage d'osier et accrochée à une bête de bât. Jurant et pestant, les

coureurs des sables rajustèrent leurs oripeaux non sans donner de temps à autre un coup de pied dans la cage. Puis, profitant du relief du terrain, je les suivis quelque peu jusqu'à ce que l'un d'eux s'attarde et se laisse distancer par le gros de la troupe.

- Tu te comportes comme un prédateur, Stal, je ne te connaissais pas cet aspect.

- Ne serait-ce pas moral, Maître ?

- Un fauve n'a que faire de moralité, c'est un état, pas un idéal.

- Toujours est-il que j'arrivai à le désarçonner et comme il était d'humeur combative, je le réduisis au silence, définitivement. Par malheur, sa salamandre fit mine de s'enfuir; mon odeur ne devait pas lui convenir. J'eus encore la force de lui couper un jarret et elle partit en boitant. Ensuite, décidé à la poursuivre de loin, je me mis en route. Voilà, Maître, c'est ici que nous nous retrouvons.

- Quel besoin as-tu eu de couper un jarret à cette pauvre bête ?

- Maître, auriez-vous mis ce burnous trop tard sur votre savante tête ?

- Hum ! Voyons, Stal, tu sais que les basses réalités m'échappent encore quelque peu, mais réponds à ma question.

- Ce pauvre animal transporte vivres et boissons pour un homme et une bête. Tel qu'il est, il ne couvrira pas une longue distance et ne rattrapera pas la troupe. Lorsque nous l'aurons trouvé avant les nécrophages, nous posséderons ce qu'il transportait et nous ferons cuire sa viande. Voilà pourquoi je lui ai coupé un jarret !

- Stal, tu es la survie sur deux pattes ! Allons, pressons-nous, car la soif me tenaille et nous devons retrouver Suze le plus vite possible.

- Suze, fit Stal rêveur, ne trouvez-vous pas, Maître, qu'elle a pris une place en nous sans que nous nous en apercevions ?

- Je crois qu'il y a une raison à cela, Stal, mais je ne m'en ouvrirai pas encore. Plus tard, peut-être, lorsque notre situation se clarifiera.

Clopin-clopant nous reprîmes notre marche en suivant les traces de la bête blessée. A la nuit tombante, nous la trouvâmes épuisée, presque vidée de son sang et nous l'achevâmes sans remord. Plus tard, nourris et désaltérés, nous nous endormîmes à même le sable, autour d'un petit feu alimenté par la selle du malheureux coureur des sables.

L'aube et sa fraîcheur nous réveilla. D'un commun accord, nous nous chargeâmes de vivres et recherchâmes les traces de la troupe qui avait emmené Suze.

A partir de là, une succession de dunes nous amena sur un terrain plat et rocailleux qui facilita notre marche. Malheureusement, les traces étaient nettement moins visibles et nous dûmes redoubler d'attention.

Après trois jours de marche, nous désespérions d'aboutir quelque part et l'idée de Suze aux prises avec ces barbares me remplissait d'effroi.

- Ne te trouble pas, Maître, Suze a plus d'un tour dans son sac ! Je parierais gros que sa douceur angélique ne cache un caractère d'acier !

Soudain, Stal me poussa sur le sol où je m'écorchai les mains.

- Eh bien, Stal ! Que t'arrive-t-il, as-tu perdu la raison ou quoi ?

Stal s'était allongé près de moi et sans répondre scrutait l'horizon. Suivant son regard, je sondai également l'air chaud et tremblant du lointain et j'y vis une tache sombre d'où montait une fumée.

- Maître, je crois que voici le campement provisoire de nos coureurs de sables. Sans doute un point d'eau. Ce désert n'est pas grand, mais ces barbares l'affectionnent, on ne sait trop pourquoi.

- Comment subsistent-ils ?

- Trafic d'esclaves, transport à travers cette mer de sable, pillages, me répondit Stal évasif.

-Nous attendrons la nuit tombante pour les observer de plus près et éventuellement tenter quelque chose, fis-je doucement. En attendant, reprenons des forces.

Nous mangeâmes le reste de nos réserves en nourriture et bûmes le fond de notre outre d'eau en dégustant ce repas comme s'il était le dernier. Il allait sans dire que non seulement il faudrait délivrer Suze, mais encore voler des montures et des vivres. Sans compter qu'il allait falloir s'assurer que toute poursuite soit difficile et si possible hors de propos. Lentement, la lumière du jour baissa, et abandonnant là tout ce qui n'était pas armes, nous progressâmes en rampant vers le campement.

Quelques silhouettes, ça et là, indiquaient que l'endroit était gardé. Ces gens ne se rendaient pas compte à quel point ils se découpaient sur la lueur faiblissante de l'horizon. Si nous arrivions à supprimer silencieusement une sentinelle, en revêtant ses habits il serait possible, l'un faisant mine de menacer l'autre, de s'approcher du camp. Ensuite, eh bien, il faudrait bien improviser !

Stal me fit signe de le suivre. Nous progressâmes jusqu'à proximité d'un gardien. Stal jeta une pierre vers sa droite. Elle rebondit avec quelques bruits sourds qui attirèrent l'attention du garde. Il se leva en murmurant un « Qui va là ? » probablement, car je ne comprenais pas son dialecte. Ne recevant pas de réponse, il s'approcha, arme brandie, de la source du bruit.

Silencieux comme un chat, Stal commença à le contourner. Pendant ce temps, je lançai un autre caillou en sorte de confirmer l'homme dans son erreur. Il s'approcha encore. Je rampai en arrière aussi doucement que je le pus. La nuit était tombée, à présent, et je craignais moins d'être vu. Quand j'entrevis que Stal était derrière le garde, je lançai une légère plainte pour l'attirer à moi. Tout marcherait bien tant qu'il n'appelait pas de renfort. Un

homme couché et gémissant avait peu de chance d'exciter ce réflexe. Je devais avoir l'air d'une prise facile.

Quand il m'aperçut, il commença par me tâter du bout de ses bottes et je gémis pour de bon cette fois. Mais son sort était fixé; l'ombre de Stal surgit derrière lui et je n'eus que le temps d'apercevoir l'éclair d'une lame. La suite était critique, car la gorge tranchée du garde émit encore un gargouillis révélateur de ce qui lui arrivait. Nous le plaquâmes au sol pour étouffer sa plainte et attendîmes un long moment. Comme rien ne se manifestait, Stal s'acharna sur le corps et le délesta de son burnous et de son ample manteau. Ensuite, il me menaça de son arme et sans résistance, je le précédai vers le campement.

Nous avions franchi la première étape de notre programme. Personne ne fit attention à ces deux ombres progressant d'un air tout à fait normal, selon un schéma garde-prisonnier des plus simples à comprendre.

Chemin faisant, nous longeâmes la rangée de piquets où les salamandres s'étaient baraquées. Il nous fallait dénicher Suze. Passant derrière une tente plus grande que les autres, nous y entendîmes des éclats de voix, des rires et des grossièretés. Ces dernières, cela ne faisait pas de doute, étaient proférées par Suze au comble de la fureur. Faisant un trou dans la toile, nous regardâmes à l'intérieur. Le moins qu'on puisse dire est que j'en fus ébranlé. Quatre hommes en prenaient à leur aise en compagnie de Suze. Cette dernière, plus ou moins entravée, et maintenue tantôt par l'un, tantôt par l'autre, ne se défendait plus et se contentait de flétrir leur virilité à coups d'obscénités. Déjà je voulais m'élancer, quand la poigne de Stal me retint.

- Elle ne risque rien, pour l'instant, Maître, préparons plutôt notre fuite.

Je le regardai d'un air béat, la mâchoire pendante; je ne comprenais pas ou plutôt je comprenais la logique, mais mon élan en refusait les conséquences.

Mais, bast ! Elle en avait sûrement vu d'autres, en effet. Je me détendis et Stal, avec un clin d'oeil complice, m'invita à le suivre.

Le problème consista à éviter que les bêtes ne signalent notre présence. En fait, la chance seule nous aida, car elles sifflèrent doucement à notre approche et avant que trois d'entre elles fussent correctement sellées, plusieurs appels nous parvinrent depuis les tentes proches. Nous attendîmes, mais personne ne vint. Silencieusement, nous délivrâmes toutes les bêtes sauf trois, et nous nous mêmes d'accord sur la suite du programme.

Nous grimpâmes sur nos bêtes et Stal en tint une troisième à la longe, puis l'enfer se déchaîna.

Au grand galop, nous filâmes vers le feu au centre du camp; je sautai de ma selle et attrapai quelques brandons, Stal fit de même, puis nous nous séparâmes. Des gens sortaient des tentes, la mine endormie. En criant à tue-tête, je fonçai vers les enclos à la salamandre tout en enflammant les tentes à ma portée. Dans l'enclos, je chassai les bêtes en les poursuivant jusqu'à l'extérieur du camp. J'avais consommé toutes mes torches et une résistance s'organisait. Quelques hommes arrivaient en courant. Je les évitai en talonnant ma monture. D'autres filaient vers l'enclos et leur rage faisait plaisir à voir, à la lueur des incendies. Un homme tenta de sauter en croupe pour me désarçonner, mais ma rapière siffla et mon adversaire mordit la poussière en se tenant le côté. Toujours galopant, je fonçais vers la tente où nous avions aperçu Suze et j'y pénétrai avec fracas. A part deux cadavres d'hommes nus comme des vers, il n'y avait plus personne. Sans remord, je renversai les brûlots et les lampes, en provoquant un bel incendie. Puis comme convenu je filai vers le Sud avec de grands cris lancés vers le ciel.

Je poursuivis ma route pendant une heure environ, pour ensuite reprendre la route du Nord, après un grand arc de cercle. Si tout s'était bien passé, Stal et Suze devaient se trouver là-bas. La folie du moment s'éteignait lentement en moi. C'est que j'avais trouvé cela excitant en plus ! Je me demandais qui de moi ou des coureurs de sables étaient les plus barbares. Tout en remuant ces pensées, je laissai ma bête prendre un petit trot pour ne pas l'épuiser.

L'aube vint avec, à l'horizon, deux petits points à la limite de ma perception.

- Stal et Suze, enfin ! m'écriai-je.

Je talonnai ma monture et à bride abattue je filai vers ces êtres avec la joie au cœur. Une sorte de frénésie me prenait tandis que la salamandre fonçait sur les cailloux du désert. Vraiment, ce monde me plaisait et la vie, si elle risquait d'y être souvent de courte durée, y gagnait en densité. Les journées me paraissaient être chacune une petite vie entière, les sons, les odeurs, les couleurs et les pensées avaient plus de contrastes, plus de variété. Je lançai un cri vers le ciel pour me signaler et les deux taches devinrent deux cavaliers, puis deux amis, puis tout mon univers. Je sautai sur le terrain dans une grande envolée de poussière et nous nous retrouvâmes dans les bras les uns des autres, mêlant notre joie.

- Suze, Stal, enfin !

- Maître, tu t'en es sorti. Yahoooo !

Il fit un pas de gigue en tournant sur lui-même.

- Phil, te voici, fit Suze, et elle m'étreignit les mains en souriant.

- Mes amis, nous voici réunis et apparemment sauvés de tout péril imminent. L'un de vous sait-il où nous conduit la direction du nord ? Quelles sont les erreurs à éviter ?

- J'en ai vaguement idée, Maître, mais pour l'heure, avançons sans trop fatiguer nos bêtes, en sorte que nous ne puissions être rejoints par les coureurs des sables. Nous avons infligé une cuisante

blessure à leur orgueil et d'ici peu de temps, ils nous chercheront sans relâche.

- Soit, allons, en ce cas.

Nous remontâmes en selle et au petit trot nous poursuivîmes la route du Nord, jusqu'à la tombée du jour. Nous baraquéâmes nos salamandres et installâmes un camp de fortune. Notre souci majeur fut le camouflage, bien entendu. Stal et Suze n'avaient pu emporter que de maigres provisions dans la tente où se déroulait l'orgie et le rationnement était sévère, après toutes ces émotions.

En regardant Suze, dont le visage et le comportement donnaient l'impression d'avoir affaire à une jeune et douce vierge, je ne pouvais me faire à l'idée que quelques heures auparavant elle lançait des imprécations diverses et subissait sans trop en souffrir ce que, dans mon monde, on aurait appelé « les derniers outrages ». Ces personnages ne concordaient pas et appartenaient pourtant à la même personne. Jamais une pensée gauloise ne m'était venue en la regardant et je ne me reconnaissais plus tellement non plus. Enfin, c'était presque normal que ce monde, qui me reflétait, m'étonne, car on se connaît si peu et si mal.

Installé auprès de braises rougeoyantes, dont l'éclat était camouflé par quelques pierres plates, nous devisâmes agréablement.

- Alors, Stal, que trouverons-nous au Nord ?

- Maître, j'aurais cru qu'un Savant Voyageur comme vous, fût plus ...

- Savant ? termina Suze avec une lueur espiègle dans le regard

- Hem, Stal, comprends-moi, Savant Voyageur ne signifie pas « connaissance des voyages » mais « Savant qui voyage ». Le monde m'est inconnu, sauf dans ses grandes lignes. Les grimoires ne sont pas des atlas de géographie, mais une suite logique d'abstractions, qui conduit à l'expression d'une réalité, ou de son modèle.

J'avais pris un ton légèrement condescendant et Suze fronça les sourcils alors que Stal opina du chef pour me faire cesser en me faisant croire qu'il avait compris.

- Soit, Maître, mais je ne connais pas les détails non plus ! Droit devant nous s'étend le royaume du Roi-Miroir qui est, paraît-il, un endroit paisible et enchanteur où nous pourrons recouvrer nos forces. Après, je ne sais plus.

- Moi, par contre, j'ai entendu une sorte d'histoire en forme de légende, qui parle de ceux qui tentent de franchir la frontière. Du moins, fit Suze, en fronçant les sourcils avec un petit hochement de tête, presque tous les voyageurs en parlent, mais peu ont eu réellement affaire à l'espèce de gardien du royaume. On ne sait s'il empêche certains de sortir du désert ou s'il garde vraiment le pays derrière lui.

- Il se peut donc qu'il y ait de la résistance, fis-je, ennuyé et excité à la fois. Ce gardien est-il seul ?

- La légende dit qu'il est toujours différent et ne prétend pas qu'il est seul. Mais s'il veut vous trouver, il vous trouve, ou que ce soit. Il n'y a pas d'itinéraire d'évitement.

- Ce n'est probablement qu'une légende, reprit Stal, pourquoi nous inquiéter ? Le moment viendra bien de s'en inquiéter, si elle s'avère exacte. Un gardien, cela peut s'acheter, et j'ai gardé les quelques bijoux trouvés sur le bateau funéraire. Je n'ai pas pu m'en séparer, fit-il, d'un air faussement attendri.

- Eh bien ! Nous verrons de quoi demain sera fait, lançai-je joyeusement, et que ces contes pour veillées ne troublient pas votre sommeil. Bien vite j'entendis leur souffle devenir plus lent, et tout en regardant la voûte céleste constellée de brillants, je m'interrogeai sur la signification que pourrait avoir ce gardien pour moi. Mais j'eus beau me torturer la cervelle, rien ne vint et le sommeil me prit comme un enfant.

La journée du lendemain fut monotone sous le soleil de plomb et à travers la poussière le paysage défilait lentement. Nous n'osions nous mettre à la recherche d'une route plus fréquentée, de quelque piste qui nous aurait menés avec sûreté vers le royaume du Roi-Miroir. Les coureurs des sables avaient dû se mettre sérieusement à notre recherche et les pistes seraient leurs premiers objectifs. Vers le milieu de l'après-midi, alors que nous marchions au pas et en silence, nos bêtes relevèrent la tête et humèrent l'air bruyamment.

- La fin du désert doit être proche, Maître, annonça Stal, les salamandres ont senti l'eau et la boue dans laquelle elles se plaisent à se vautrer !

Effectivement, une heure plus tard l'horizon fut souligné d'un trait plus sombre qui, au fil de notre avance, devint l'orée d'une vaste forêt.

- Eh bien, murmurai-je pour moi-même, nous n'allons pas tarder à tâter de cette légende, si elle a un fond de vérité.

Cependant, nous parvînmes à une centaine de mètres des bois, sans que l'ombre d'un gardien ne se manifestât.

Il n'y avait, juste devant nous, à une cinquantaine de mètres, qu'une espèce de grosse machine qui cliquetait, soufflait, lançait des jets de vapeur par divers orifices et menait grand tapage.

Intrigué, je m'approchai.

- N'y va pas, Maître, ce doit être un monstre !

- Mefie-toi, Phil, ajouta Suze, c'est peut-être le gardien.

- Mais non, ce n'est qu'une machine, fis-je en souriant. Si vous craignez, restez en arrière, je vais m'enquérir de sa nature.

Ils restèrent en place à m'attendre et je m'avancai. Il y avait toutes sortes d'engrenages, de pistons, d'arbres moteurs et tout cela remuait comme animé d'une vie propre.

Arrivé plus près, je vis qu'un petit homme chauve et grisonnant vêtu d'un bleu de travail, maculé de cambouis, fouinait dans les

entrailles de cet assemblage hétéroclite. Il était armé d'une burette à huile et de divers outils et semblait occupé. Il ne m'entendit pas venir ou n'en fit pas mine en tous cas.

Je descendis de ma monture et m'approchai dans le vacarme de la mécanique. Puis, je m'arrêtai et regardai de tous mes yeux, cherchant l'utilité de cette énorme machine.

L'homme se retourna, me vit et son visage maculé s'éclaira.

- Bonjour, fit-il, quel bon vent ?

- Bonsoir, rétorqua-t-il, le vent du Sud qui mène vers le Nord.

- Justement, c'est un peu embêtant, mais je suis en panne ! annonça-t-il en retournant vers la mécanique.

Je vins près de lui et demandai :

- Quel rapport avec le vent ?

- Ma machine le détermine justement, fit-il d'un air absorbé, et elle risque de vous rechasser vers le sud ou l'ouest, ou l'est, que sais-je ?

- Ah ! C'est donc cela ! Je commençais à comprendre qu'il s'agissait du gardien.

- Et vous pensez vraiment que cet automate de cauchemar fonctionne jamais assez longtemps pour influencer le vent.

- Oh ! Pour fonctionner, il fonctionne, me rétorqua-t-il avec un hochement de tête assuré, le tout est qu'il fonctionne juste et dans le bon sens.

- Peut-être puis-je vous aider dans ce cas ?

- Ce serait gentil à vous, mais voyez-vous, une panne c'est compliqué et peut-être n'y entendez-vous rien. Vous pourriez envenimer les choses.

Ce petit bonhomme, qui ne payait pas de mine, avait des propos de plus en plus menaçants, sous le couvert de paroles anodines.

- Permettez-moi alors de vous questionner sur la panne. J'aime assez ce sport de l'esprit !

- Soit, comme vous voudrez, fit-il dans un soupir. Je vous écoute.
- Tout d'abord, les symptômes ! Qu'est-ce qui vous fait dire qu'il y a panne ?
- Il y a cette roue-là, à gauche du grand engrenage qui ne tourne pas.

Et il me montra la roue.

- Cette roue entraîne-t-elle quelque chose ?

- Non !

- Mais alors, quelle importance ? Ah, J'y suis ! Elle sert en quelque sorte d'indicateur de l'absence d'autres phénomènes qui, eux, sont directement utiles.

- On pourrait le dire comme cela, dit-il en fronçant les sourcils.

Je m'approchai et regardai l'arbre moteur de la roue immobile, puis les engrenages compliqués qui, renvoyant d'angle en angle, menèrent à un embrayage centrifuge.

De l'autre côté, un arbre moteur tournait. J'avais situé l'endroit, restait la cause. Un levier commandait l'engrenage et il était correctement abaissé. Je réfléchissais.

- Vous voyez ce que c'est ?

- Un moment, fis-je, je crois voir en effet, vous permettez ? Je lui arrachai son marteau pour en donner un grand coup sur une clavette qui me semblait bloquer une came dans une position qui empêchait les masses de bouger. Aussitôt, la clavette bascula et l'embrayage s'arma , quelques grincements du côté de la roue m'assurèrent que celle-ci était dépannée.

- Fichitre ! fit l'homme.

- Fichitre oui, le sermonnais-je, un peu d'huile en cette partie de la mécanique la rendrait plus fiable. Je ne voudrais pas vous apprendre votre métier, ni vous donner de conseils, mais enfin ...

- C'est le sable du désert, fit-il d'un air penaude.

-N'en faisons pas un drame, vous êtes seul et cette fichue mécanique est gigantesque. J'ose espérer que le vent du Sud se maintiendra.

-Hélas ! dit le petit homme.

-Comment, hélas, une autre panne ?

-Le chapeau pointu, fit-il.

-Quoi, le chapeau pointu ? répondis-je, croyant à une facétie.

-Eh bien ! Voyez ! Il n'oscille pas ! Ce disant, il me montrait, au sommet de la machine, une sorte de cône qui, effectivement était immobile.

-Effectivement ! fis-je, la mine sombre, eh bien, voyons, pourquoi ?

-Vous avez l'air d'un expert en pourquoi, ajouta-t-il, d'un air entendu.

Cette fois, la piste de non-fonctionnement me mena à un système électro-mécanique, constitué d'un réseau de relais à contacts.

-Où prenez-vous le courant ? demandais-je.

Du doigt il me montra ce qui pouvait passer pour une machine à vapeur entraînant un alternateur. De ce côté-là, en tout cas, tout donnait l'impression de tourner. Je m'accordai de croire que la tension arrivait effectivement.

J'inspectai les relais, mais le câblage en était extrêmement embrouillé, au point d'en rendre impossible une quelconque compréhension. Alors je regardai ces objets comme s'ils étaient indépendants et bientôt j'aperçus un fil dénudé qui faisait coller un contact de façon permanente. Je tirai un peu dessus pour rompre le court-circuit et avec un cliquetis rageur l'ensemble de relais reprit sa chanson de grillon. Là-haut, un coup d'œil m'assura que le « chapeau pointu » oscillait convenablement.

-Bravo ! me fit le petit homme, vous avez un certain talent, si ce n'était cette lampe rouge non allumée, vous l'auriez, votre vent du Sud !

- Quoi ? Encore ?
- Eh oui ! fit-il, dans une parodie de tristesse.
- Je soupirai :
- Est-ce le dernier symptôme ?
- Pour l'instant, oui.
- Autant ne pas répondre, l'instant suivant aurait sa panne, j'en étais sûr.

Ma quête m'amena à un système électronique complexe, dont les voyants menaient une sarabande sans signification pour moi. Je suivis le fil de la lampe jusqu'à un micro-circuit qui, bien que commandant d'autres voyants qui s'allumaient de temps à autre, pouvait être la cause de la panne.

- Avez-vous de tels circuits de recharge ?
- Non ! fut la réponse nette, tranchante.
- Dans ce cas, je crains que ... puis je m'approchai de la lampe, l'inspectai et demandai avec un sourire :

Avez-vous une lampe de recharge ?

D'un air sombre, il m'en tendit une.

Une fois l'échange fait, la lampe clignota de concert avec toutes les autres.

- Voilà ! fis-je triomphant, à présent en route vers le Sud !
- Oh, non ! fit le petit homme avec une certaine assurance mêlée de mépris.

-Pourquoi ?

-Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? Auriez-vous été nourri au lait de causalité, le monde vous apparaît-il donc comme cette immense machine à vent ?

-Mais, bégayai-je, je ne vous comprends plus ...

-Justement ! Vous n'avez pas compris que, après vous avoir vu ainsi réparer avec désinvolture et assurance, je n'ai plus aucun goût à soigner cette machine ! Dans une heure, avec le sable du

désert elle retombera en panne et ce sera bien fait ! lança-t-il boudeur.

-Je ne m'attendais pas à ce que vous soyez tellement lié à cette ...

-Vous ne vous y attendiez pas ! cria-t-il. Tous les mêmes ! Vos « pourquoi » ne s'étendent donc pas aux hommes. Maintenant, la partie en panne c'est moi ! Et il s'assit par terre en sanglotant.

-Allons, allons, le calmai-je, ne vous conduisez pas comme un enfant ...

-Et en plus il me traite d'enfant, parce que je n'ai pas de masque devant l'âme. Mais vous êtes une sorte de monstre ?

-Mais non, c'est vrai, j'aurais dû vous faire participer au dépannage, guider vos pas, vous souffler la réponse sans que vous vous en rendiez compte, mais ... je l'avoue, je n'y ai pas pensé parce que

-Parce que, parce que ! Vous n'y avez pas pensé ! N'invoquez pas de cause, fit-il au milieu de ses larmes.

-Bon, très bien, fis-je un peu las, laissons cela. J'ai fait une erreur de jugement. Vous et la machine, êtes le gardien et j'ai cru que c'était vous seul qui me faisiez passer une sorte de test.

-Maintenant pars, étranger, car je vais laisser les vents contraires souffler, peut-être t'accorderai-je une autre chance demain. Pars vite !

Une bourrasque de vent mêlé de sable me cacha l'étrange machine et souffla vers le désert. Vaincu, je revins vers mes compagnons qui attendaient toujours. Nous nous installâmes pour la nuit et, après leur avoir conté mon histoire, nous nous promîmes de tenter notre chance ailleurs, le lendemain.

La nuit fut calme et mon sommeil sans rêve. Après nous être frugalement restaurés à l'aube, nous progressâmes le long de la lisière de ce royaume tentateur. Lorsque nous nous approchions d'un peu trop près, une bourrasque de vent nous lançait

systématiquement des milliers de grains de sable, qui nous piquaient comme autant de petits dards. Il était impossible de passer où que ce fut, c'était là une chose certaine. Finalement, nous nous arrêtâmes à quelques centaines de mètres de la forêt et installâmes notre camp. Nous avions décidé d'attendre là la prochaine intervention du gardien, quelle que fut la forme qu'il prendrait.

Stal se laissait gagner par la déception et il tâchait de nous convaincre de continuer notre route vers l'est, jusqu'à l'océan Arcane où le pouvoir du gardien s'estomperait peut-être. Suze lui fit remarquer que nos provisions ne nous le permettaient pas. Ce serait le gardien ou rien. A la longue, les coureurs des sables retrouveraient notre trace. L'après-midi tirait à sa fin, quand je vis une forme claire et luisante s'extraire de la forêt. C'était quelque chose de monstrueux, à la surface irrégulière. En tous cas, cela se mouvait lentement, comme avec difficulté. Je résolus d'aller voir de quoi il s'agissait. Peut-être était-ce encore le gardien.

- Mes amis, attendez mon retour; j'espère cette fois ne plus commettre d'impair. Si ce monstre en est vraiment un, venez à ma rescousse pour me tirer de ses pattes !

Ils me regardèrent partir, et je sentais dans mon dos tout l'espoir qu'ils mettaient dans ces regards.

Quand j'arrivai à proximité du monstre, je me rendis compte que sa peau n'était qu'une carapace d'une épaisseur impossible à évaluer, formée d'ossements blanchis et luisants. D'une espèce de trou sortait une tête coiffée d'une aigrette multicolore surmontant une triple rangée d'yeux glauques, dans lesquels une lueur jaune vif faisait un cycle compliqué. Un balayage séquentiel de nombreux organes récepteurs fixes, pensai-je, et cela à la place d'un ou de deux organes mobiles.

Je m'approchai encore et soudain de la bouche en forme de sphincter jaillit un jet de bave, qui me manqua de peu.

J'évaluai la distance et reculai d'une dizaine de mètres. J'espérais être en sécurité et hors de sa portée de tir.

Quelques gouttes de liquide avaient frappé ma tunique et sa consistance gluante me fit penser à de la colle. Toutefois, cela faisait des trous ! Une espèce de suc digestif, sans doute.

- Monstre, lançai-je, je ne suis pas une proie pour toi.

Cause toujours, victime, répondirent les os de la carapace en vibrant comme un immense jeu de résonateur.

- Comment t'appelles-tu, Monstre, qu'au moins je connaisse le nom de celui qui me goûtera !

- Ermite, victime, je suis l'Ermite. Approche-toi à présent, que je te mange, vibrèrent les os.

- Je n'ai pas l'intention de me laisser faire, l'assurai-je, je n'ai pas un tempérament suicidaire.

- Ils disent tous cela, dit l'Ermite en s'avançant de quelques mètres.

Tout en reculant d'autant, je lui lançai :

- Ta carapace semble bien lourde à transporter, Ermite, pourquoi ne pas t'en défaire ?

- Ça, jamais ! gronda l'Ermite. Et il essaya vicieusement un autre jet, qui ne fut que de quelques centimètres trop court. Cette bestiole était fine psychologue et son premier jet était une feinte. Peut-être celui-ci aussi. A l'avenir, je ferais un écart.

- Tu sembles, en effet, compenser ta lourdeur par la logique et l'astuce, Ermite !

- Alors, jouons, victime, jouons aux devinettes, par exemple : que suis-je ?

- Hem, ta question, si tu es le gardien, porte sur ta structure et son origine, c'est bien cela ?

-C'est une devinette, ajouta-t-il d'une voix pointue, en s'avançant imperceptiblement.

-La carapace que tu portes est formée des ossements de tes victimes, affirmai-je.

-Juste ! Victime, fit-il.

Je vis le sphincter se contracter et fis un bond vers la droite. Le jet frôla mon visage. Aussitôt après j'ajoutai une distance de sécurité supplémentaire.

-Allons, allons, pas de panique, victime, tu n'as rien à craindre de moi, à part une mort douce, qui te permettra de rejoindre mon sein.

Sur des espèces de soies locomotrices, il se déplaçait sans arrêt, mais d'une façon presque imperceptible.

-Toutefois, ajoutai-je, mi-figue, mi-raisin, il faut un commencement à tout et à ta naissance tu étais probablement sans carapace et donc sans défense.

Toute sa structure trembla, je devais avoir touché un point sensible de sa psychologie. Il tira encore un jet et je ne bougeai pas. Il passa trop à gauche, comme s'il avait prévu que je l'éviterais d'un côté différent à la première fois.

-Ne parlons pas de cela ! Ne parlons pas de cela ! hurla- t-il avec une voix hystérique.

-Parlons-en, au contraire, ainsi que de tes autres points faibles, comme par exemple celui-ci !

-Je me mis à courir dans un mouvement tournant et lui fonçai dessus par le flanc. Je sautai et escaladai la colline d'ossements de sa carapace. Tout au-dessus, je lançai, d'une voix moqueuse :

-Et ici, comment feras-tu pour me manger ?

-Essaie seulement de faire encore un pas, victime !

-Par tous les dieux, c'était vrai ! Mes bottes étaient bel et bien collées aux autres ossements, dans cette sorte de glu qui recouvrait tout.

-C'est l'impasse, lançai-je.

-Peut-être, peut-être non, fit l'Ermite. Tu dois manger, toi aussi !

-De toute façon, tu n'existes pas, Ermite, ou bien tu es un monstre ou une incohérence logique.

-Comment cela ? vibrèrent les os avec une sorte d'angoisse.

-C'est à propos de tes premiers déplacements, tu sais, lorsque tu devais être une proie facile pour tout prédateur digne de ce nom ! Il s'agita sous moi, preuve que je touchais juste.

-Tais-toi !

-Donc, poursuivis-je, les premiers ossements proviennent de la mère qui t'enfanta.

-Assez !

-Ou alors logiquement, tu n'existes pas, alors disparaîs, Ermite impossible !

-Arrête, étranger, arrête !

-Monstre ou néant, tu dois pourtant choisir, Ermite. C'est le jeu que tu m'as proposé ! Tout à coup, je chutai sur le sol, l'Ermite avait disparu et le vent de sable me rechassa vers le désert. Dans un grondement, le vent me lança :

-Tu m'intéresses, étranger, mais l'Ermite aurait pu avoir d'autres défenses naturelles, comme d'être incomestible ou trop puant pour l'odorat des prédateurs.

-Evidemment, gardien, j'ai attaqué les points qui me semblaient faibles, puisque ma vie était en danger.

-Soit, mais on ne se méfie jamais assez d'un étranger dans ce monde, gronda le vent.

-Ai-je encore une chance pour le vent du Sud ?

-Nous verrons, étranger, nous verrons, fit le gardien avec ses mille grains de sable.

-Mais nous arrivons au bout de nos provisions et sommes talonnés par les coureurs des sables !

-Je ne suis pas à l'origine de cette désagréable situation, observa le gardien.

-Mais tu la rends inéluctable, tu participes donc à notre perte.

-Je suis un gardien, étranger, et ce que je garde est derrière moi, vers le Nord ! Va maintenant .

Je retournai, la mort dans l'âme, vers mes compagnons. Ceux-ci devinèrent à ma mine que je n'avais pas encore obtenu gain de cause. Je leur racontai tout et ils me réconfortèrent le mieux qu'ils purent. Nous consommâmes nos dernières réserves. Demain il ne nous resterait qu'une outre d'eau et nos propres bêtes comme nourriture. La nuit fut longue et le sommeil dur à venir semer un peu d'oubli sur nos tristes pensées. Blottis les uns contre les autres, nous nous réchauffâmes de notre amitié, encore si neuve, mais déjà si profonde. Le lendemain nous nous mêmes en route avec seulement un peu d'eau dans le corps. Nos montures allaient au pas et leurs écailles devenaient molles par manque d'eau. Nous nous tenions à distance de l'orée de la forêt, pour éviter les vents de sable qui ne manquaient pas de nous rappeler que nous n'étions pas les bienvenus. Vers midi, nous reprîmes un peu d'eau et avions l'intention d'attendre la prochaine manifestation du gardien. Nous avions à peine baraquée nos salamandres épuisées que des cris d'enfants nous parvînmes. Intrigués, nous nous approchions des éboulis de rochers dans lesquels une dizaine d'enfants menaient grand tapage. Il y en avait de tous âges, de trois ans environs à une bonne dizaine d'années apparemment. Ils jouaient et devaient provenir d'un village forestier proche de la lisière. Nous étions tout

simplement passés près de leur terrain de jeux favori. Ils ne semblaient pas s'inquiéter de la présence du gardien, eux.

Bientôt, nous étions au milieu de leur territoire et quelques-uns s'approchèrent en nous regardant sans crainte, un peu effrontément, mais sans mépris ni dédain pour les étrangers que nous étions.

-Où est ton chapeau, Zorro, me fit un garçon de dix ans aux cheveux blonds et aux yeux dorés.

-Je l'ai perdu dans la poursuite, fis-je, un peu pris au dépourvu.

-Et ton épée n'est pas fine et pointue. Comment cela se fait-il, demanda un autre au regard bleu étonné.

-Je l'ai échangée contre cette rapière dans une escarmouche avec le sergent Garcia, répondis-je d'un air assuré, c'est regrettable, car cela m'empêche momentanément de graver mon signe Z sur mes ennemis !

-Tu es poursuivi ?

-Oui, les sbires du sergent ne me laissent pas en repos, mais j'ai plus d'un tour dans mon sac ! Je m'en vais lui tendre une embuscade. Qu'en pensez-vous ?

-Chic ! Allons-y ! Et une demi-douzaine d'enfants m'accompagnèrent. Nous jouâmes pendant plus d'une heure à tendre cette embuscade, avant que je ne m'inquiète de mes compagnons.

Suze était entourée des plus petits et était littéralement prise d'assaut par ces bambins rigolards. Elle riait aussi et dispensait cette affection naturelle qui émanait de son sourire comme l'eau d'une source. Les enfants de cinq à huit ans avaient monopolisé Stal, qui s'employait à leur faire construire des châteaux faits de sable et de cailloux. Ils creusaient des tunnels, fabriquaient des ponts et étendaient leurs domaines à bonne allure. D'un doigt, Stal faisait des plans dans le sable humide et sa petite troupe allait et

venait vers cet espèce de contremaître débonnaire. Les heures passaient sans que nous nous en rendions compte. Pour ma part, je participais à une bataille rangée à coups de mottes de sable humide. Mon équipe devait passer à tout prix un petit vallon pour porter à bon port un précieux trésor. Mais l'autre équipe nous tendait embuscade sur embuscade et nous décimait à coups de boules de terre. Nous eûmes des actes de bravoure, des actes d'abnégation. Je dois avouer que le jeu m'avait absorbé à un point que même les enfants ne faisaient plus de distinction entre eux et moi. Nous nous amusions bien. Bientôt notre ardeur décrut et nous revîmes admirer les constructions que Stal avait suggérées. Notre admiration fut visible et les constructeurs très fiers de montrer leurs réalisations en nous faisant faire le tour du propriétaire.

Dans un coin, Stal apprenait aux enfants comment jouer aux osselets avec de petits cailloux ronds. Moi, je me mis à faire des tours de magie avec les plus grands auxquels vinrent se joindre la troupe babillante de Suze. Après ce fut un concours de mimes de métiers où les tout petits se montrèrent très hermétiques. Suze lança alors un jeu de « un, deux, trois, j'ai vu ! » où je me montrai très adroit. Ensuite les plus grands organisèrent une vaste partie de cache-cache et il fallut bien des trésors d'imagination pour trouver leurs cachettes. Encore plus pour découvrir où ilsaidaient les tout petits à se dérober aux regards. L'après-midi finissait quand Stal se mit à raconter des histoires qu'il mimait à la perfection. Les enfants avaient leurs yeux suspendus à ses lèvres et plus d'un grimaçait involontairement les mimiques qu'il faisait, tant ils étaient pris par le conte.

Le sable se teintait doucement de rouge sous le soleil couchant J'avais oublié nos peines et notre sort peu enviable et j'avais le secret espoir d'être réellement redevenu l'un de ces gamins. Ce soir, dans la sécurité de leurs lits, leurs rêves seraient pleins de

couleurs, de sauts, d'actes nobles et de ruses adroites. Ils seraient heureux et moi aussi, je l'étais, alors que mon regard glissait sur l'horizon désertique où des levées de poussière indiquaient l'approche d'une troupe nombreuse. Les coureurs du désert ! Ils avaient enfin retrouvé notre trace. Nous étions perdus.

-Vite, vite, les enfants, rentrez chez vous dans la forêt, car voici le sergent Garcia et sa bande. J'aperçois même le terrible Barbe Noire à ses côtés. Filez, nous couvrons votre retraite. Allez, allez, ne traînez pas et ne craignez rien, nous serons les plus forts. La petite troupe d'enfants fit mine de s'égayer vers la forêt, puis ils tremblèrent dans l'air et devinrent flous pour disparaître enfin. Un tourbillon de vent sablé nous entoura et nous entendîmes la voix du gardien.

-Le vent du Sud va à présent vous mener au Nord, que votre destinée s'accomplisse et toi, étranger, poursuis la quête !

Complètement hébétés, nous enfourchâmes nos salamandres et entrâmes dans la forêt, avec un soupir de soulagement.

-Maître, mais alors, les enfants...

-La troisième forme de gardien, en effet, Stal, et cette fois nous avons réussi l'épreuve apparemment, puisque nous voici enfin dans le royaume du Roi-Miroir.

-Il t'a appelé, étranger, Phil, me glissa Suze, est-ce vrai ?

-Il n'a employé ce mot qu'au sens général, mentis-je.

-Il a dit, toi, étranger, me souffla Suze sans être entendue de Stal, mais je garderai cela pour moi.

-Maître, crois-tu que les coureurs des sables nous poursuivront par ici également ?

-J'en doute, Stal, mais enfonçons-nous le plus loin possible dans cette sylve, tant qu'il reste un peu de lumière j'aime autant mettre le plus de distance possible entre eux et nous.

-Ces chiens du désert ont une peur superstitieuse de ces bois, ajouta Suze, je pense qu'ils ne peuvent supporter de ne pas avoir un horizon large devant eux et des cailloux sous leurs pas !

-Alors, tout est bien, fit Stal rasséréné, je préfère de loin ces lieux verts et touffus.

Je dois avouer qu'en effet, ils correspondaient mieux à sa personnalité un peu mercurienne. Stal me faisait souvent penser à ce penchant que je pense avoir pour ce dieu des chemins et des voleurs, des marchands aussi. Messager des dieux, un peu cynique et rusé, mais fier de l'être. Stal serait-il un reflet, une certaine image que j'ai de moi, que j'ignore la plupart du temps ? J'y ferai attention à l'avenir car, peut-être, Suze avait-elle une fonction similaire.

Devant nous s'ouvrait, entre les arbres, une sorte de chemin sans être tout à fait un chemin. C'était une sorte de galerie végétale que le hasard avait construite, pavée de mousse et d'herbes touffues, bordée par les branches basses et feuillues des arbres qui, par moment, se joignaient pour former comme une voûte.

Nous avancions dans cette paix et nos salamandres buvaient l'humidité ambiante par chaque écaille de leur peau. Lorsque le jour baissa pour de bon, nous nous installâmes pour la nuit. Pendant un moment nous craignîmes de perdre nos bêtes, mais leur escapade ne les mena qu'à un étang proche. De grands éclaboussements d'eau et de boue nous permirent de les repérer et de ne plus nous inquiéter de leur sort. Nous avions trouvé une sorte d'équivalent de station-service pour salamandres.

Stal ne put faire de feu à cause de l'humidité et je dus faire mille feintes pour qu'il ne me mette en demeure d'utiliser quelque pouvoir magique que, bien sûr, je ne possépais pas. Ses yeux rieurs s'arrêtèrent un moment dans ceux de Suze qui abaissa les paupières avec un petit mouvement de la bouche, comme pour lui

signaler de ne pas insister. Je crois que le personnage que j'affectais d'être n'avait, en fait, plus de mystère à leurs yeux.

- Mes amis, me lançaï-je, je vous dois un aveu.

Leurs regards dans lequel se mêlait un peu de tendresse et un peu de moquerie convergèrent vers moi.

- Je,... je n'appartiens pas à votre monde, je suis un... étranger ! Voilà, c'était dit !

Ils se regardèrent, puis Stal fit :

- Un étranger, Maître ? Comment cela se peut-il ? Je pense au contraire que tu as des affinités profondes avec ce Monde. A plus d'un moment, je m'en suis fait la réflexion... Mais alors, tu fais ta Quête ?

- Ma Quête ? Quelle quête, Stal ?

- Des légendes courrent au sujet des étrangers, reprit Suze; ils poursuivraient une sorte de but mystérieux au sujet duquel les rumeurs les plus variées passent de bouche à oreille dans les tavernes.

- Ah! Oui ? J'avoue que tu me l'apprends, Suze.

- J'en ai entendu parler, Maître, fit Stal. Je m'attendais à ce qu'il ajoute quelque chose, mais il se contenta de hocher la tête d'un air entendu.

- Allons, quoi ! Finissez votre pensée, tous les deux ! Y a-t-il quoi que ce soit de honteux dans tout cela ?

- Oh non, Phil, nia Suze avec un petit rire de gorge, non, rien de honteux, mais on dit ... elle s'arrêta, regarda Stal qui l'encouragea du regard, on dit que la quête aboutit rarement. Le plus souvent l'étranger se perd en des objectifs variés et futiles. Il devient sombre ou innocent et parfois méchant. Alors, il arrive qu'il use de ses pouvoirs et c'est, dans ce cas, un grand malheur pour nous, car avec cette sorte de rage, il se met à tout détruire autour de lui en

disant que cela n'existe pas, puis brutalement, dans un grand cri, il disparaît en fumée !

- Eh bien ! fis-je, interloqué.

- Un adage dit même qu'avant de partir, l'étranger crie souvent : Je ne suis pas cela, avec une sorte de dégoût suprême, ajouta Stal. Vous ne pouvez être l'un de ceux-là, Maître !

- Ecoutez, je n'en sais rien ! Tout ce que je peux vous dire, c'est que pour l'instant je suis profondément heureux de ce qui m'arrive et je n'ai aucun objet de quête, quel qu'il soit ! Je ne peux être plus clair.

- Laissons pisser le Mofta, acquiesça Stal plein de fatalisme. Nous verrons bien.

Sur ces paroles bien senties, nous nous couchâmes et dormîmes du sommeil du juste. Avant de sombrer, je rêvai un court moment avec le sourire aux lèvres à un troupeau de Moftas sautant les uns après les autres au-dessus d'une barrière. Quand nous nous éveillâmes, le lendemain à l'aube, nous eûmes une surprise peu agréable. Nous étions entourés d'une troupe de soldats, du moins c'est ce que je conclus du fait qu'ils étaient tous habillés de même. L'un d'eux tenait nos salamandres à la longe. Les autres nous tenaient en respect avec de petites lances pointues. Ils avaient attendu notre réveil, silencieux et attentifs. Ils portaient une tunique verte recouverte d'un ample manteau brun. Sur leur tête, un casque de cuir et à leurs pieds, de courtes bottes complétaient leur équipement. Leurs visages n'exprimaient ni contentement ni joie; ils étaient d'une impassibilité glaciale et leurs yeux cillaient rarement. Je dois avouer qu'ils étaient impressionnantes.

L'un d'eux s'avança et, après nous avoir jeté un sac et une outre, il dit:

- Mangez !

On ne pouvait être plus clair; nous nous partageâmes la nourriture et l'eau.

- Ils semblent amicaux, finalement, fis-je, ils ont dû remarquer que nos montures ne portaient rien ; l'absence de feu et de reliefs d'un repas a fait le reste.

- Moi, fit Stal, je crois qu'ils envisagent de nous faire marcher longtemps et, comment dirais-je, ils donnent du combustible à nos machines !

- Tu ne crois pas si bien dire, ajouta Suze, ce sont des soldats des Gnomes Scientistes. Ils nous considèrent effectivement comme des machines et n'ont d'ailleurs pas plus d'égards entre eux.

- Mes amis, soufflai-je, quand je dirai « maintenant ! » nous filerons chacun dans une direction différente. Stal vers l'ouest, Suze vers le nord et moi vers l'est. Après un large crochet, nous nous regrouperons vers Suze, compris ?

- Mmh ! acquiesca Stal.

Je regardai Suze et je vis dans son regard toute cette tendresse qui m'affectait tant. Il y avait un adieu possible dans ce regard, avec des regrets et aussi de ce courage nuancé de candeur dont elle savait faire preuve. J'eus de la peine à détourner mes yeux et ce fut pour voir le profil Stal qui, tout en mangeant d'un bel appétit, scrutait attentivement chaque homme de la troupe. On se rendait compte qu'il les jaugeait, les classait par ordre de force et de vivacité. Nul doute que le plus faible n'avait qu'une faible espérance de vie. Quant à moi, je m'adressai aux sbires :

- Dites-moi, fiers soldats, c'est très gentil à vous de nous nourrir gracieusement, car nous en avions bel et bien besoin, mais pourquoi cette menace que je sens planer entre nous ?

- Se taire et manger, fit celui qui avait déjà parlé.

Décidément ils étaient d'une froideur peu engageante. De plus, ils mettaient un retard de quelques secondes avant de parler avec ces

yeux fixes et vides. On eut dit des drogués. Sans me formaliser, je terminai tranquillement mon repas, sans qu'ils ne manifestent le moindre signe de nervosité. Finalement, alors que nous nous essuyions la bouche et que nous nous passions l'outre pour une nouvelle rasade, « Celui-qui-parlait » se remit à fonctionner et fit d'une voix cassée:

-L'homme noir partir, nous pas toucher. Femme et grand jeune homme nous suivre.

Cette voix sans inflexion me fit penser à une machine. Ainsi donc, j'étais comme qui dirait « Tabou ». Eh bien, nous allions bien voir !

-La femme et le grand jeune homme sont mes fidèles amis, eux aussi sont libres. Ils viennent avec moi !

-Homme noir partir, seul ! reprit la voix monocorde.

-Vous avez de la suite dans les idées soupirais-je.

-Phrase sans signification, annulée, murmura celui-qui-parlait pour lui-même.

Doucement, nous nous levâmes et nous dirigeâmes vers nos montures. Il fallait qu'ils constatent le plus tard possible nos intentions. Nous devions faire « comme si » ces hommes-machines devaient être faciles à duper. Du moins si leur programmation était aussi sommaire que je l'évaluais. Je pris la tête, et mes deux amis sur les talons je progressai. Au moment où je sentis derrière moi que des soldats s'interposaient, pour empêcher Suze et Stal de me suivre, je fis volte-face et mes deux mains nouées en masse, j'assommai le plus proche des soldats en criant:

- Maintenant !

Suze s'accroupit et, pratiquement à quatre pattes, elle se mit à se faufiler à toute vitesse vers les salamandres. Pendant ce temps, nos assaillants assaillis se reprenaient. Sans dire un mot, ils se regroupèrent, puis se lancèrent dans un mouvement enveloppant, lances pointées. Leur idée était de nous encercler.

Stal n'était pas resté inactif. Il avait prestement sorti un petit coutelas pointu de sa manche, et deux secondes après cela, deux soldats se traînaient sur le sol avec une profonde entaille dans la région de l'abdomen. Le soldat qui tenait nos montures les avait lâchées et pointait sa lance. Pour l'instant, il était le point le plus faible du cercle qui se formait. C'était parfait. Profitant de mon statut tabou, et sans penser s'il était maintenu, je pus d'un coup de pied suivi d'un une-deux à la face, éliminer un second adversaire et me procurer une lance. Stal me l'arracha et d'un mouvement preste la lança dans la poitrine de celui qui se trouvait près de nos bêtes.

- Vite, Suze, criai-je.

Elle courut, sauta en selle et s'éloigna à toute vitesse. Je m'élançai, suivi de Stal, et nous pûmes atteindre nos bêtes. Là, le sort fut contre nous, car alors que je filais vers l'Est, je me retournai pour apercevoir Stal, entouré de toutes parts et désarçonné prestement. Je me promis de le secourir plus tard et persévérai à mettre de la distance entre ces gaillards et moi. J'espérais du fond du coeur qu'ils ne se mettraient pas à la poursuite de Suze. À nous deux, nous serions mieux à même de dresser des plans pour libérer Stal.

Jusqu'à la méridienne, je chevauchai approximativement vers l'est, car la forêt empêchait d'avoir une marche avec un cap fort précis. Ensuite, je repiquai vers le Nord-Ouest en espérant recouper la route de Suze et arriver ainsi à la rejoindre. Plus le temps passait, plus les distances me paraissaient peu précises. De taillis en bosquet, d'étang en vallée, je me rendais compte que ma direction devenait chaotique. En fait, je perdais complètement le sens du cap à suivre. Le jour baissait et je n'avais toujours pas aperçu la trace du passage de Suze. A la réflexion, mon plan péchait au moins par le plus faible maillon : Moi ! J'étais un pisteur déplorable et j'avais

eu une idée idiote de nous séparer. Suze ou Stal auraient peut-être pu retrouver ma trace, mais pas le contraire. A la fin du jour j'étais convaincu que j'avais effectivement perdu mon chemin. Je savais où était le Nord, mais je pouvais aussi bien progresser pendant des jours, parallèlement à Suze, sans m'en apercevoir. Je résolus de dormir et d'attendre le lendemain pour reprendre mes recherches. Mon dernier repas n'était plus qu'un souvenir et le sommeil fut long à venir. Sans cesse des images de Stal enchaîné et de Suze perdue me passaient devant les yeux. Finalement je sombrai dans un sommeil peuplé de fantasmes ricanants, faits d'arbres et de buissons mouvants qui m'égaraien un peu plus à chaque pas, avec des rires en bruissement de feuillages. La crudité de l'aube me réveilla tout mouillé de rosée. J'avais la tête douloureuse et chaque pas me coûtait de sourds élancements dans le crâne et la nuque. Mon espoir se dissolvait dans le matin naissant et ce fut au pas et le dos courbé que je montai ma salamandre.

Tout en gardant la direction générale du Nord, je faisais de larges courbes toujours dans le faible espoir de croiser la route de Suze. Mais tous ces endroits qui en d'autres temps me seraient apparus idylliques, se ressemblaient au point de me donner la nausée du vert et du brun. Complètement abattu, je remarquai à peine que j'étais sorti de l'épaisse forêt pour aborder une région de prairies et de bosquets. De loin en loin, une ferme ou une chaumière piquetait le décor en un charmant bocage. Des fumées s'élevaient tout droit des cheminées, comme autant de prières montant vers le ciel bleu. Je descendis de ma salamandre et elle s'enfuit brouter l'herbe, dès que je la lâchai. Ma faim, à moi aussi, était si grande que je résolus de m'arrêter à la première ferme venue pour demander le gîte et le couvert, quitte à travailler s'il le fallait. Après, je me promettais de revenir à l'orée de la forêt pour rechercher l'endroit où Suze avait pu en sortir.

Sur ces pensées positives, je me mis en route à pied vers la plus proche fumée. Un sentier creux guida mes pas vers une chaumièrre basse, où un chien aboya très fort en m'apercevant. Une vieille femme sortit et me lança :

- Que voulez-vous, homme seul ?
- Je suis un Savant Voyageur, brave femme, à présent perdu et désemparé, répondis-je avec lassitude.
- Que veux-tu, Savant perdu ?
- Une écuelle pour manger et du foin pour dormir. En échange ...
- Qui te parle d'échange, toi qui as faim et sommeil ? Ne sais-tu pas que nous sommes au royaume du Roi-Miroir ?
- C'est ce que je crois, en effet, mais ...
- Alors tu es un voyageur perdu, pas un savant, sinon...
- Je ne suis pas instruit du monde, brave femme, ma science est dans les grimoires. Je ...
- Tu, tu , tu, assez parlé, viens, entre et assieds-toi; je vais te nourrir !

Elle m'indiqua un fauteuil profond et aussitôt assis, la chaleur de l'âtre aidant, je m'assoupis. Une odeur de plats cuisinés me réveilla en entortillant son fumet dans mes narines. La vieille femme me passait un plat sous le nez.

-Rien de mieux pour réveiller un affamé que de lui faire sentir la nourriture, fit-elle avec un gros rire. Allons, à table ! Montrez-moi que vous avez encore des dents pour mordre !

La salive aux lèvres et le remords au cœur en pensant à mes compagnons, j'attaquai le plantureux repas. Avec plaisir je mastiquai les viandes cuites à point et fondant presque sous la dent. Une forte salade faite de légumes variés accompagnait des sortes de coings juteux et fruités en guise de féculent. Le tout était copieusement arrosé d'un vin épicé et frais.

Je mangeais comme un ogre, les yeux m'en sortaient de la tête et des gouttes de sueur devaient perler sur mon front. Dieu, que c'était bon, après toutes ces privations ! J'étouffai un rôt et des fruits apparaissent comme par magie devant moi. J'en choisis un par pure gourmandise, et m'en délectai. Cependant, la vieille femme me dévorait, elle, des yeux.

-Ça fait longtemps que je n'ai plus vu manger comme cela, lança-t-elle. Dame ! Sûrement depuis que j'ai perdu mon pauvre homme. Ah ! une sacrée fourchette, ce gaillard.

Visiblement mon bon appétit la remplissait d'aise.

-Vous avez perdu votre mari ? demandai-je poliment.

-Eh oui, il était bûcheron et un jour les soldats des Gnomes Scientistes ont dû l'attraper, car il n'est pas revenu.

-On l'a cherché dans la forêt ?

-Si on l'a cherché ? Tout le village s'y est mis, même une petite troupe envoyée par le Roi-Miroir ! Mais rien n'y fit ! Il y a bien des années de cela, allez ! C'est le lot des travailleurs de la forêt: gros gains, mais gros risques ! Mais si vous me racontiez un peu ce qui vous amène, vous, soi-disant Savant Voyageur ?

Bien calé dans un fauteuil, un petit verre de liqueur de fruit à la main, je me mis à lui conter mes tribulations. Je lui devais au moins cela, à cette brave vieille.

Mais entretemps... Du point de vue de Stal :

Quand je vis Maître Phil se retourner et comprendre que je succombais sous le nombre, je sus qu'il tenterait quelque chose pour me tirer de là par la suite. Aussitôt, plutôt que de recevoir un mauvais coup, je manifestai une soumission exemplaire, que ces hommes-machines interpréterent correctement. Somme toute,

tant que l'on se comportait logiquement, ils ne se faisaient pas de bile, car on entrait dans les schémas comportementaux qu'ils pouvaient comprendre. Bien sûr, ils me faisaient marcher au bout d'une longe qui était attachée au nœud fort bien fait qui entravait mes poignets. Mais ce n'était pas des tortionnaires; ils voulaient me garder en bonne forme et ne me fatiguaient pas outre mesure. C'était d'ailleurs leur patience à toute épreuve qui me portait un peu sur les nerfs. Mais les jours passaient, et Phil n'avait toujours rien tenté. Pourtant, avec son aide, j'avais eu quelques belles occasions. Sans doute s'était-il perdu et cherchait-il comme un fou à me rejoindre. Je craignais qu'il ne soit pas très efficace pour ce genre de travail. Finalement, la patience de mes ravisseurs débordait un peu sur moi.

Bientôt le paysage devint plus accidenté et la forêt fit face à des bois séparés, entrecoupés de profondes vallées sur des ponts de lianes. C'était curieux, car dans ce pays, le ciel était bas et les nuages presque noirs avec, ça et là, de petites éclaircies d'un bleu éclatant, par lesquelles s'engouffrait la lumière du Soleil. Cela rendait le paysage lugubre, avec des taches claires comme des îlots perdus dans une mer en tempête. Le plus curieux était que ces éclaircies bougeaient peu ou pas du tout. C'était plutôt comme si les nuages lourds s'écartaient au voisinage de certains endroits du ciel, pour laisser se déverser un flot de lumière. Finalement, nous atteignîmes une sorte de village fait de maisons basses, grossièrement construites en pierres grises. Elles étaient plantées en rangs d'oignons, avec un ordre qui, lui, était méticuleux. Il y avait à présent des soldats partout et tous avaient le même air un peu absent. Des gens en haillons vaquaient à des occupations diverses. On devinait qu'ils étaient, eux aussi, en esclavage. Seule une fine chaînette, reliée aux deux chevilles, les entravait et les empêchait probablement de courir. Le travail des gardiens devait

s'en trouver grandement facilité. On me conduisait dans l'une de ces bâtisses ternes et un soldat portant des barrettes sur son uniforme vert me reçut. Ce devait être un gradé, une sorte de sous-officier probablement. Mes ravisseurs me plantèrent là et sans un mot s'en furent à d'autres mystérieuses besognes.

-Age ?

-Je vous demande pardon ?

-Avez commis faute ?

-Grand dieu, non !

-Alors, pourquoi pardon ?

-C'était une manière de parler indiquant que je ne vous avais pas bien compris.

-Age ?

-Encore ! J'ai vingt-six étés, trente-deux dents, deux bras, deux jambes, deux yeux ; je ne suis pas puceau et j'ai une faim de loup. J'ajouterais que je ne souffre actuellement d'aucune maladie, qu'elle soit honteuse ou non.

-Très bavard.

-Je suis bien forcé de l'être pour deux, car vous ne semblez pas avoir la langue bien pendue, mon général !

-Langue bien attachée, pas général, recruteur.

-Et vous recrutez pour quelle armée ?

-Ne serez pas soldat, probablement mauvais sujet pour militaire ; serez esclave.

-En quoi cela consiste-t-il ?

-Travailler, manger, boire, dormir et recommencer.

-Peut-on refuser ?

-Pas refuser, venir.

Il se leva, m'entraîna dans une petite pièce attenante et, dans la clarté incertaine de l'endroit, je perçus deux silhouettes massives.

Une odeur de métal et des tintements de chaînes me renseignèrent sur l'utilité de l'endroit.

- Se laisser faire ou assommer d'abord ,
- Non, non ! Je serai sage, c'est promis.

On m'installa sur un banc et les deux silhouettes s'activèrent.

Une demi-heure après, je sortais dans la rue, seul et entravé, avec pour mission de me rendre au chantier dit « des réductionnistes ». J'avais rétorqué que j'ignorais où il se trouvait, mais on m'avait répondu d'avoir à me renseigner. Aucune menace n'avait été formulée quant à l'éventualité de tirer au flanc. Je supposais que l'explication m'en serait donnée rapidement si je musardais de-ci, de-là, ce que j'entrepris de faire immédiatement. Les gens semblaient en général en bonne santé. N'eusse été leurs vêtements rapiécés, leur entrave, et cet air abattu et affairé, rien ne laissait supposer qu'il s'agissait d'un vaste camp de travail obligatoire. Il n'y avait pas de ségrégation de sexe et cela réjouit mon cœur, car la dernière femme que j'avais connue me semblait un souvenir lointain. J'arrêtai un vieil homme qui passait, tout chargé d'outils.

- Dites-moi, mon brave, comment fait-on pour aller aux « réductionnistes » ?

- Nouveau ? me souffla le vieillard.

- Certes ! Et je voudrais savoir où je ne dois pas aller mettre les pieds !

- Ne fais pas cela, fils, viens, suis-moi chez l'outilleur, il t'affûtera quelques outils.

- Allons, grand-père, ne faites pas cette tête, je n'ai rien de la fourmi industrieuse, c'est tout !

- Comment mangeras-tu alors, grand malin ? Allons, suis-moi plutôt, et ne traînons pas car voilà des vigiles.

Comme en effet des soldats s'approchaient, je le suivis sans faire d'histoire.

Il m'amena près d'une grande bâtisse où une grosse machine métallique crachait de la vapeur. Son ventre était constitué d'un four et une incompréhensible mécanique faisait tourner de gros axes, avec des jets de vapeur intermittents. C'était une véritable usine où mille et un bruits s'entrechoquaient dans l'air chaud.

Le vieil homme me poussa vers une espèce de géant vêtu de cuir et lui expliqua quelque chose en essayant de couvrir le fracas. Le géant hocha la tête et me ramena une sacoche contenant des burins et des marteaux. Il expliqua par signes de me l'accrocher sur l'épaule et s'en retourna à ses forges. Ahuri, je regardais le vieil homme.

-Et maintenant ?

-Va à la carrière des « réductionnistes » et présente-toi au contremaître.

-Où est-ce ?

-Suis les pancartes marquées d'une volute finement ouvragée c'est au bout de cette piste.

A présent qu'on avait attiré mon attention sur ces pancartes, je vis en effet qu'il y en avait partout de toutes sortes. De nombreux pictogrammes les illustraient et devaient avoir une signification liée à la destination qu'ils indiquaient. Je décidai de suivre les volutes pour, au moins, avoir une idée de mon lieu de travail. Après maints et maints détours, j'aboutis à une vaste carrière, dont la vision me figea de stupeur. La pierre était découpée finement à peu près partout. Ce n'était que rosaces, volutes, et contre-volutes. De petites cavités étaient encadrées de fûts de colonnades aux chapiteaux très ouvragés. Mes yeux ne rencontraient que des oves, des ovales et mille et un détails formant une inextricable dentelle de pierre. Disséminés ça et là, des hommes et des femmes œuvraient laborieusement à creuser, polir, tailler toute cette pierre. On entendait les petits coups de marteau, le chant des râpes

et des grattoirs. Machinalement, je tapotais ma sacoche remplie d'outils ? De plus près, on voyait que la moindre volute avait, à son tour, été travaillée comme s'il eût s'agit d'une pierre non dégrossie. De minuscules colonnades y entouraient chaque cavité et les détails défiaient l'imagination. L'œil, à la longue, était comme hypnotisé par l'enchâssement de ces sculptures gigognes. Ainsi, la bouche d'une gargouille était à ce point travaillée qu'elle contenait presque le schéma de la carrière entière, en diminutif. Je regardais, la bouche entr'ouverte et mon air ahuri attira le contremaître.

-Holà, toi ! Le nouveau ! Approche !

Je me secouai. Il était trop tard pour faire machine arrière. D'un pas traînant, je m'approchai de l'homme qui m'avait interpellé : une sorte de nabot ventripotent et chauve, affligé de strabisme convergent, mais dont les épaules et les bras noueux donnaient à ses mains grandes comme des battoirs, un aspect qui intimait un certain respect. Mentalement, je le baptisai, « homard ».

-C'est à moi que vous vous adressez, fis-je, avec mon plus large sourire.

-C'est à toi, en effet. Comment te nomme-t-on ?

-Je m'appelle Stal de Xortactl.

-De Xortactl ? Fichtre, cela fait loin !

Il partit d'un gros rire et se tapa les cuisses.

-Ah ! Faire un si long voyage pour finir ses jours ici, et on dira encore que les dieux ne sont pas vindicatifs !

-Ils le sont, fis-je, en le fixant.

Sa bonne humeur disparut et il reprit :

-Bon, je vais t'indiquer ton aire de travail, suis-moi ! Je le suivis et, par une espèce de petit sentier fait de pierrailles, d'éclats et d'échafaudages il me conduisit à mi-hauteur de la muraille. Heureusement, je n'étais pas sujet au vertige. Là il m'indiqua un vieil homme tout gris de poussière et me dit :

-Il te dira ce qu'il faut faire. A la fin de chaque journée un moine passe, constate l'avancement des travaux. S'il est satisfait, tu reçois une pièce de bronze que tu pourras échanger contre de la nourriture. Si non, eh bien ! tu mangeras le lendemain ! Ah ! Ah !

-Et vous, quelle est votre tâche ? fis-je, intrigué.

-Tu l'apprendras assez tôt, Stal de Xortactl. Je te souhaite que ce soit le plus tard possible.

Sur ces mots, il s'en fut dans le fond. Je me retournai vers le vieil homme et nous liâmes connaissance. Etant habile de mes mains et grâce à mon professeur Abrosh à la voix chevrotante, je n'eus aucune peine à obtenir mon salaire. Les jours passaient et personne ne pouvait me dire à quoi rimait notre travail. Quelques conversations avec des travailleurs provenant d'autres chantiers m'apprirent seulement que les travaux étaient différents, mais n'avaient pas plus de sens commun que le mien.

J'estimai que le moment était venu de me confectionner un filet de relations et d'effectuer quelques bonnes affaires en vue de préparer plus tard mon évasion. Car, bien sûr, je n'avais pas encore cette lassitude qui rendait mon entourage apathique. Mais le temps et l'effet de la nourriture, probablement un peu droguée, mettraient fin tôt ou tard, j'en étais sûr, à la belle ardeur qui m'habitait à ce moment. Rapidement je me fis des amis et des ennemis. Les premiers parce qu'ils aimaient les contes que je racontais le soir, dans les maisons aménagées en tavernes où l'on servait une ale d'ailleurs de piètre qualité. Ceux-là trouvaient ma compagnie plaisante et distayante, tant je les pressais de questions au sujet de leur travail. Les autres étaient ceux qui avaient été malheureux au jeu. Mes talents de tailleur de pierre m'avaient en effet permis de confectionner des dés. Si l'on ajoute quelques tours de pois magiques agrémentés de paris divers, il y avait toujours des idiots et des âpres au gain pour miser et pour

perdre. C'est d'ailleurs ainsi que j'appris que, même dans notre camp d'esclaves, il y avait des pauvres et des riches, ou du moins de moins pauvres. Comme partout il y a des oppresseurs et des opprimés, c'est un fait universellement répandu, que les oppresseurs érigent en loi de la nature.

C'est ainsi aussi que j'appris que nos outils pouvaient être reconvertis en armes dangereuses, si elles étaient guidées par une main adroite. Les dieux furent assez cléments pour m'épargner une fin brutale avant que je n'eusse appris à m'en servir aussi habilement que ceux qui projetaient pour moi une disparition vengeresse. J'acquis assez vite, parmi cette dernière espèce de gens, une réputation de chance insolente, tant au jeu qu'au duel. Il me fallut passer assez près de la mort, à quelques reprises, dans des coins obscurs, et sans manifester la surprise à laquelle j'aurais dû m'attendre, pour que je sois soupçonné de commerce avec toutes sortes de divinités protectrices ou maléfiques. Bref, mon nom fut bientôt entouré d'un certain respect et ma tranquillité alla, de ce moment, en grandissant. Je passais mes journées à réaliser des contre-contre-contre-volutes au point que j'en attrapais le tournis. Abrosh, mon maître, m'exhortait à la patience. Je crois bien qu'il devait être l'une des rares personnes réellement contente de ce qu'il faisait au point d'en aimer les formes qui naissaient sous ses doigts poussiéreux

- Regarde, fiston, la grâce de ces courbes au sein de cette rosace. Vois comme elles sont ourlées, presque féminines. Ah! Puisses-tu prendre plaisir à les polir et tu connaîtras la paix intérieure.

- Abrosh, mon maître, bien que la sculpture fut un art divin, j'aime assez peu ne pas savoir à quelle œuvre je participe, si grandiose fut-elle !

- Pourtant, c'est aussi un peu cela qui donne la paix, mon fils, ajouta-t-il avec entêtement.

Un soir, peu avant le passage du moine payeur, je décidai de le circonvenir si l'occasion s'en présentait. Aussi, je redoublai d'ardeur en faisant chanter burins et maillet.

Le moine, une petite forme sombre cachée par un ample manteau bleu nuit à capuchon, s'approcha.

- Bonsoir à toi, moine payeur, regarde ce travail à ton aise et emplis tes yeux de ce tissu de pierre, lançai-je, emphatique.

- Mmh, mmh ! fit-il, en se baissant pour mieux voir, belle réduction, mon fils, je vois que cette aire arrive à sa fin. La réduction va engendrer la poussière au moindre flot de lumière.

- Ton langage m'échappe, moine, je n'y comprends goutte ; ai-je fait quelque chose de déplaisant ?

- Nullement, mon fils, nullement, je parlais pour moi seul et c'est un langage pour initiés. Je te suggère de demander un nouvel emplacement au contremaître, dès demain. Dis-lui de faire évacuer les aires à la verticale de celle-ci également et jusqu'à nouvel ordre.

- N'y a-t-il aucune chance pour un esclave consciencieux d'accéder à l'initiation ? Tous ces mystères m'enivrent parfois et la foi couve dans mon cœur n'attendant, pour s'allumer, qu'une brise bien dirigée.

- Sois un artisan ardent et méticuleux, Stal de Xortactl, là commence toute initiation. A présent, voici ta pièce. Douce Obscurité, mon fils.

- Douce Obscurité, mon père, répliquai-je instinctivement.

Cette conversation ne m'avait pas apporté grand chose, mais ces informations se raccorderaient peut-être un jour à une sorte de puzzle dont je ne voyais que quelques pièces.

Le lendemain, les instructions du moine furent exécutées à la lettre. Dans le ciel, le voile de nuage me semblait moins épais qu'à l'habitude.

D'autres jours passèrent et un soir, alors que je revenais d'un rendez-vous galant avec une joyeuse luronne, mon regard fut attiré par le scintillement des étoiles à travers une trouée dans les nues. Cela faillit d'ailleurs me coûter la vie, car à ce moment, une ombre surgit en levant le bras.

Aussitôt, je plongeai sur le côté et roulai sur moi-même en cherchant le burin aiguisé qui me servait d'arme de poing et le maillet d'arme de jet.

L'homme trébucha en ratant son coup et jura sourdement. Je me relevai prestement et lui soufflai :

- Fatigué de vivre l'ami ? Allons, que t'ai-je fait qu'un autre ne t'aurait fait plus tard ?

Je ris doucement. L'homme dont je distinguais à peine les traits se décida à fuir. Mon maillet le rattrapa en pleine course et le son du bois contre l'os résonna dans l'air tranquille de la nuit. Mon assaillant s'étala de tout son long et ne bougea plus. Je m'approchai, contemplai son visage endormi et avec un sourire, je lui coupai la partie gauche de sa moustache. Ensuite, je ramassai mon maillet et en murmurant une chanson libertine je rentrai chez moi. Le lendemain, alors que je travaillais, une éclaircie fut sur notre chantier. La lumière assaillit nos yeux, peu habitués et nous clignâmes vivement des paupières. Presque immédiatement après, j'entendis un craquement, puis de petits éclatements et de la poussière s'éleva dans les airs, occultant presque ce soleil bienvenu.

Quand tout s'apaisa, que la poussière se fut déposée sur le sol, mon regard se porta immédiatement vers mon ancienne aire de travail. La stupeur me paralysa. Tout, absolument tout notre travail, à Abrosh et à moi était parti en fumée. Le gravas avait glissé et il n'en restait qu'un petit tas dans le fond de la carrière. Les paroles du moine me revinrent à l'esprit. Somme toute, il n'avait pas utilisé un

langage d'initié. Il s'était simplement borné à décrire cet événement, tel qu'il se produirait. Par tous les dieux ! Je ne voyais pas le rapport qu'il y avait entre les réductionnistes, la lumière et la tombée en poussière de la réduction. C'était les mots importants, mais sans lien apparent.

Quelques jours plus tard, j'eus une émotion, alors que je me rendais au chantier. En contrebas, sur un chemin serpentant le long d'une colline, je crus apercevoir Suze ! Je me gardai de l'appeler et j'essayai de la rejoindre. Malheureusement, je ne pus la retrouver et je me mis à douter de ce que je l'avais effectivement vue. Aurait-elle été également capturée finalement ? Je me dis que je serais vigilant à l'avenir. A deux, nous aurions peut-être une chance de fuir. J'avais usé mon entrave avec ardeur et patience, mais le métal était très dur et j'avais plus de chance à essayer de le briser qu'à le limer. Mais pour le casser, une lourde masse serait nécessaire et je n'en avais pas vu l'ombre d'une ailleurs que chez le forgeron. C'était malheureusement un endroit extrêmement bien gardé.

Les jours passaient et finalement mon attention fut récompensée. C'était bien Suze qui marchait dans la direction d'un chantier appelé « Hasard d'Ignorance ». C'était un chantier jumelé à un autre qui le jouxtait: « Hasard de fait ». J'avoue que ces appellations n'évoquaient rien pour moi et on n'y faisait travailler que des femmes. Leur outil était une sorte de plan de chorégraphie et de pas de danses compliquées. Je suivis Suze de loin et m'assurai qu'il s'agissait bien d'elle. Lorsqu'elle pénétra dans le chantier, elle eut un mouvement de tête et se retourna, comme si elle sentait la pression de mon regard dans son dos. Un instant ses jolis yeux étincelèrent et je compris qu'elle m'avait reconnu. Mais ensuite, elle continua son chemin vers son chantier et ne se préoccupa plus de moi. C'était d'ailleurs probablement plus sage et moi aussi je rebroussai chemin en me promettant de nous ménager une

rencontre apparemment fortuite, qui nous permettrait de forger un plan.

Mais entretemps aussi... Et cette fois du point de vue de Suze :

J'avais mis ma salamandre au pas et, comme le jour tirait à sa fin, je compris que Phil ne me retrouverait plus aujourd'hui. Je n'osais crier ou appeler dans la forêt, de crainte d'attirer ces soldats stupides et mécaniques. Mes attraits de femme n'auraient aucune prise sur ces drogués, j'en étais intimement convaincue. La nuit fut longue et sans rêve ; je m'éveillais au moindre bruit et la présence de Phil et Stal me manquait énormément. Le premier avec un air docte et détaché recouvrant comme un mince vernis son intérieur d'amoureux transi. L'autre, avec ses manières de renard un peu paillard et son large sourire d'enfant. Je les aimais et les chérissais très fort; j'ignorais que des hommes puissent ainsi s'allier à une femme. Les évoquer par la pensée ne me chauffait pas les reins, mais mouillait mes joues. C'était nouveau pour moi, tellement nouveau. J'avais un peu l'impression d'être redevenue la jeune fille à la fois tendre et garçonne que j'avais été autrefois. Ah! Cela était doux et agréable. Finalement, l'aube me surprit dans un rêve tardif et mélancolique. Je secouai ma chevelure et tendis les bras vers le ciel. J'aimais m'éveiller comme une chatte allongeant un à un tous mes membres. Je décidai de marcher vers le Nord en ligne brisée, pour augmenter mes chances de croiser Phil, s'il m'avait dépassée. Cette journée et la suivante ne m'apportèrent pas la joie de sa présence et je débouchai finalement sur une contrée habitée. Si Phil s'était perdu, il me rechercherait le long de cette lisière, tôt ou tard. Pendant ce temps, on emmènerait Stal, les dieux savent où ! Je construisis avec de grosses pierres plates un petit monticule indiquant l'Ouest et je traçai un S majuscule sur le sol, avec de

petits cailloux. Je piétinai copieusement les broussailles alentour, pour attirer son attention. Ensuite, après un dernier regard à l'enfilade de l'orée de la forêt, un dernier pincement au cœur en croyant apercevoir du mouvement, je repris la route et guidai ma salamandre entre les arbres. Je voulais rattraper Stal. Sans doute le ferait-il marcher.

J'avais donc une chance de refaire mon retard. Je talonnai ma monture et sans faire attention aux branchages qui me flagellaient parfois cruellement, je galopai vers l'ouest.

Je ne m'arrêtai que pour boire à même les ruisseaux et j'arrachais quelques baies et quelques fruits ici et là pour me sustenter. A part quelques crampes d'estomac et un ventre gonflé, je ne m'en tirais pas trop mal en femme des bois. Quand je sortis de la forêt pour aborder un pays sombre, au ciel bas, je compris que je ne rejoindrais pas Stal avant son emprisonnement. Je n'apercevais aucune colonne en marche, aussi loin que je pouvais voir et la tension qui m'avait donné de la force jusqu'ici m'abandonna d'un seul coup. Je m'assis contre une grosse pierre et, le visage dans les mains, je sanglotai de rage et de déception. Pourvu que ce grand fou de Stal n'ait rien tenté de dangereux pour sa vie. Ces costauds sont tous pareils, trop confiants en leur musculature et en leurs réflexes aiguisés. Une javeline les rattrape tôt ou tard dans le dos.

Je m'ébrouai, séchai mes larmes amères et refis face au vent et à l'ouest. Ces nuages gris et bas donnaient un sentiment de menace larvée. Je sifflai ma salamandre et repris mon chemin, en prenant garde à ne pas me faire prendre. Bien plus tard, je compris que j'étais entrée au royaume des Gnomes Scientistes et que ce village que j'apercevais, avec ses maisons tristes, toutes alignées, était un village d'esclaves. Peut-être Stal y était-il prisonnier, peut-être l'était-il ailleurs, comment savoir ? Pendant plusieurs jours, je vécus aux alentours de ce village en essayant de deviner son

organisation interne. Je remarquai que les gens portaient tous une entrave aux chevilles, sauf les gardiens, dont l'entrave était plus mentale que physique. Par contre, je ne vis pas trace de Stal, malgré toute mon attention. Je remarquai assez rapidement que l'une des maisons servait à renouveler l'outillage et je décidai de m'y intéresser.

Très vite, je me rendis compte qu'un homme fortement charpenté, vêtu d'une sorte d'épais tablier de cuir, était le maître de ces lieux. Chaque soir, peu avant la tombée du jour, il faisait une courte promenade dans la lande qui bordait le village. Il s'asseyait sur une grosse pierre et fumait une pipe nauséabonde, si j'en jugeais par les effluves qui, parfois, venaient chatouiller mes narines. Il n'était ni vieux, ni jeune, avec un air sévère quelque peu démenti par des yeux rieurs. J'hésitais à l'aborder, car je ne savais quel personnage choisir: la femme mûre, qu'une aventure pourrait tenter ou la jeune fille effrayée, qui cherche le réconfort. Autrement dit, je me demandais si je devais voir en lui un homme encore vert et désirable ou un père aimant et protecteur.

C'était fort troublant d'opter d'avance de la conduite à tenir, mais je comptais me laisser découvrir de façon à produire la réaction escomptée. J'enrageais de n'arriver à me décider.

Finalement, ce fut le sort qui décida pour moi. Un soir que je l'observais, étendue entre les rocallles et les buissons, je sentis soudain une violente douleur à la cheville. Ce fut comme un coup de dague et je ne pus réprimer un cri strident. Une sorte de petit serpent avait dû être dérangé par mon approche et il s'était défendu avec succès. Son coup fait, il s'enfuit prestement entre les pierres, alors qu'un long gémississement s'exhalait de ma poitrine. Aussitôt, je me mis à déchirer ma robe pour garrotter la jambe mordue. Mes yeux se voilaient sous les élancements de ma cheville.

-Il faut faire soigner cela au plus vite, mon enfant, fit une voix rude et calme.

C'était l'homme qui s'était approché à mon cri et, d'un seul coup d'œil, avait compris la situation.

-Donne-moi cette étoffe et cette cheville, fit-il avec une douceur étonnante.

Il fit le garrot et planta ses dents près de la morsure, puis aspira. Le sang coula et je m'évanouis.

J'étais sur une longue route bordée de fumées. De temps à autre, un bras en sortait et me montrait du doigt. Suivait un rire moqueur au timbre toujours différent. Parfois une main tentait de m'agripper et était suivie d'un gros rire gras. Tout à coup, Stal fut devant moi, ses chevilles liées avec des serpents entrelacés et un énorme bloc de pierre sur les épaules. Il avait le regard triste et abattu.

Je m'approchai et des serpents se détachèrent de ses chevilles pour ramper vers moi.

-Va-t-en, me cria Stal, va-t-en vite, et maladroitement, sous la charge, il tentait d'écraser les serpents à coups de talons. Je m'enfuis en hurlant et en pleurant. Je devais m'être foulé la cheville, car elle grossissait, elle grossissait et devenait chaude et luisante. Je m'écroulai entre les murailles de fumée et Phil fut devant moi. Sur sa poitrine, son symbole personnel lançait mille feux et ses yeux ne me voyaient pas.

A chaque minute il devenait plus grand et des voix criaient: Etranger ! Etranger ! Des mains le montraient du doigt, des armes étaient pointées vers lui qui devenait titanesque. Soudain il me sembla qu'il me vit.

-Suze ! gronda-t-il, comme le tonnerre.

Il se pencha dans un roulement de tonnerre et posa un doigt énorme sur ma cheville. Sous la douleur, je criai, et tout s'embrasa autour de moi.

- Du calme, petite fille, ne faites pas tant de bruit, on pourrait vous entendre.

Les brouillards du rêve s'effilochèrent dans ma tête et je me souvins. Je me redressai brusquement et un élancement dans tous mes membres me recoucha.

-Où suis-je ?

-Chez moi, mon enfant, ne craignez point, vous avez passé le cap dangereux depuis deux jours déjà.

-Deux jours ?

-Voilà dix jours que je te veille, te nourris et te lave; tu as bien failli rejoindre l'Oubli.

-C'était donc si grave ?

-Cette sorte de serpent tue en dix minutes un être adulte. Mais tu es sauvée, jolie fille... Mais qui sont ce Stal et ce Phil qui semblent peupler tes songes ?

A présent, je le voyais, assis sur le bord de ma couche, avec cet air de calme assurance il donnait un intense sentiment de sécurité.

-Stal, Phil, oui, ce sont des amis très chers que j'ai perdus, peut-être à jamais. Merci, brave homme, de m'avoir sauvé la vie, je ne sais si je pourrai vous exprimer ma gratitude. Je ne sais même pas comment m'y prendre... Je m ...

-Allons, ne pense pas à cela, j'ai pu caresser et contempler ton joli visage pendant dix jours et dix nuits et je me considère comme grandement récompensé. Mais ...dis-moi... Comment te nommes-tu ?

-Suze, fis-je, avec une petite voix.

-Suze, un bien joli nom qui te va à ravir, ma fille, je n'aurais pas pu en trouver un plus beau, si j'avais dû le faire. A présent, recouche-

toi, demain tu feras quelques pas puis, je l'espère, tu progresseras chaque jour.

-Je vécus près d'un mois auprès de Torkho.

Sa sollicitude et son sentiment paternel ne varièrent pas. J'osai finalement lui conter mon histoire en éludant le fait que Phil était étranger. Je lui demandai de me confectionner une entrave que je pourrais enlever à ma guise. Le soir même, il me l'apporta et me dit qu'il l'avait forgée le jour même. Il me l'essaya et je m'exerçai à la mettre et à l'enlever. C'était facile.

-J'ai enquêté au sujet de ton Stal. Ce gaillard ne fait pas partie de ce village. Tu devras sans doute essayer plus au sud. Cela signifie que je vais te perdre. Laisse-moi encore te regarder, que mon âme s'emplisse de ton visage. Ainsi, j'aurai ton souvenir, et puis, je me suis fait ceci.

Il me montra une soucoupe de cuivre qu'il avait martelée. Dedans était représenté mon visage, de trois-quarts, et regardant celui qui tenait la soucoupe.

-Ainsi je pourrai être aidé à me souvenir. A mon âge, on a besoin de pense-bête.

-Mais, Torkho, tu pleures !

Je le pris dans mes bras et le serrai bien fort.

-Non, ce n'est rien, renifla-t-il, ne crois pas que je tente de te retenir avec des larmes de vieillard. Je crois bien d'ailleurs que j'ai toujours été un vieil homme qui sait seulement comment faire les choses, mais qui se livre peu. Toi, tu as été l'aube et le midi de ma vie. A présent, je crois que je vais pouvoir en regarder l'après-midi et le soir sereinement.

-Sacrée caboche, Torkho, tu vas me faire pleurer aussi, et pourtant ce n'est pas facile.

-Je sais, tu es dure comme un homme et douce comme une brise à la fois. Mais cette brise va souffler à jamais pour moi, maintenant,

et je crois que je guetterai toujours ton pas ou ta silhouette. Va maintenant ! Vis ta vie, Suze !

-C'est l'heure, en effet, Torkho, mais quand j'aurai fait bon usage de l'entrave que tu m'as façonnée, j'en ferai deux bracelets et un collier. Ainsi, moi aussi, je t'aurai tout près de mes souvenirs.

Ses yeux gris s'éclairèrent, il se frotta les mains sur les cuisses et se leva. Je lui pris les mains noueuses et en me dressant sur la pointe des pieds, je l'embrassai doucement. Ensuite, je me détournai, et j'essayai d'être sourde à son soupir. Silencieusement, je me coulai dans la nuit finissante et pris le chemin du Sud.

Tout le jour, ma musette sur l'épaule contenant vivres et entrave, le bâton à la main pour chasser les éventuels serpents dont de fortes guêtres de cuir me protégeaient, à présent, je marchai d'un pas léger. La vie me semblait délicieuse à vivre, depuis que je l'avais presque perdue, Torkho savait effectivement comment faire les choses. A la soirée, j'approchai d'un autre village. Je cherchai un antre où me reposer et un poste de guet pour observer. Je dus déranger une sorte de petit rongeur qui s'en alla en grognant avec toute sa famille, comme si l'intrus commettait un acte outrageant. Je m'installai confortablement dans sa cache et attendis le jour.

Après deux longues journées d'observation, j'aperçus enfin Stal qui venait à la maison du forgeron pour renouveler ses outils. J'avais une chance inouïe de tomber sur lui dès le deuxième village ! Il restait à le contacter, pour tenter de le tirer de ce guêpier. J'attendis l'aube, m'approchai le plus possible des maisons. Je plaçai mes entraves et d'un air dégagé je m'engageai dans le village. Il fallait, comme me l'avait appris Torkho, que je m'enrôle dans l'un des chantiers du camp. Les deux facteurs qui me distinguaient des esclaves normaux seraient que mon nom ne figurerait sur aucune liste et que mon entrave serait factice. Pour le premier, il serait impossible de croire au volontariat, je misais

donc sur l'idée qu'ils penseraient à un oubli. Pour le second, j'étais tranquille, mon entrave était plus vraie que nature.

Comme j'ignorais où Stal travaillait, je suivis une file de femmes qui se dirigeait vers un chantier appelé "Hasard d'Ignorance". Ainsi que prévu, mon enrôlement ne posa pas de problème, ce fut même facile à souhait. Le travail, par contre, était complètement absurde. Je n'arrivais pas à y trouver un sens. On m'avait donné une enveloppe bourrée de parchemins. Sur ceux-ci, il y avait des itinéraires compliqués et enchevêtrés entre des points précis qui représentaient de réels endroits du chantier. Certains segments devaient être parcourus lentement, d'autres rapidement, et ainsi de suite. Chaque jour l'itinéraire changeait et il durait tout le jour. Lorsque je rencontrais une partenaire de cet espèce d'absurde ballet, suivant l'âge, l'endroit où l'on était et celui d'où l'on venait, il fallait mimer un protocole de rencontre et décider de la suite du parcours, selon des règles qui donnaient la migraine. Vu de l'extérieur, notre chantier devait ressembler à une sorte de fourmilière dans laquelle on aurait donné un coup de pied. Nous semblions nous promener d'une façon complètement erratique sur l'étendue de ce curieux chantier.

Pour ma part, je guettais aussi Stal et mon travail s'en ressentait. Des moines nous observaient, et je ne sais comment, s'apercevaient tôt ou tard de la plus infime erreur de parcours. Les réprimandes pleuvaient sur ma pauvre tête toute bourdonnante. Je savais que Stal travaillait chez les « réductionnistes », mais je n'osais le contacter ouvertement.

Si les moines n'avaient que fait mine de m'enrôler, ils pouvaient deviner mon but et étouffer mes projets dans l'œuf.

Je cherchais les occasions de rencontre fortuite où Stal et moi pourrions faire comme un garçon et une fille qui se rencontrent et qui se plaisent. Mais il fallait à tout prix qu'il ne manifestât pas de

signes de reconnaissance. Le soir, j'évitais presque les quartiers où son nom était bien connu. Plus d'un lui vouait à la fois une haine mortelle et une crainte respectueuse. C'était un personnage en vue et je craignais les espions et autres mouchards qui, assurément devaient pulluler dans ce camp.

Mes distractions répétées me valurent d'être mutée au chantier voisin : « Hasard de Fait » où effectivement le hasard semblait bien plus facile. Chaque jour, nous avions une consigne globale assez peu précise, comme de tourner en rond autour du chantier ou de creuser un trou dans le sol, ou encore de collectionner des petits cailloux. Bien sûr, il y en avait toujours qui choisissaient de tourner dans un sens et d'autres dans l'autre, les trous avaient des profondeurs différentes, selon celle qui avait creusé et les collections de cailloux étaient tantôt disparates, tantôt ordonnées par la couleur, la forme ou le poids. Je m'acquittais sans enthousiasme de ce travail dément et considérais avec un léger sourire moqueur les moines qui comptaient scrupuleusement les proportions de tous les événements d'une journée. C'est en me rendant au chantier, un matin, que je me rendis compte que Stal me suivait. Je me retournai avec un regard appuyé, puis volte-face. Ainsi il comprendrait, je l'espérais, qu'il fallait prendre garde. Mon cœur battait la chamade de le savoir si près et si loin à la fois. Son entrave était bien réelle et notre évasion bien problématique. Mais il reviendrait, s'informerait et bientôt, je pourrais le serrer très fort près de moi, sans que notre rencontre ne semble suspecte.

Reprenons... Le point de vue de Phil :

- Eh bien ! mon garçon, si savant et si voyageur, tes contes m'ont plu. S'ils renferment ne serait-ce qu'un fond de vérité, la seule

personne en ce royaume qui puisse te venir en aide est le roi-miroir en personne !

Mais tu dois être éprouvé par tes talents de conteur, viens je vais te préparer une chambre et demain tu prendras la route vers le palais. Les paroles de la vieille dame me comblèrent d'aise et je me promis de suivre ses conseils à la lettre. Le lendemain, nourri, bichonné et reposé, je retrouvai ma salamandre qui errait dans un pré voisin et après avoir reçu mille et une recommandations concernant mon futur immédiat, la brave vieille femme me serra contre elle, m'embrassa et me souhaita bonne route.

Par les chemins creux qui sillonnaient le pays, je prenais mon temps et pensais à mes compagnons avec tout l'espoir que je pouvais y mettre. Tard dans la journée j'arrivai aux abords d'une grande ville entourée de hauts murs crénelés. De longues files de marchands entraient ou sortaient par les grandes portes de la ville. Tout ce peuple conversait allègrement, des enfants couraient en tous sens et les charrettes attelées à de grosses bêtes à huit pattes ressemblant un peu à de grosses araignées débonnaires, avançaient lourdement chargées de fruits, de légumes ou d'étoffes. Quelques soldats canalisait ce flot de personnes et de véhicules avec rudesse, mais sans arrogance. On les sentait détendus et soucieux surtout de faire œuvre utile. Je m'approchai de l'un d'eux et lui demandai le chemin du palais.

-Suis la Voie des Tisserands jusqu'au bout, voyageur, là tu verras une large place occupée présentement par les échoppes des marchands de fruits. Traverse cette place de part en part et tu déboucheras sur une avenue large et aérée. Tout au bout s'élève une enceinte ajourée. C'est là !

-Et comment entre-t-on ?

-Ah ! Tu demanderas audience comme tout le monde. Le Roi-Miroir aime recevoir les voyageurs, de toutes façons !

-Grand merci à toi, gardien ! J'y vais de ce pas. Grâce aux explications détaillées que j'avais reçues, je trouvai aisément l'entrée du palais au sein de cette ville d'humeur folâtre et joyeuse. J'avais l'impression de me baigner littéralement dans le contentement général. Le garde auquel je demandai audience me réclama un petit curriculum et les raisons de ma visite. Il promit que, dès le lendemain, je serais probablement reçu.

Je tournai donc les talons et rejoignis les rues populeuses, en quête du gîte et du couvert, ainsi- que d'une stalle pour ma salamandre. Une terrasse pourvue de tables épaisse m'invitait de ses fauteuils en osier. Je m'approchai et pus me débarrasser de ma monture et m'installer derrière une chope d'ale moussue et fraîche.

De ma place, j'observais à loisir la foule qui, comme un fleuve à double sens, déambulait sur la chaussée. Point de hâte chez ces gens, de la rapidité, de la détermination, oui, mais pas trace de cette fébrilité que l'on rencontre souvent dans les villes.

Mille petits faits ne laissaient pas de m'étonner : ce vieillard qu'un homme aidait à traverser, cet enfant en pleurs qu'un inconnu consolait, cette jolie femme qui répondait aux sourires des hommes. Bref il y avait ici un je-ne-sais-quoi, une disponibilité, une ambiance familiale dont l'existence même me ravissait et me choquait à la fois.

- Vous êtes touriste ?

- Pardon ? Oh ! oui, en quelque sorte.

Un homme d'âge mûr s'était attablé près de moi et m'interrogeait avec un naturel tel que je ne pensai même pas à le rabrouer.

- Vous n'avez jamais visité Vizz, notre ville ?

- Je n'ai jamais eu ce plaisir, tout est ici si ...

- Oui, c'est grâce au Roi-Miroir que tout est devenu ainsi. Avant, ce n'était qu'une ville comme les autres, mais son règne a donné une âme aux pierres elles-mêmes !

-En effet, je trouve cela fascinant; ce doit être un personnage bien curieux que ce Roi-là !

-Assurément, l'ami, connaissez-vous son histoire ?

-Non, je n'ai pas encore trouvé un conteur qui puisse combler mon ignorance, pourtant ...

-Contre une autre ale bien fraîche, je serai ce conteur, si le cœur vous en dit ?

-Mais avec joie ! Holà, aubergiste ! Servez-nous donc encore, une rude tâche de conteur attend mon compagnon.

Une fois servi, l'homme fronça les sourcils, cherchant l'inspiration, puis me raconta l'histoire du Roi-Miroir.

- En ce temps-là, Vizz l'Orgueilleuse était fort réputée pour deux raisons principales. La première était son énorme marché protégé par une troupe de soldats aguerris et la seconde était son temple à fous ou, si vous préférez, son asile d'aliénés. Les marchands venaient de très loin pour commerçer en ville et l'habituelle escorte de voleurs et escrocs de tous poils voyait son activité atténuée par la présence de la troupe fort rude que commandait avec vigueur le Roi de l'époque, appelé Roi au Fort Talon. Inutile de préciser que Vizz était surpeuplée et mal entretenue. Bien que riche, la ville ne pouvait compenser l'érosion due au fleuve humain qu'elle contenait.

Par ailleurs, les déments et les dépressifs en tous genres affluaient également, car le Temple des Fous était réputé pour les soins de grande qualité que l'on y prodiguait. Je dirais même que les moines qui y pratiquaient la médecine avaient un succès basé en partie sur leurs réussites et certaines guérisons spectaculaires. Bref, Vizz était une grande ville fort prisée. Un jour on amena au Temple des Fous un homme encore jeune, atteint d'une sorte de maladie de la mélancolie. Il ne parlait à personne, pleurnichait pour des riens et se nourrissait comme un moineau. Lassés de le voir hanter les

marchés comme une âme en peine, les soldats décidèrent un jour de le remettre aux moines. Bien que manifestement sans le sou, la ville déclara le prendre à sa charge et, sans le savoir, ce fut le meilleur, le plus profitable investissement que faisait notre ville depuis longtemps. Mais quoi! On ne pouvait le jeter en prison surtout avec l'air malheureux qu'il arborait en permanence.

Les moines furent soumis à rude épreuve, car leurs traitements et leurs prières ne donnaient rien. Tout au plus, après de longs mois, l'homme dont on ne connaissait toujours pas le nom, prononça-t-il quelques mots. « Tendresse » sanglotait-il, ou bien « Je vous aime, mais vous ne me voyez même pas » ou encore « Vous ne m'écouteriez qu'avec vos oreilles ». Bref, vous imaginez le désarroi des pauvres moines ! Pourtant, l'homme semblait vouloir communiquer quelque chose, mais visiblement, il était coupé du monde. C'est ainsi que survint, un jour, un curieux phénomène. Le moine de garde de la salle où se trouvait notre homme était assez irascible et chaque fois qu'il passait auprès du dément, ou du débile si vous préférez, il lui demandait :

-Mais qui es-tu ? Il ne récoltait qu'un regard doux et étonné, comme si la réponse était évidente où n'offrait aucun intérêt. Devant cet entêtement, le moine entra dans l'une de ses colères dont il était, je vous l'ai dit, coutumier.

-Quoi ! la ville t'entretient à grands frais, les meilleurs prêtres se sont penchés sur ton cas, et c'est là toute la gratitude que tu manifestes ? Il ne te manquerait qu'un peu de bave aux lèvres pour que nous soyons fixés sur ton cas, mais non ! Tu te refuses à une démence normale, si je puis dire ! Tiens, prends ce miroir, je te le donne; peut-être te trouveras-tu suffisamment digne de toi-même pour t'adresser la parole !

D'un geste rageur, il lança le miroir sur le lit du dément. Il tomba par hasard de façon à ce que notre homme puisse se voir dedans. Il

en fut comme pétrifié ! Le moine ravalà sa colère pour observer cette réaction tout à fait surprenante. L'homme prit le miroir dans ses mains et s'observa à loisir. Tout à coup, il parla !

- Alors, toi aussi tu es là ... fit-il en regardant par la fenêtre avec un air d'infînie tristesse. Puis, regardant dans le miroir, il se répondit !
- Oui, je suis venu, car j'ai senti que tu avais besoin d'un regard d'amour tendre.

Il avait pris une voix douce, presque féminine pour se répondre.

- Je suis content que tu sois là, fit-il au miroir.

- Ne crains plus, à présent, je suis là et je t'aime, se répondit-il en regardant ce même miroir.

A partir de ce moment, sans qu'il devienne bavard, il se faisait, de temps à autre, une petite conversation. Une chose était sûre : lorsqu'il prenait la voix-du-miroir, sa douceur était presque palpable dans l'air et les plus rudes prêtres fondaient littéralement, rien qu'en l'entendant. Grâce à ce deuxième personnage dans-le-miroir, il devint possible d'avoir une communication avec lui sans qu'il se roule mentalement en boule !

Lorsqu'on s'enquérait de sa santé, il s'adressait d'abord à l'Autre, qui répondait bien souvent à sa place. Il adorait s'entendre parler, mais pas au sens habituel, si vous me comprenez !

Pour prendre la parole, il posait souvent d'abord une question au miroir, du genre : Dis-moi, leur demanderais-je si c'est le jour du marché aujourd'hui ?

- Mais, bien sûr, répondait la voix tendre, ils seront même sûrement assez gentils pour te le dire.

Et ainsi de suite, vous pouvez vous faire une image de la chose, j'en suis sûr. Pourtant les moines, qui étaient quelque peu rationalistes, voulaient comprendre. Aussi, après maintes discussions entre spécialistes, où les noms d'oiseaux volèrent bas, ils décidèrent que

le mieux était probablement de le lui demander. Ce fut le recteur du temple qui posa la question.

-Mon ami, dites-nous, je vous en supplie, à quoi vous attribuez votre comportement actuel et, si c'était possible, expliquez-nous à quoi correspondait votre attitude passée.

-Comme ils ont l'air inquiet, fit l'homme au miroir.

-Les hommes craignent ce qu'ils ne comprennent pas, répondit le miroir.

-Je vais vous expliquer, dans ce cas, reprit-il, cela tient en quelques mots : Partout, je ne ressentais qu'agression ou indifférence et j'ai un besoin vital de tendresse et d'affection.

-Comment ! s'exclama le recteur au milieu du brouhaha mécontent des autres moines, mais nous avions pour vous de la gentillesse, de la sollicitude, de la ...

-Dites-le leur donc, fit le miroir de sa voix caressante.

-La gentillesse ne m'était pas adressée, elle était destinée à rebondir sur moi pour vous rendre contents de vous-mêmes et de même pour la sollicitude et le reste. Quand un homme ou une femme manifeste de l'affection, c'est finalement pour la recevoir en retour. Par contre, lorsqu'il manifeste son agressivité, son mécontentement, alors je ressentais bien que c'était à moi que cela était adressé. Vous vous projetez dans les autres, vous vous écoutez parler, aimer, haïr, mais l'autre n'est qu'un reflet, une peau de tambour ... un miroir.

-Justement, ce miroir, fit un moine excité.

- Je suis dans l'incapacité de procéder ainsi que chacun le fait : pour moi, vous n'êtes pas des miroirs et je souffrais de cette infirmité en ne ressentant que votre haine. Le miroir, le vrai, m'a sauvé car j'y ai vu quelqu'un prêt à m'écouter, à m'aimer vraiment et à me comprendre sans faux intérêt : moi-même!

- Mais alors, vous êtes conscient de ce que ...

- Bien sûr, reprit la voix douce du miroir, bien sûr que nous en sommes conscients. Nous sommes le miroir l'un de l'autre et personne n'aura à en souffrir. Notre réservoir d'affection est infini, nous touchons toujours juste le point sensible, nous n'avons plus à craindre le monde extérieur, nous pouvons même apprendre à l'aimer !

Les moines commencèrent à discuter et à se concerter laissant notre homme sans interlocuteur.

- Nous ont-ils seulement entendus ? fit l'homme au miroir.

- Regarde, ils sont vingt à se parler tout seul, se répondit-il gentiment, seule une action agressive pourra les unir.

- Jeune homme, fit le recteur, il ressort de vos élucubrations que soit vous êtes encore malade, soit vous ne l'avez jamais été. Dans les deux cas que je viens de préciser, nous nous avons conclu que votre place n'était plus ici. Nous ne pouvons plus rien pour vous ! Demain vous reprendrez votre vie où bon vous semblera mais, nous ne pouvons plus vous entretenir !

- Pourrai-je garder mon miroir ? fit l'homme avec l'ombre d'une panique dans les yeux.

- Soit, gardez-le ! soupira le recteur.

Ainsi fut fait et dès le lendemain l'Homme au miroir déambulait dans les rues de Vizz.

Rien ne laissait supposer la force caractérielle que l'homme avait ainsi acquise. Pourtant, alors qu'il aurait pu rapidement devenir la proie de quelque spadassin dont les rues de la ville ne manquaient pas, il se tailla une renommée de « Sage » sur tous les marchés fréquentés de la cité.

On ne sait pas trop comment commença sa carrière de « conseiller » public, ou plutôt de « confesseur » bien qu'on ne vint pas lui avouer ses fautes mais ses problèmes personnels ou ménagers.

Toujours est-il que bientôt, il eut sa place réservée en plusieurs endroits de la ville et qu'après le marché, ils venaient le consulter par dizaines.

J'interrompis le conteur pour lui demander:

- Arrêtez mon ami, je suis sûr qu'une autre ale bien fraîche viendrait vous rendre la parole encore plus fluide.
- C'est ma foi vrai, voyageur ! fit-il en souriant.
- Aubergiste ! Apportez-nous encore deux chopines ! Ainsi, ajoutai-je, Vizz se vit dotée d'une sorte de psychanalyste quelque peu paradoxal ?
- Spykaquois ?
- Psychanalyste, quelqu'un dont la profession consiste à analyser les mécanismes de pensées des gens et par là d'en tirer diverses conclusions permettant d'élaborer des conseils en vue de résoudre les tensions internes dont ils souffrent.
- Oh! Mais il faisait bien plus que cela ! Vous devez comprendre, il aimait les gens, il les écoutait et pas seulement avec ses oreilles !
- J'avoue ne pas très bien saisir ce que vous voulez me faire comprendre.
- Ah ! C'est que c'est difficile à admettre tant qu'on ne l'a pas vécu !
- Essayez encore !
- Soit ! Connaissez-vous l'expression populaire: « se mettre à la place de quelqu'un » ?
- Oui, elle est même couramment utilisée dans mon pays mais ce n'est, comme chacun le sait, qu'une façon de parler !
- Justement, cher Voyageur, l'Homme au miroir se mettait à votre place ! En quelques mots il vous disait ceux que vous aviez précisément sur le bout de la langue et ressentait les peines ou les joies que vous n'arriviez à exprimer. Un Mime ! Voilà ce qu'il était en fait, cet homme était un Mime de l'esprit !
- Fichtre ! Je crois que je commence à entrevoir en effet...

- Vous ne comprendrez qu'après l'avoir vu ! Là, vous comprendrez vraiment avec la trame même de votre peau !

- Mais,... Racontez-moi la suite de l'histoire.

- Oh! Elle est bien simple à partir de là ! Quand le peuple se déplace en foule pour voir un seul homme, tôt ou tard, il intéresse le pouvoir ou inversement. Dans son cas, ce fut le pouvoir qui conçut quelque inquiétude. Mais il laissait une trace indélébile sur l'esprit de ceux qu'il approchait d'un peu près. Cet espèce d'inépuisable amour et cette immense disponibilité dont il faisait preuve le rendit rapidement aussi indispensable aux gens de la cour qu'aux gens du peuple.

De fil en aiguille, il devint très influent et, chose curieuse, il n'était ni jaloux ni craint.

Le Roi Au Fort Talon mourut pratiquement dans ses bras. On colporte qu'il trépassât le sourire aux lèvres bien qu'il n'eut point de fils pour lui succéder. C'est alors qu'au lieu d'assister à la période de troubles assez classique d'un interrègne, un immense mouvement d'opinion le mandata en tant que Roi. Il accepta et prit le nom de Roi-Miroir.

Il voulut rester disponible et sut le rester jusqu'à ces jours où gens du peuple et gens de cour se succèdent à son audience sans désemparer. Que les dieux lui prêtent longue vie ! Grâce à lui nous ne sommes plus seuls !

- C'est donc cela que j'avais remarqué sans m'expliquer de quoi il s'agissait !

- Quoi donc l'ami ?

- Dans la rue ... le comportement des gens ... mais oui c'est cela ! En fait on voit qu'ils existent réellement les uns pour les autres ! C'est la raison qui refuse d'interpréter correctement. Ce ne sont pas les images animées d'un décor, mais des êtres avec lesquels le contact se fait pour de bon !

- Je crois que vous avez compris l'essentiel, mon garçon. Que diriez-vous d'une autre ale ?

- Ma foi oui, c'est un grand jour pour moi ! Un peu comme si je venais de découvrir une sorte d'Eldorado mythique. L'envie de rencontrer ce Roi-Miroir demain me brûle littéralement d'impatience !

- Aubergiste ! fit l'homme, remettez-nous cela !

Tard dans la nuit, je regagnai ma chambre. Une légère cuite consécutive aux nombreuses chopes que nous avions bues, mon conteur et moi, me faisait agréablement tourner la tête.

Je m'endormis comme un enfant dans de bons draps frais et craquants et les chants guillerets des oiseaux m'éveillèrent au matin, joyeux et plein d'entrain.

Après un petit déjeuner copieusement arrosé de thé bouillant, je me rendis à l'entrée du Palais. Ma surprise fut grande d'apprendre que mon entrevue avec le Roi aurait lieu dans l'heure suivante.

En attendant ce moment, je calmai mon impatience en faisant le tour du marché comme n'importe quel vulgaire touriste. Enfin le moment venu, je pénétrai dans le Palais.

Un peu partout à l'intérieur, il y avait des bancs et des fontaines invitant à la conversation ou à la songerie; des couloirs et des galeries excitant la curiosité et l'esprit d'évasion et d'aventure. L'architecte avait su, avec un talent consommé, rendre l'espace disponible semblable à un labyrinthe aux mille recoins où, sans se perdre vraiment, on avait toujours l'impression d'être quelque peu à l'écart.

Un guide m'avait été assigné et s'acquittait silencieusement de sa tâche. Au détour d'un couloir, nous débouchâmes sur une immense salle emplie de gens répartis en groupes et menant des conversations d'une voix égale, je veux dire sans éclat mais pas sans passion.

Tout au fond, il y avait deux chaises à haut dossier, de bois doré, recouvertes de velours vert. L'une était vacante et sur l'autre se tenait un homme encore jeune et vigoureux encore qu'à la musculature peu apparente. Sa couronne brillante et le miroir qu'il tenait à la main ne me laissèrent aucun doute quant à sa personnalité. En m'approchant, je vis qu'il m'observait avec des yeux d'un violet tendre et son visage aux muscles détendus eut un sourire d'invite. D'un petit signe de la tête qui fit osciller ses cheveux blonds mi-longs et abondants, il me montra la chaise qui lui faisait face. Je m'arrêtai en m'inclinant.

- Sire, que Votre Majesté soit mille fois remerciée de l'attention qu'Elle daigne me porter et de la Grâce qu'Elle me fait ! fis-je en espérant que les majuscules pouvaient s'entendre.

- Tu as vu ? fit-il au miroir, il fait semblant mais n'est pas impressionné pour un sou, disons que je l'intrigue un peu ... tout au plus !

- Oui, fit-il rendant tout-à-coup sa voix caressante, tu l'intrigues ... mais l'as-tu bien observé ? C'est un Etranger, Regarde son pourpoint noir brodé du signe d'argent.

- Approchez, Etranger, fit le miroir ou je sais plus qui, et asseyez-vous. Votre visite m'enchanté.

- Sire, fis-je tout en m'asseyant près de lui, je viens poussé par le besoin, ma démarche est intéressée.

- Racontez-moi, alors, ce qui vous amène à moi comme on traîne un pantin, expliquez-moi à quoi sont raccordées les ficelles qui vous agitent.

Avec son air confiant et attentif, je lui aurais raconté toute ma vie ! Comme cela ! D'une seule traite ! Oh Oui, j'existaïs pour cet homme dont le regard me rappelait à chaque instant que j'avais quelque chose qui me rendait tout spécialement intéressant. Ses remarques, ses hochements de tête, la façon dont il achevait certaines de mes

phrases lorsque je n'arrivais pas à m'exprimer comme je l'aurais voulu. Tout en lui tendait à me démontrer que nous ne pouvions qu'être très proches l'un de l'autre. C'était bien vrai, et à quel point, que c'était un mime de l'esprit ! Aussi, bien vite connut-il toute mon histoire et mes multiples tribulations en ce Monde. Depuis le Yék jusqu'au Gardien. Quand mon récit prit fin, il resta songeur un moment, puis il s'adressa à son miroir.

- Quel étrange destin que celui de Phil, n'est-ce pas ?
- Peux-tu encore distinguer clairement Phil de Suze et de Stal ? Quel bonheur doit être le leur lorsqu'ils sont ensemble ! Une sensation de compléction, d'intégrité physique pratiquement !
- Presque autant que toi et moi, fit-il au miroir.
- Oui, c'est quelque chose comme cela. Il faut l'aider du mieux que nous le pouvons et pour une fois son problème n'est pas à l'intérieur mais à l'extérieur de lui.
- A l'extérieur, l'Amour ne suffit pas, l'Ecoute non plus, mais peut-être qu'en le mandatant de par notre volonté de Roi ?
- Je crois en effet que c'est la bonne idée.

Cette voix qui changeait alternativement de timbre me laissait quant à moi muet de stupeur et d'émerveillement. Voilà un homme qui était en parfait accord avec lui-même semblait-il au point d'avoir eu à matérialiser pratiquement physiquement lui et lui ! Ma tête tournait un peu !

- Etranger, écoute-nous ! Nous allons tenter de t'aider. Toutefois en raison du caractère réel ou externe du problème, nous ne pouvons guère t'offrir que ce que peut offrir le pouvoir d'un souverain.
- Je pense que cela devrait suffire, Sire !
- Nous verrons bien. Tes amis sont probablement prisonniers des moines scientistes. Or, nous dirons que Vizz entretient avec eux des relations assez tendues.
- L'affaire se présente mal, dans ce cas, fis-je consterné.

- Peut-être pas, car relations il y a effectivement. Disons que je m'arrange dans la mesure du possible en sorte de limiter leurs prétentions en gens et en territoires. Je me garde toutefois de les réduire car leur action, tu le comprendras, est inévitable si ce n'est nécessaire.

- Je comprends mieux à présent ce que vous entendez par « relations tendues ».

Le roi s'adressa au miroir.

- Nous pourrions peut-être utiliser Phil comme contrôleur cette année ?

- Ce serait une excellente idée, mais il devra subir un enseignement rapide auparavant, se répondit-il.

- C'est vrai ! Mais il ne me déplairait pas non plus d'avoir un prétexte pour le garder quelques jours encore auprès de nous.

- Je trouve que pour un Etranger, il a quelque chose de très attachant. J'espère qu'il réussira dans sa quête !

- Oui, tout est possible, mais il faudra penser que la libération de ses amis a toutes les chances d'indisposer les Gnomes vis-à-vis de nous, notre ville et notre peuple. Ils se vengeront sûrement de les avoir abusés en envoyant un Etranger en guise de contrôleur.

- J'ai envie de prendre ce risque car les Gnomes Scientistes craignent très fort les Etrangers. Nous pourrons assurément leur faire croire que nous étions littéralement terrorisés ! Ils savent si peu de choses sur l'être humain qu'ils ont résolu ce problème une fois pour toutes en ne régnant que sur des Zombies!

- Soit, c'est décidé puisque cela te tient tant à cœur. Nous allons l'éduquer en vue de la tâche qui l'attend.

Le Roi se tourna vers moi.

- Viens ce soir au Palais, Phil, avec armes et bagages. Nous t'installerons quelques jours ici pour t'enseigner le savoir indispensable à ta mission. Ce soir, après le repas, nous passerons

la veillée à te raconter ce que nous savons des Gnomes Scientistes. Tu constateras d'ailleurs que de nombreux aspects nous sont complètement obscurs.

Je pris donc congé du Roi. Ce Roi dont le « Nous » n'était pas de majesté mais littéralement un pluriel. Ensuite, je me dirigeai vers mon auberge pour y aller chercher mes affaires et ma salamandre. J'étais fort excité rien qu'à la pensée que j'aurais encore l'occasion de converser avec ce personnage exceptionnel et joindre ainsi l'utile à l'agréable.

Je revins donc au Palais avec mon maigre bagage et une salamandre un peu nerveuse suite à son séjour en stalle. Un écuyer me promit de la mettre en prairie pour qu'elle puisse s'ébattre quelque peu.

Un page me montra fort obligeamment mes appartements où je pus ranger mes quelques affaires et prendre un peu de repos. Du linge propre et un pourpoint bleu marine était étalés sur le dossier d'une chaise, comme une invite à me changer pour le dîner. Sans doute le Roi ne désirait-il pas que je m'affiche trop dans ma tenue noire brodée d'argent! Lorsque je fus rafraîchi et habillé, j'appelai un page pour qu'il me guide dans ce dédale jusqu'au lieu où le dîner royal était censé se tenir.

Dans une grande salle aux murs lambrissés, une immense table rectangulaire était déjà entourée de nombreux convives. Tout le monde était richement paré et sur la table une alternance de flambeaux et de plats froids finement décorés attendait notre bon vouloir. J'étais l'avant dernier et l'on n'attendait plus que le Roi. Il ne tarda pas et fort simplement nous invita à nous servir.

Point de serviteur ni de maître d'hôtel, tous les plats avaient déjà été servis et les carafons de vin ambré remplis à ras-bord. Les convives faisaient le service eux-mêmes et remplissaient

joyeusement leurs assiettes et leur verre. La conversation allait bon train tout autour de la table, tantôt sur des sujets futiles, tantôt plus graves. Le Roi mangeait silencieusement posant de temps à autre son regard violet sur l'un ou l'autre des convives en le ponctuant d'un sourire ami.

Ce repas était pour moi une nouveauté de plus par rapport à mon monde d'origine qui me paraissait de plus en plus irréel et impossible. J'étais plutôt habitué à ce que chacun développe des trésors d'imagination en sorte de mettre le plus de monde possible mal à l'aise. Ici, la cordialité de l'ambiance était presque palpable.

Après un dernier verre de vin chacun salua alentour et l'assistance se dilua en petits groupes qui s'éloignèrent vers des lieux de conversation.

Le Roi me fit un signe discret pour m'inviter à le suivre. Nous passâmes dans une salle de plus petites dimensions où dans un âtre béant tout sculpté de visages tantôt démoniaques tantôt angéliques, brûlait un grand feu de bois. De profonds fauteuils nous tendaient leurs coussins moelleux et sans un mot, nous nous installâmes confortablement.

- Sire, qui étaient ces gens si gais et si gentils qui étaient à votre table ce soir?

- Quelle question directe ! fit-il en haussant les sourcils. Il regarda son miroir et me répondit par son entremise.

- Ce sont des gens de mon peuple qui en ont manifesté le désir.

- La demande doit surpasser l'offre de très loin et l'attente être fort longue dans ce cas!

- Ce fut un peu vrai au début, reconnut-il, mais à présent que l'état de régime est atteint, ce n'est plus du tout le cas. Il y a trois repas par jour, ce qui me permet d'inviter nonante personnes en tout. Comme Vizz compte une dizaine de milliers d'habitants, chacun a la possibilité de revenir à peu près tous les cents jours. Ils viennent

généralement pour pouvoir le raconter autour d'eux, pour avoir la possibilité de revêtir les parures qui sont mises à leur disposition sans qu'ils craignent le ridicule, enfin, ils savent que leur bavardage est pour moi le moyen de prendre le pouls de la ville. Ils abordent tous les sujets sans contrainte et parfois avec à-propos ou avec malice, je suis ainsi au courant de ce qui est réellement important dans le royaume. Je n'ai pas de foi ou d'idéal pour régner et gouverner, je n'ai que la vie et les soucis de chacun car chacun est intéressant et l'est d'autant plus qu'on le considère comme tel.

- Mais je digresse, fit-il en me regardant directement cette fois, je dois vous entretenir des Moines ou Gnomes Scientistes !

- Certes, Sire puisque c'est là le but momentané de mon voyage.

- Vous savez déjà qu'ils sont esclavagistes, mais vous ignorez à quoi ils utilisent leur main d'œuvre, c'est bien cela ?

- Exactement, de plus mon intention consiste à leur ravir deux esclaves qui me sont chers et la vôtre à m'expliquer pourquoi je ne dois pas poursuivre mon avantage et tenter d'en libérer plus !

- En effet, ma tâche est à certains égards d'apparence absurde, mais je crois que vous saurez écouter. Je prendrai donc mon temps pour vous instruire sans craindre que vous ne sautiez à des conclusions par trop hâtives et définitives.

- Vous pouvez compter sur moi Sire, fis-je en rentrant toute mon impatience.

Et le Roi me parla longuement. C'était un merveilleux conteur car il vous donnait l'impression de vous confier une histoire plutôt que de vous la raconter tout simplement. Vous finissiez par croire que vous seul étiez mis au courant pour quelque qualité spéciale qu'il vous avait découvert.

En résumé j'appris que les moines scientistes menaient une sorte de « grand œuvre » grâce à une multitude de chantiers où des concepts scientifiques ou philosophiques étaient en quelque sorte

matérialisés. Ces simulations permettraient aux concepts de prendre vie ou d'avoir accès à la réalité physique dans l'esprit de créatures appartenant à un monde hypothétique. Toutefois, il y avait eu dans le passé une sorte de catastrophe: des êtres dont le mode de pensée participait clairement de celui qu'ils créaient, étaient apparus dans ce monde-ci. On les appelait « Etranger ». A partir de là une question philosophique de grande importance s'imposa à leur caste : avaient-ils effectivement créé un monde ou n'étaient-ils que le reflet de ce monde qui aurait alors préexisté ? Pour le savoir, ils décidèrent de complexifier le réseau imbriqué de leurs chantiers à concepts. Bref, ils tentent d'introduire une abominable confusion dans le monde dont ils se croient l'auteur. C'est l'éternelle histoire de la poule et de l'œuf !

Je soupçonne que ce monde-fille devait avoir lui-aussi une influence. J'interrogeai le Roi à ce sujet.

- Je ne sais qu'une chose de plus, me soupira-t-il, dans leur pays ils ont une façon de voir si la confusion induite est efficace par la densité des nuages. Or dans ces nuages perce parfois la lumière du Soleil !

- Je vois, dis-je, ou plutôt, je crois voir. Reste à savoir si cette clarté subite a un effet quelconque sur leurs chantiers.

- On raconte qu'il arrive que certaines parties de chantier doivent être évacuée et sont spontanément détruites.

- Cela pourrait bien être le retour de flamme que j'évoquais. Mais, Sire, un Etranger comme moi risque fort d'être très mal accueilli auprès de ces personnages.

- Effectivement, Phil, aussi le cacheras-tu et ta mission de contrôleur t'y aidera. Mais à présent il suffit ! Je t'ai suffisamment entretenu de ces sombres affaires pour aujourd'hui. Devisons encore quelque peu de tout et de rien, ensuite un bon repos sera nécessaire à ton entraînement qui commencera dès demain. Il ne

faut pas perdre de vue que tu porteras la responsabilité du sort de beaucoup de braves gens.

Nous bavardâmes jusqu'à une heure avancée de la nuit et nous abordâmes des sujets comme l'Amour et l'Affection, la Logique et la Cosmologie. J'avais l'impression de planer. Stal était pour moi la révélation d'une amitié indéfectible, mais avec ce Roi-miroir je découvrais pour la première fois de ma vie l'amour que l'on pouvait éprouver pour un autre homme. J'avais pour lui une immense affection qui me faisait frissonner et me mettait les larmes aux yeux. Je n'imaginais pas que ce fut possible. Et encore moins que cela m'arrivât, à moi ! C'était comme si j'avais le désir permanent de sa présence et je ne me lassais pas de contempler son visage, triangle doré entouré de lumière blonde et ponctué de deux joyaux aux reflets mauves. Parfois, j'avais l'impression qu'un rayonnement de chaleur douce émanait de sa personne et m'était personnellement adressé sans m'être réservé.

Savoir qu'il devait semer le contentement autour de lui ainsi que l'amour et cela de façon continue, savoir tant de gens plus heureux par lui, tant de plaies à l'âme pansées pour tant d'hommes et tant de femmes, renforçait encore mon affection, donnait corps à ce sentiment qui me le rendait si proche et si aimant. La pensée d'une tendance homosexuelle me traversa l'esprit, bien que je ne ressentisses aucune attirance pour ou désir de sa personne physique. Mais que ressentent les homosexuels ? Je manque totalement de références qui me permettraient de faire une comparaison utile ou intelligente. Aussi m'en abstiendrai-je. Le fait est que dans le jardin de mon cœur, le Roi-miroir restera l'une des plus belles fleurs et que ma pensée fera souvent le détour qui mène au lieu où je l'ai mise.

Le lendemain commença mon instruction de Contrôleur. Plusieurs prêtres me prirent-en charge afin de m'enseigner le comportement normal que doit avoir un tel homme.

En gros, mon travail consistait à prendre une attitude hautaine et intransigeante de façon à ce que la moindre de mes concessions paraîsse magnanimité et le moindre de mes sourires, passe pour un cadeau sans prix !

Les Moines Scientistes ont fort peur de la guerre bien que, probablement, ils en sortiraient pratiquement victorieux. Une telle éventualité les forceraient cependant à relâcher la surveillance de leurs légions d'esclaves ce qui aurait toutes les chances de revenir à les relâcher tout court ! Leurs projets prendraient donc un retard considérable. Ce genre de perturbation les rendaient pratiquement fous furieux dans l'optique de leur mystique. Après le premier jour, je passai mon examen de maintien en présence du Roi-miroir lui-même. Je faillis tout faire rater tellement sa présence me troublait. En essayant de me reprendre en main, j'en rajoutai un peu trop si bien que le Roi n'osa me regarder que par le truchement de son miroir, ce rempart contre l'agressivité des autres.

- Cela suffit à présent, Phil, tu m'as effrayé et pendant un moment je ne t'ai réellement plus reconnu au point que j'ai cru un instant que c'était ton vrai visage qui remontait à la surface et occultait le regard rieur de celui que j'ai appris à apprécier.

- Sire, pardonnez-moi mais je crois avoir quelque peu forcé mon personnage.

- Tu es un habile comédien en tous cas, Phil, j'espère que tu apprendras aussi bien le contenu de ta mission que tu n'en as assimilé le contenant !

- Je ferai de mon mieux, Sire.

Deux jours plus tard, j'étais fin prêt et mes professeurs semblaient contents de moi. On ne mettrait pas en doute que je fus un contrôleur réel et patenté.

Pourtant, malgré l'action à présent toute proche, mon humeur s'assombrissait et je ressassais des pensées tristes. J'allais quitter la cour de ce Roi remarquable et mon cœur saignait.

- Tes amis attendent certainement avec anxiété une action de ta part, Phil.

- Cela est vrai, Sire, et il faut donc que mon séjour auprès de vous prenne fin maintenant. Je crains tellement de ne plus jamais vous revoir !

- Je souhaite pourtant vivement que Stal et Suze soient mes invités un jour prochain. Je me réjouis d'avance des longues soirées que nous passerons tous les « cinq » à évoquer toutes ces aventures !

Le Roi me sourit avec les yeux.

- J'y consacrerai toutes mes forces, Sire !

Je m'inclinai, tournai le dos au Roi-miroir et m'avançai vers la grande porte de la salle du trône.

- Phil ! fit une voix douce.

Je me retournai, le Roi me tournait le dos.

- Bonne chance me dit le miroir.

- Merci, fis-je avec un ridicule picotement dans le nez.

Plus tard, vêtu des atours d'un contrôleur par-dessus mon vêtement noir d'étranger, je chevauchai ma salamandre par monts et par vaux en direction du royaume des Gnomes scientistes. C'est après un voyage sans histoire que j'abordai cette région où la grisaille du ciel m'assaillit comme si on avait basculé quelque interrupteur générateur de lumière. Mon cœur bondit. Dire que Stal et Suze avaient vécus dans ce purgatoire pendant des jours et des jours ! Dire que j'avais failli les oublier ! Comme l'humain est

fragile et inconstant! Je talonnai ma salamandre et poursuivis mon chemin.

- Arrête-toi, esclave, fit une voix monocorde.

Je me retournai pour voir à qui appartenait cette voix singulière. Ma salamandre eut un soubresaut et s'arrêta. Je m'aperçus alors que si la voix derrière moi appartenait à un soldat isolé, je venais par contre de me cogner quasiment sur une troupe d'une douzaine d'hommes.

Bien sûr, j'avais reconnu le timbre de voix et l'accoutrement des soldats des moines scientistes.

- Je suis mandaté par le Roi-miroir en tant que contrôleur ! Vous me devez aide et assistance. Ce document d'ailleurs le prouve si cela était nécessaire.

- Montrer document esclave, fit la même voix monocorde.

- Le voici, mais cessez de m'appeler esclave! Cela nuit au bon fonctionnement de mon organisme.

- Plainte enregistrée, il regarda ma lettre de créance, l'étudia même.

- Document réel, fit-il, nous allons vous conduire aux maîtres, Contrôleur.

Aucun changement n'avait été perceptible dans le son de sa voix ou dans son attitude. Seul l'usage de certains mots avait changé

- Eh! bien, allons-y sans tarder, robots de sang !

- Robots de sang, Robots de cent, Robots de sans, ... références manquantes, contexte non suffisant, demande information supplémentaire, fit-il d'un ton uni.

- Ooooh ! Sans importance, enregistrez comme onomatopée et n'en parlons plus.

- Enregistrement effectué, demande de ne plus user de termes sans importance, temps de calcul non optimal cause de sensation désagréable.

- Soit, soit ! Mais allons-y, je suis pressé !

Mon escorte d'automates vivants me conduisit aux Moines Scientistes en une demi-journée de marche. Le pays était vraiment affreux avec ses nuages pratiquement immobiles. On me mena à l'intérieur d'un vrai château du type médiéval avec remparts, donjon, pont-levis, meurtrières et mâchicoulis. Il avait été construit sur un promontoire rocheux dominant une vallée encaissée dans laquelle de nombreuses encoches révélaient la présence des fameux chantiers. Ces derniers étaient noirs de monde. Partout la soldatesque robotisée veillait.

Nous gravîmes la colline, passâmes le pont-levis surplombant une faille dans la roche et, après être passés sous l'inévitable herse, nous débouchâmes sur une vaste cour intérieure pavée de gros cailloux ronds.

- Laisser salamandre ici,... Monter au donjon ...

- N'ayez crainte l'ami, je trouverai mon chemin !

D'un pas décidé, je me dirigeai vers la porte voûtée donnant l'accès au donjon. Je savais que les Moines, prévenus par coursier rapide, m'attendaient traditionnellement dans la salle d'en bas.

En effet, rangés autour d'une table basse et grossière, ils m'attendaient debout, le capuchon sur la tête, le visage dans l'ombre et les mains passées dans leurs larges manches.

- Messieurs, je vous apporte les salutations de son Altesse le Roi-miroir, votre voisin ! Il m'a chargé en outre de vérifier et de lui rendre compte de ce que le tribut en hommes et en femmes que vous lui prenez ne dépasse pas la dose tolérable ! Il m'a spécialement recommandé de m'assurer que leur traitement est doux et leur nourriture soignée ou à défaut, équilibrée.

- Contrôleur, il en sera fait selon les usages, fit une voix grinçante dont l'origine m'échappa.

- Le respect des usages doit être partagé répondis-je, et c'est justement pour le vérifier que je suis ici ! Ne renversez pas les rôles, ô Moines Scientistes !
- Dans ce cas que voulez-vous voir, par quoi voulez-vous commencer ? fit une voix caverneuse qui démentait l'apparente conciliation de la question.
- Je veux voir le Maître-Plan des chantiers et son Complément-Projet pour l'année à venir ...
- Mais,... D'habitude pourtant ...
- Au diable l'habitude !! Le Maître-Plan et les Projets me permettront de savoir quel est votre besoin réel en esclaves. Si nous ne pouvons vous empêcher de les prendre, vous nous avez donné le droit d'éviter que VOUS en preniez trop ! Si ce droit existe, montrez-les ! Sinon, je m'en vais et quoiqu'il puisse nous en coûter, je vous l'assure, ce sera la guerre !
- Contrôleur ! Surtout pas en ce moment ! Venez, nous allons vous montrer ces plans et projets.

C'était une petite voix fluette provenant d'un moine plus petit que les autres qui venait de m'inviter précipitamment à le suivre. Il me fit un signe et sans un regard pour les autres qui demeuraient de glace, je passai par une porte basse à la suite de ce petit moine. Il me mena dans un vrai labyrinthe de galeries percées d'une multitude de portes. Il finit par s'en choisir une et je serais dans l'incapacité de dire à quoi il la reconnut ! Il me semblait impensable qu'il les ait comptées !

Nous pénétrâmes dans une salle voûtée et peu éclairée où pourtant des moines travaillaient laborieusement sur des parchemins. Sur une table occupant approximativement une position centrale, il déroula une énorme carte: Le Maître-Plan !

Tout y était ! Les chantiers avec leur nom, leur position géographique et leurs dimensions. Des diagrammes compliqués

indiquaient les travaux qu'on y effectuait ainsi que leur état d'avancement. Comme je devais soigner ma couverture, je fis mine de m'absorber dans les listes d'esclaves affectés à chaque chantier. Je comptais fébrilement en espérant trouver le nom de Stal ou celui de Suze. Mais les chantiers étaient innombrables ...

- Moine, existe-t-il une liste alphabétique des esclaves, indépendamment des chantiers auxquels ils appartiennent ?
 - Ou..Oui, fit le Moine avec hésitation, je crois qu'une telle liste doit exister, mais je ne suis pas sûr qu'elle soit à jour ni qu'elle puisse vous être d'une quelconque utilité.
 - Laissez-moi en juger, Moine !
 - Pourtant, je me permets d'insister contrôleur, une telle liste ne changera rien aux nombres. Chercheriez-vous quelqu'un ? Jusqu'ici le Roi-miroir a toujours veillé à nous envoyer des Contrôleurs au-dessus de tout soupçon, mais ...
 - Ne dites rien que vous pourriez être amené à regretter ensuite, Moine ! Je veux simplement m'assurer que l'initiale de chaque nom se trouve représentée dans vos listes de façon équilibrée et uniforme !
 - Je ne comprends pas, fit le Moine d'une voix pincée.
 - C'est pourtant clair ! Il se fait que des superstitions sont nées selon lesquelles certaines initiales porteraient malheur. On chuchote dans le royaume qu'il y aurait plus d'esclaves dont le nom commence par D, ou par S, alors que d'autres porteraient chance, comme le A et le X ! Le Roi voudrait faire taire ces rumeurs et endiguer la marée de changements de patronyme qu'elle est en train de susciter.
 - Tiens ! fit le Moine, je n'y avais jamais pensé. Mais cela se tient, je vais faire querir cette liste.
- Pendant qu'il s'en occupait, une sueur glacée me suinta de tous le corps en pensant que j'étais passé bien près de la catastrophe. Je

repris mes comptes et le Maître-Plan. Un peu plus tard, un autre Moine m'apporta la liste demandée. Je dus faire un gros effort pour ne pas la lui arracher des mains. Scrupuleusement, je comptai le nombre d'esclaves en A, puis en B et ainsi de suite. C'était fastidieux mais payant, car évidemment, la répartition n'était pas uniforme!

- Moine ! Vous voyez comme moi que votre échantillonnage n'est pas juste ! Regardez, près de trente pour-cent des esclaves ont un nom qui commence par D ! Et je n'ai pas encore tout vu !

- Votre raisonnement me semble incorrect du point de vue de la statistique, Contrôleur ! Ne faut-il pas plutôt en conclure quelque chose comme le fait que, en moyenne, trente pour-cent de la population du royaume ont un nom qui commence par D ?

- Certes, fis-je en déglutissant péniblement comme si un noeud coulant invisible venait de se resserrer un peu autour de mon cou, certes, mais pour pouvoir décider il faudrait faire le compte dans les archives de l'état civil ! Mais, en attendant, Moine, allez donc faire comprendre ce genre de subtilité à un bûcheron par exemple !

- Si nous corrigeons cette disparité, les rôles risquent d'être renversés. Voyons, nous serions amenés à réduire en esclavage la presque totalité des initiales rares et un faible pourcentage des initiales fort répandues ! Nous n'en sortirions jamais !

Le Moine s'énervait et ce qui semblait clair à mes yeux, c'est qu'il n'était pas stupide, loin de là !

- Bien ! Laissons là ce problème politique pour l'instant. Je vais terminer ce compte et en référer au Roi, tout simplement. Peut-être trouvera-t-il une solution à cet épineux problème.

- De toutes façons, je ne vois pas comment pratiquement nos soldats pourraient demander leur nom aux gens avant que de s'emparer d'eux ! Je ne vois pas non plus comment les gens pourraient faire la preuve de leur identité, sans compter qu'un tel

procédé engendrerait encore plus de rumeurs qu'il n'y en a probablement déjà !

Le Moine pensait avec raison qu'il m'avait rivé mon clou. Mais pendant qu'il argumentait, je vis parmi les S de la liste: Stal de Xortactl - les Réductionnistes ! Enfin, je savais où il se trouvait ! Sans montrer mon trouble, je continuai mes comptes d'apothicaire. La journée s'écoula, on me servit un frugal repas du soir et un moine me conduisit à la chambre qui m'était réservée. Cela sentait la pierre humide et le mobilier était des plus rudimentaire. Toutefois, je m'endormis d'un sommeil lourd et sans rêve en espérant trouver le moyen de sortir Stal de là dès le lendemain. Sur la liste, il n'y avait pas de trace de Suze. Cela me soulageait et m'inquiétait en même temps. Qu'était-elle devenue cette fille aux cheveux clairs, à la bouche rieuse et aux yeux si tendres ?

Contrairement à l'adage bien connu selon lequel la nuit porte conseil, je me réveillai sans une idée de plus. Ma tête était aussi déserte qu'au moment de m'endormir. Le seul point dont j'étais sûr, c'était qu'il allait me falloir visiter chantier après chantier pour rester dans la peau de mon personnage de contrôleur.

Les Moines me laisseraient peut-être une certaine liberté d'action, qui sait même si l'un d'eux m'accompagnerait sans arrêt ? De toutes façons, j'avais beau retourner ce fait dans ma tête et dans tous les sens , nous étions entourés d'une garnison nombreuse et armée, entraînée au point qu'une seule possibilité restait pour l'évasion de Stal: s'évaporer ! Impraticable malheureusement !

Le fait est qu'il me laissèrent effectivement pratiquement livré à-moi-même pour procéder à des appels partiels dans chaque chantier en sorte de m'assurer qu'un quota d'esclave réel et correspondant aux listes existait bel et bien.

Je fis mine de me fatiguer peu à peu de ces interminables listes, et lorsqu'arriva le chantier des « réductionnistes » nul ne trouva plus

anormal que je réclame un esclave « volontaire » pour m'aider. Je comptais fort sur la présence d'esprit de Stal et sur sa rapidité à passer à l'action. Toute l'idée reposait sur le fait qu'il se présenterait avant tout autre.

- Y-a-t-il parmi vous un volontaire pour aider le Contrôleur ? Il faut qu'il sache lire et écrire ! cria le chef de chantier d'une grosse voix.

- Moi ! fit un petit homme chauve en s'avançant vers moi.

J'enrageais car je ne pouvais absolument rien faire d'autre que l'accepter.

Tout-à-coup un homme assez grand le frôla et il tomba comme une masse !

L'homme plus grand, l'air fort surpris, le rattrapa et se baissa de façon que le petit homme ne se fasse pas mal en tombant lourdement. Quand l'homme plus grand se redressa, je réprimai un cri. C'était Stal !

Il arborait un visage où l'on pouvait lire une sorte d'étonnement navré.

- Je...je ne l'ai même pas touché, bégaya-t-il, je passais par là et il...il me tombe littéralement dans les bras !

Le surveillant s'approcha de la forme étendue et la tâta.

- Une syncope chef ? hasarda Stal, ou l'émotion ?

- Vous qui êtes fort et costaud, fit le surveillant, vous allez le transporter chez lui !

- Et mon aide alors ? Mon scribe ! hurlai-je, va-t-on enfin me consacrer quelque attention et me donner l'impression d'une quelconque efficacité dans ce chantier de malheur ? Dois-je vous signaler aux Moines pour entrave à la bonne marche des travaux d'un Contrôleur ? Il doit y avoir des sanctions ...

- Ne vous mettez pas dans cet état, Contrôleur, fit le surveillant complètement paniqué, nous allons vous trouver un tel homme !

- Je sais écrire, fit Stal au surveillant tout en chargeant le petit homme sur son dos.

- Oh ! Eh bien, aide-le dans ce cas, fit le surveillant soulagé, je m'occupe de ramener celui-là !

C'est ainsi que Stal me suivit dans ma visite sans que personne ne se doutât que nous étions de connivence. Il s'en était fallu d'un cheveu d'ailleurs.

- C'était bien là le problème, me souffla Stal.

- Quel problème ?

- Les cheveux, pardi Maître Phil !

- Je n'y comprends rien !

- C'est pourtant simple, s'amusa Stal, quand un homme est presque chauve, il est difficile de l'assommer sans qu'on n'aperçoive trop facilement la bosse qu'il a sur le crâne !

- En effet, mais je ne ... Stal ! L'évanouissement de ce malheureux ...

- C'était moi ! fit Stal non sans quelque fierté.

Amusé de me voir réagir à son absence de repentir, il m'annonça que Suze n'était pas loin et munie d'une fausse entrave.

- Somme toute, nos deux problèmes majeurs sont ton entrave et tous ces soldats qui nous entourent.

Et notre meilleur atout, me dis-je, était que je savais que ces lieux étaient quelque part dans ma tête. Ce monde était une représentation, un modèle de mon propre esprit et je n'arrivais pas à m'en convaincre en raison même de mon apparente liberté d'action. Pourtant je devrais trouver une solution puisqu'avec un peu d'introspection je pouvais voir le problème de l'intérieur ! Mais rien ne venait. Il faut dire que je ne suis pas très fort au jeu de l'introspection.

- Vous semblez songeur, Maître Phil.

- Très songeur en effet, Stal, avant que tu ne doives retourner à ton chantier, il faut que je trouve une astuce qui nous sortira d'ici sans casse. Cela nous laisse peu de temps !
- Pourtant c'est sûrement faisable ! Ah ! Si je n'avais pas cette entrave, trois chevaux suffiraient pour que nous leur glissions entre les mains. Au besoin, nous pourrions même les bousculer un petit peu !
- Tout doux, tout doux fougueux ami, réfléchissons froidement au contraire. Il nous faut toutefois continuer le travail que nous sommes censés exécuter si nous voulons encore donner le change pendant un moment.

C'est ainsi que, finalement nous arrivâmes au chantier du « hasard de fait » où, d'après Stal, devait se trouver Suze. Mon cœur battait à tout rompre rien qu'à l'idée de la revoir. L'attente de croiser son regard me devenait insupportable. Pourtant, nous ne pourrions qu'échanger un coup d'œil furtif sans plus. Je désirais et je craignais cet instant où nos pensées tenteraient de s'échapper par nos yeux, ce moment où nous voudrions nous dire tant de choses et où ne prononcerions que des paroles banales, par une sorte de commun accord.

Mes pensées se mirent à caracoler dans ma tête et tout-à-coup je sus !

Finalement, je ne suis pas seul à engendrer ce monde. D'après le Yêk lui-même il y avait une sorte de participation collective. Je ne pouvais donc espérer tout comprendre et tout embrasser de l'esprit d'un seul tenant. Cette voie-là était donc sûrement peu performante. Seuls les chantiers à concepts contenaient la clef. Le problème n'était pas réellement de savoir qui était l'oeuf ou la poule, qui avait engendré l'autre de mon monde ou de celui-ci. Peu importait de savoir si les chantiers à concepts précédait ou non

les concepts eux-mêmes. L'important était qu'ils se régulaient l'un l'autre à présent !

Cela les moines scientistes devaient le savoir, même sans vraiment l'admettre officiellement. Ils devaient avoir conscience de ce que toute interruption dans cette boucle infernale, toute perturbation mettrait sûrement de nombreux tours avant de s'amortir. Cet espèce de séisme des idées rebondirait plusieurs fois d'ici à mon monde et inversement avant que les choses se calment. Rien n'était moins désirable pour les Moines.

A ce point de vue, j'étais dans une position privilégiée: je voyais tout à la fois de l'intérieur et de l'extérieur.

Ces chantiers représentaient tous les fleurons de la pensée scientifique. Mon but, je tiens ici à l'affirmer, n'était pas de rompre le cycle de régulation ni de perturber l'esprit des chercheurs. Quand on pense que chaque fois qu'ils font la lumière sur la structure même d'un concept, celui-ci s'évanouit en poussières et en fumées ! Il y a de quoi vous dégoûter ou à vous rendre plus humble, cela dépend des tempéraments.

Je voulais une grosse perturbation de façon à profiter de la confusion qui s'en suivrait, mais je ne voulais rien casser.

Je regardai Stal et je vis aussi Suze qui s'approchait. Je repris conscience de mon état d'Etranger. Mes deux amis me fixaient comme effrayés mais avec une nuance de curiosité. J'avais l'impression de tout voir de plus haut comme si j'avais grandi. J'entendis des craquements et vis mes vêtements de Contrôleur s'effilocher et éclater autour de moi.

J'apparaissais maintenant dans mon habit noir d'étranger avec le mystérieux motif d'argent sur ma poitrine. Je grandissais toujours. Je n'avais d'ailleurs plus du tout l'impression d'être maître de la situation. J'avais amorcé une séquence d'événements que je ne connaissais pas mais que je ne contrôlais pas non plus!

Je vis des moines effrayés s'enfuir en tous sens, des esclaves s'échapper, se bousculer ou se terrer dans le moindre recoin. Je vis ce pays lugubre tout percé de trouées de ciel bleu et je vis qu'au-dessus de moi la nuée s'accumulait, assombrissant mes alentours.

Je vis Stal qui restait là-dessous à me regarder, les bras écartés du corps, une phrase coincée en travers de la gorge. Je vis Suze, délivrée de sa fausse entrave qui accourait vers moi en criant : — Reste, nous t'aimons ! Reste !

Et les larmes coulaient de ses beaux yeux sur ses joues alors qu'elle s'acharnait sur l'entrave de Stal.

Au moins, ils profitaient de la chance que je leur ménageais de façon bien involontaire.

Je me demandais comment tout cela allait finir. J'avais fort envie de voir le Yék pour lui demander un minimum d'explication. Le pays se vidait autour de moi, les chantiers étaient déserts, seul Stal et Suze enfin délivrés restaient là-dessous. Peut-être même étaient-ils en danger de mon fait à présent, je n'en savais rien. Mon cœur faisait mal à force de désirer leur compagnie, seulement leur compagnie ! Je crois que je pleurais d'immenses larmes qui grossirent les nuages gris.

Puis, je sentis une vibration dans ma gorge et comme un roulement de tonnerre. Je crois bien que je parlais et ce qui était effrayant c'est que je ne savais pas ce que j'allais dire ! Mais quand ce fut fini, j'avais en fait grondé ces paroles :

- Fuyez, fuyez et terrez-vous car voici la naissance d'un concept nouveau !

Je vis Suze et Stal s'enfuir alors qu'une espèce de calme temporaire s'installait, comme dans l'oeil d'un cyclone. J'eus le loisir de m'assurer qu'ils atteignaient mon horizon et que bien malin serait celui qui à présent les rattraperait. Puis, je ressentis une brûlure à la poitrine et je vis se détachant de moi le symbole d'argent que je

portais. Au moment même où il me semblait devenir familier et signifiant, j'explosai en mille morceaux ou du moins ce fut ma sensation. L'impression de partir dans toutes les directions en même temps et d'être animé d'une grande vitesse.

...Je reposai mon pied dans les feuilles mortes du chemin ...

Une sensation de poids sur mon épaule.

- Tu fois, copain, pelle afanture, Nie ?

Je me retournai vers le Yêk sans comprendre.

- Che t'afoir promis: le temps de faire un seul pas tans ta promenate et tu fivres presque une fie entière de choses distrayante ! Che pas afoir mentis, hein ?

- Effectivement, Yêk ! Mais je suis pourtant triste, finalement.

- Ach ! Pourquoi ?

- Tu m'as tout donné, mais tout m'a été repris en fin de compte, je me demande si... Mais non ! C'est absurde...

- DISSEZ, dissez fotre pensée présente !

Le yêk me regardait pour la première fois avec un œil sérieux, presque sévère. Comme si j'avais trahi son amitié ou quelque chose comme cela.

- Finalement, je perds Stal, Suze, le Roi-miroir et tout le reste.

- Pas te soufenirs ?

- Si, si, dis-je faiblement. J'étais franchement abattu et je gardais la tête basse.

- Alors, rien pertre, Nie ?

- Ça va, tu as gagné ! C'est vrai, mais peu à peu ils s'effaceront de ma mémoire. Et alors...

- Peut-être alors tu m'appeler ?

- Tu,...tu viendrais ?

- Calme, calme, parfois seulement, si ton cerfelle pien fouloir. Ça n'arriver pas touchours ! Mais ça arrifer quand même quelques vois ! Ça marche ?

- Oh ! Oui ! Bien sûr !... Mais dis-moi, le concept que j'ai créé c'était quoi ?

Le Yêk eut comme un hoquet, son œil unique s'agrandit puis il fut secoué par un rire énorme. A ce point qu'il en tomba par terre. Ses plumes étaient toutes ébouriffées.

- Ah ! Ah ! Ah !...Ach ! Pon, hum, brom brom brom, un peu te zérieux quand même, fit-il en se redressant.

- Mon ami, poursuivit-il, on ne peut pas être et connaître en même temps ! C'est évident, c'est une question de contenant et de contenu !

- Oui, mais si j'y retourne un jour, je devrais comprendre tout de même !

- Peut-être ..., Tu as déchà eut de la chance d'encore exister. Maintenant, il y a un trou tans ta tête là où il y avait le concept.

- Je peux le combler ... En allant voir !

- Rien qui tis que tu ferras quoi que ce soit si ce qu'il y avait dans le trou servait aussi à foir et à comprendre ce qui était exprimé dans le concept.

- Ah, bon ! Je risque donc de ne jamais savoir désormais ...

- Ach! Pas d'importance, tu jouer avec concepts des autres, Suze et Stal plus prisonniers et toi ICI ! Alors ?

- Alors, je vais sortir de cette forêt et reprendre une vie normale. Ce sera dur ... Très dur. Mais je te rappellerai, Yêk, car je veux revoir Stal et Suze quand leur souvenir aura tendance à s'effacer en moi.

- Montes Intérieurs, riches en afantures. A une prochaine fois !

Le Yêk disparut dans un claquement sec. Je me retrouvai seul dans la forêt. Je rentrai chez moi avec la sensation d'être quelqu'un d'autre. Un Etranger en quelque sorte ! Je souris. La réalité me semblait tout-à-coup étrangement pauvre. Je devrais peut-être dire : cette réalité.

Je me sentais malgré tout plus riche d'être et plus rempli d'existence qu'avant le Yêk.

Même si un concept évadé avait fait un trou dans mon intellect. Plus tard, je me dis que j'avais tout inventé ou que j'avais eu une sorte de rêve éveillé. Je ne craignais pas pour ma santé mentale dans la mesure où j'avais quand même perdu certains préjugés .

Plus tard encore, je me dis qu'une façon de conserver mes souvenirs était de rédiger mon impression d'aventure.

J'y ai pris un plaisir intense et la trace physique de ce texte dans notre monde « extérieur » me semble à sa place. C'est un poteau indicateur. Il est mal rédigé certainement, sa peinture est délavée et il se détache mal sur le fond du décor...Mais il montre le chemin. Un chemin que vous pourriez suivre aussi ... Peut- être.

Beaucoup plus tard...

J'avais oublié jusqu'à l'existence du yêk. Pourtant, aujourd'hui, je peux bien vous le dire, je vais en forêt avec la ferme intention de l'appeler ou de me passer de lui s'il ne venait pas !

Stal et Suze doivent se faire du mauvais sang à mon sujet. Le Roi-miroir aussi s'ils n'ont pas été le voir. Ce monde est sûrement très grand, Il doit y avoir une infinité de chemin à suivre et d'aventures à vivre.

D'ailleurs, vous savez, cela ne dépend que de nous...

FIN

PHILIPPE VAN HAM.

Manuscrit achevé le 07/03/80 Dactylographie achevée le 02/11/80
Retrouvé, scanné et passé à l'OCR et corrigé par ma tendre épouse
en 2013

Version finale le 19 septembre 2013